

[Recueil. Drames d'outremer. Supplices de missionnaires catholiques en Chine]



. [Recueil. Drames d'outre-mer. Supplices de missionnaires catholiques en Chine]. 1850-1908.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr.

WALLED BEE

l'Assassin de la Place Beauvau

RETROUVE AU TONKIN

La nouvelle du Crime

Le 6 octobre 1879, la Préfecture de Police adressait, à l'Agence Havas, qui la communiquait aux journaux, une note ainsi conçue :

" Un double assassinat vient d'être constaté ce " matin. Le pharmacien Lagrange, ainsi que sa do-mestique, ont été trouvés inanimés, dans une cave
 dépendant de la pharmacie située Faubourg Saint-

- " Honoré, 98. Le vol, suivant toute probabilité, aurait été le mobile du crime. Les soupcons les plus graves
 pèsent sur le nommé ARNOLD WALDER, qui était
 élève en pharmacie chez M. Lagrange, et qui a
 disparu. Son signalement vient d'être transmis dans
- " toutes les directions. "

Premières inquiétudes.

Voici ce qui s'était passé. Le 6 octobre 1879, la pharmacie Lagrange, place Beauvau, à quelques mètres de l'Elysée et du Ministère de l'Intérieur, s'ouvrait comme d'habitude, mais le garcon de laboratoire, étonné de n'entendre aucun bruit dans la maison, et surtout de ne pas voir arriver le pharmacien, jugea qu'il devait en prévenir les voisins. Aussitôt les commentaires allèrent leur train. Les uns prétendaient que M. Lagrange avait bien pu partir la veille au soir pour aller rejoindre sa femme, en villégiature, dans le département de l'Eure, d'autres se déclaraient absolument inquiets sur le sort de leur voisin le phar-macien Lagrange. Ce qui compliquait singulièrement la situation et donnait à supposer qu'un malheur était arrivé, c'est que outre le pharmacien, la domestique de la maison et l'un des élèves de la pharmacie, avaient également disparu. Il n'en fallait pas davan-tage pour confirmer chacun dans l'idée qu'un crime avait été commis. Aussitôt quelques personnes con-seillèrent de se rendre immédiatement dans les appartements du pharmacien.

Découverte des Cadavres.

Il était déjà dix heures et demie, lorsque les re-cherches commencèrent à aboutir. La découverte d'un cherches commencèrent à aboutir. La decouverte d'un coffre-fort éventré fit concevoir des craintes sérieuses sur le compte de Lagrang, de l'élève en pharmacie et de la borne. Quelques personnes se détachèrent pour aller prévenir le commissaire de police, et, en attendant l'arrivée du magistrat, on continua la perquisition dans les appartements, puis les recherches continuèrent dans les dépendances de la pharmacie. En effet les explorateurs descendirent à la cave, et c'est alors que le plus éponyantable spectacle, s'offrit

c'est alors que le plus épouvantable spectacle s'offrit à eux : Deux cadavres ensanglantés gisaient dans le caveau, et à la lueur d'une bougie qu'on avait du allumer on reconnut les corps de M. Lagrange et de sa bonne, étendus dans une mare de sang.

La nouvelle de ce crime circula bientôt avec la plus grande rapidité, se communiquant de quartier en quartier, si bien qu'au bout de quelques heures tout Paris fut absolument terrifié.

Les Constatations

M. Macé, alors chef de la Police de Sûreté, fut aussitôt que possible prévenu, et arrivait sur le théâtre du crime, pour proceder à une première enquête. Arrivèrent presque en même temps, M. Delise, procureur de la République, et M. Guillot, juge d'instruction. Tout d'abord les magistrats instructeurs déclarérent que le crime devait avoir été commis par un des familiers de la maison. Or, pensait-on, quel pouvait être ce familier de la maison, sinon l'élève en pharmacie, lequel avait disparu. Done les soupcons se portèrent immédiatement sur l'élève en pharmacie ARNOLD WALDER, d'origine Suisse.

WALDER

Arnold Walder avait 26 ans environ à l'époque du crime. C'était ce qu'on est convenu d'appeler un joli garcon: front decouvert et suffisamment large, figure d'une ovale agréable, nez moyen, cou bien dégage. Les yeux bruns manquent d'éclairs et s'enfoncent quelque peu sous l'arcade sourcilière ombragée d'épais sourcils bien dessines. La bouche est plutôt mince, par exemple, mais une petite moustache frisottée qui va rejoindre une barbiche soignée, diminue le caractère un peu dur des lèvres. Les cheveux de Walder sont complètement frisés

et fort beaux.

Nous avons dit plus haut que Walder était d'origine suisse. En effet il était né aux environs de Zurich, dans la Suisse allemande. C'est à l'âge de 18 ans qu'il vint à Paris et se placa d'abord comme garçon marchand de vins; puis il devint successivement homme de peine et garcon de laboratoire chez un pharmacien de la banlieue. Très travailleur, il étudiait beauconp, si bien qu'en moins d'un an, il parvenait à se placer, comme élève cette fois, chez un pharmacien de Sainte-Marie-aux-Mines, en Alsace.

Plus tard, on le retrouve à Paris, à la pharmacie Combarieu, Grande Rue de la Chapelle, 19, puis chez M. Génevoix, à la pharmacie Centrale, ou on s'empresse de refuser ses services, sous prétexte que son air ne convenait pas.

Comment Walder arriva chez M. Lagrange.

Cependant, comme le pharmacien Lagrange avait demandé un élève à son confrère, M. Génevoix, celui-ci lui re ommanda un jeune homme sur, de bonne famille et dont il garantissait l'intell gence et les bonnes mœurs. Mais lorsque l'élève ainsi recommandé



arriva à la pharmaole de la place Beauvau, le malheur avait voulu que M. Lagrange eut accepté, quelques instants auparavant, les offres de Walder. On peut dire que la fatalité a joué un grand rôle dans cette affaire. M. Génevolx ayant refusé Arnold, celui-ci avait eu vent, dans la pharmacie Centrale même, qu'on demandait un élève chez M. Lagrange, et, sans perdre une minute, il s'était présenté à celui qui devait être sa victime, et, immédiatement, il avait été agréé.

Le pharmacien Lagrange était agé de trente ans. Etabli depuis cinq ans, place B auvau, il avait succede à M. Labordette, et depuis deux ans, il avait épousé une de ses consines. De cette union étaient nes deux enfants: l'un qui mourut au bout de quelques mois et un sceond que l'on mit en nourrice dans le pays natal de Mme Lagrange, à Vernon. C'est la que s'était rendue la mailleureuse femme de la victime, lor-que le crime eut lien.

Retenu par ses affaires, M. Lagrange était resté à Paris, ayant auprès de lui : l' son élève ARNOLD Walder; 2º un de ses compatrioles qu'il avait pris comme garcon de laborateire, et qui se nommait Emmanuel Feuti; 3º entin, une jeune bonne agée de 18 ans, ZELIE GUILLOT.

Le crime,

il résulta de l'antopsie des cadavres et de l'enquête que le crime avait été commis, la veille, le 5 octobre, entre quatre et six heures du soir, alors que dans ce quartier les passants sont nombreux, et que le moindre cri aurait pu donner l'évell sur l'épouvantable forfait qui se commettait, en plein jour, dans une maison dont les habitants pouvaient entendre tout ce qui se passait dans la pharmacie et ses dépendances. Tout ce qui précède prouve que l'assassin avait du, de longue main, préméditer son crime, et qu'il était, an moment de l'exécution, absolument sur de lui. Deux détails ont leur intérêt : Le dimanche soir (jour du crime) la marchande de journaux, dont le kiosque est presqu'en face, vint, comme elle en avait l'habitude, apporter le journal Le Temps à M. Lagrange. Ne trouvant personne dans la boutique, elle sit sonner le timbre, et, ne recevant pas davantage de réponse, elle déposa le journal sur le bureau, et sortit. Second détail : Tous les di-manches, un neveu de M. Lagrange avait l'habitude de venir d'ner à la pharmacie. Il arrive, ce dimanche-là, comme d'habitude, et ARNOLD WALDER lui dit, en souriant, qu'il tombait mal, que son oncle était allé diner en ville, parce que la bonne était de sortie, et que lui, Walder, se trouvait seul!!

Néanmoins, comme le neveu de Lagrange semblait ne savoir où aller d'ner, Walder lui proposa de par-tager son modeste repas. Il fit cuire deux œufs de plus, et, sous prétexte que le pharmacien avait em-porté la clef de la cave, il traita son convive de vins de Malaga et de Marsala, pris dans les vitrines de la pharmacie. Il était sept heures et demie lorsqu'on se

Or, à ce moment, le crime avait déjà été commis, et les cadavres de Lagrange et de Zélie Guillot gisalent, épouvantablement ensanglantés, dans la cave !...

L'infortuné pharmacien était étendu sanglant sur le sol. Zélie Guillot était conchée sur le dos, les bras écartés et les jupons relevés.

Les constatations établirent que les deux victimes avaient été frappées à la tête. Lagrange avait été tué du premier coup. Quant à Zélie, sa chevelure très abondante avait protégé le crane, et l'assassin avait dù se reprendre a deux fois p ur l'achever, L'instrument du crime retrouvé dans le laboratoire portait des cheveux d'homme et de femme collés par le sang coagulé ...

Voici comment on a pu reconstituer la scène du double meurtre :

L'assassin a dû frapper M. Lagrange le premier; il se trouvait dans le laboratoire; il ne poussa pas un cri et est tombé jourdement sur le sol.

En entendant tomber M. Lagrange, la bonne a dû venir voir ce qui se passait. Le meur rier attendait celle-ci derrière la porte et tandis qu'elle se baissait pour relever le malheu eux pharmacien, elle recut sur la tête un coup terrible porté avec une force extraordinaire. Le crane en fut perforé.

L'assassin traina alors ses deux victimes dans la cave.



Il est remonté dans la pharmacie, a fracturé le

Il est remonté dans la pharmacie, a fracturé le tiroir-caisse et s'est aperçu alors que ses pieds avaient trempé dans le sang et marquaient le parquet de la pharmacie. Il a pris un seau d'eau dans le laboratoire et a lavé le plancher à grande eau.

Le lendemain, madame Lagrange, revenue à Paris, recevait une lettre d'Arnold Walder, qui lui annon-cait que «ayant eu besoin de 3.000 fr., it les avait demandés à son patron et que, comme celui-ci les lui avait refusés, il avait résolu de l'assassiner pour voler les 3.000 fr. qui lui étaient indispensables. Walder ajoutait qu'il partait pour l'Amérique.

Cette étrange et sinistre lettre ayant été remise au juge d'instruction, le Parquet fit tirer nombre

au juge d'instruction, le Parquet fit tirer nombre d'exemplaires d'une photographie de Walder, qu'on avait pu se procurer. En meme temps les circulaires suivantes étaient expédiées, par télégramme, dans toutes les villes de France:

Police, — 6 octobre 1879, 1 h. 35 s. Circulaire de Paris. — Préfet de police à commis-

saires apéciaux de police de la frontière et de gares (Paris compris), et commissaires de police Mondon, St-Cloud, Sevres:

Prière de rechercher et mettre à ma disposition le nommé Arnold Walder, elève en pharmacie, in-culpé de double assassinat. — Répond au signale-

... Agé de vingt trois ans, taille 1 m. 69, cheveux châtains frisés, porté toute sa barbé, léger tremblement de la tête, yeux gris, petits et vifs, nez un peu fort et long; mains très fortes, ongles courts; vêtu d'une jaquette en drap bleu; chapean haute forme, col casse, boutons de chemise en nacre blanche, bottines à élastiques ou souliers napolitains avec lacets noirs, boutons manchettes avec têtes d'animaux. Est originaire de la Suisse.

Les faux Walnet

Depuis, on a signalé la présence de Arnold Willier, un peu partout dans le monde. On prétendait l'aveir rencontré dans une ville, d'eau d'Allemagne. Puis c'est dans les environs de Paris que plusieurs per-sonnes affirmèrent l'avoir vu. Une dame de Bessières, qui connaissait l'assassin depuis longtemps, assura pendant plusieurs jours, l'avoir vu assis sur un banc du boulevard Ornano. Mais les récherches dans ce quartler n'aboutirent pas. Plus tard on arrêta, à Gé-ronne, un individu dont le signalement répondait à celui du meurtrier de la place Beauvau, puis il fallut relacher ce faux Walder. Enfin, les journaux an-noncèrent, un jour, avec grand fracas, qu'on venait de retrouver Walder à Constantine. Cette fois encore, on s'était trompé.

Les mois passèrent, puis les années, et force fut de renoncer à retrouver ARNOLD WALDER, l'assassin du pharmacien Lagrange et de Zélie Guillot.

La neavelle du Crime

WALDER RETROUVÉ

Un de nos amis, pharmacien de marine, nous envoie de Chine une correspondance régulière; nous n'hésitons pas à en extraire la lettre suivante qui jette un nouveau jour sur l'Affaire Walder et qui, certes, decra intéresser le public, au plus haut point :

L'ordre du branle-bas de combat avait été donné le matin, à la suite d'un conseil de guerre présidé par l'amiral Courbet, à bord du « Le La Galissonnière. n

Il avait été décidé qu'à midi le pavillon serait hissé à bord du vaisseau amiral. Cétait l'ordre de se tenir prêt, le feu devait commencer dès que l'amiral ferait amener son pavilion.

A deux heures, le signal convenu fut execute.

A peine les trois couleurs françaises, glissant sur la drisse avaient-elles disparu derrière les bastingages qu'une ceinture de fumée entoura la flotte française. Une formidable détonation ébranla les airs, le bombardement était commence.

Les chinois, presses à leurs postes, répondirent aussitôt et ce fut un croisement d'obus et de détonations précipitées que répétait l'écho des montagnes d'alentour.

Cependant notre tir bien dirige, atteignait en plein flanc les canonnières chinoises. Dejà le feu se communiquait aux bâtiments; nous avions devant nous un grand vaisseau chinois dont le pont commençait à s'enflammer, quand nos obus le prenant par le flanc, une énorme voie d'eau se déclara.

Ce fut un spectacle horrible à voir. Le vaisseau couvert de flammes, s'enfoneait dans les vagues; l'équipage affolé courait en tous sens, sur la partie du pont que les flammes n'avaient pas encore envahie et que nos projectiles balayaient, faisant d'horribles trouées dans cette masse d'hommes terrifiés et poussant des cris de désespoir.

Les uns s'accrochaient aux bastingages et se laissaient aller à la mer; les autres se hissaient éperdus dans les cordages.

Alors, tout à coup, un bruit épouvantable! un jet de vagues écumantes! puis plus rien que des cadavres flottants ou des blessés luttant contre la mer qui les engloutit. Le navire avait disparu.

Tous ceux qui, à bord de notre vaisseau n'étaient pas occupés au combat d'artillerie prirent place dans les chaloupes pour sauver de la mort quelquesuns de ces désespérés.

Des que nous fames en canot, mon attention fut attirée par les cris d'un malheureux qui, la tête ensanglantée, cherchait à se maintenir sur l'eau, en criant en Français : Au secours ! Au secours ! Sauvez-moi!

Nous arrivames assez à temps pour le hisser dans la chaloupe où il retomba sans connaissance, horriblement blessé, épuisé par la perte du sang et par ses efforts désespèrés.

Le doute n'était pas possible, c'était un Européen. Qui l'avait conduit là, comment se trouvait-il au milieu de l'ennemi. blessé, presque expirant?

Il y avait là un mystère que je l résolus d'éclaireir des que mon blessé serait mieux, si toutefois il en réchappait.

Et il fut installe à l'infirmerie.

Malgré tous nos soins, le malheureux fut trois jours entre la vie et la mort, sans qu'on puisse obtenir de lui, ni un geste, ni une parole.

Puis nous quittames le mouillage de Fou-Chéou, pour aller au large, Chaque jour j'épiais les progrès que faisait la guérison de notre malade, qui devait être longue encore, mais qu'on pouvait espérer certaine.

Un jour que je le trouvais mieux que d'habitude, je résolus de le questionner et je m'approchais de son lit pour le prier de m'expliquer sa présence au milieu des blessés Chinois, lorsqu'en me voyant, il fut pris d'un tremblement de tout son corps; sa figure se contracta horriblement et les mains jointes, la parole frémissante, il s'ecria :

- Ah! par grace, ne me perdez pas! J'ai déjà tant expié par mes souffrances que je mérite le pardon!

 Quelque renégat de la patrie qui aura pris les armes contre nous, pensaisje, et toute idée de pitié s'éloigna de ma

- Qui étes-vous? lui dis-je.

- Vous ne me reconnaissez pas, c'est vrai, je dois être bien changé. J'ai été de vos amis quand nous étudiions ensemble, la-bas, à Paris!

Une pensée subite m'éclaira, ces cheveux crépus, ce teint brun, ce regard, c'était lui, oui, bien lui!

- Walder! m'écriai-je! Misérable assassin! Vous fallait-il encore commettre ce crime nouveau de porter les armes contre la France, votre patrie d'adoption.

- Écoutez-moi : Après que, poussé par une cupidité idiote et sans raison, j'eus dans un moment de folie commis ce crime horrible, je m'enfuis éperdu, sans cesse poursuivi par l'ombre de mes victimes qui ne ne me quitte plus.

Je reussis à m'embarquer et je partis pour New-York.

Les journaux me faisaient horreur, à chaque ligne je voyais mon nom, les lettres me paraissaient imprimées avec du sang. Je résolus de ne plus jamais jeter les yeux sur un imprimé.

Je changeai de nom et parvins à me faire employer comme garçon de peine dans une féculerie, car il ne me restait plus vien de la somme que j'avais soustraite.

Que d'angoisses, que de craintes d'être reconnu, que de remords m'accablaient chaque jour!

Enfin, toujours pousse par la crainte, je résolus de quitter la ville. Dans chaque passant, allant à ses affaires ou à ses plaisirs, je voyais un juge ou un dénonciateur. Je cherchai et trouvai un emploi dans

unegrande exploitation agricole. La, j'étais éloigne de tous.

Si l'isolement me laissait seul, face à face avec mon forfait, j avais plus de sécurité et je ne rencontrais que rarement les regards d'un être humain.

Je passai la plusieurs mois moins pénibles que les autres, quand un jour, le directeur de la ferme, qui parlait français m'annonça qu'il venait de recevoir un collection des journaux de Paris; et pensant que cela devait m'intéresser, m'offrit de me les prêter. h see al sun stalique un

Je ne pouvais pas refuser. Je pris le paquet d'imprimés, jurant bien de n'y point lire un mot.

Puis quand je fus seul, une sorte de ten tation s'empara de moi.

On ne devait plus parler de Walder; tout s'oublie si vite dans ce grand gouffre parisien.

Je cédai à la tentation.

D'abord je regardai les illustrations de la « Vie Populaire ».

Soudain je fus saisi d'effroi. En première page, je venais de reconnaitre mon portrait avec ces mots en gros caractères : Walder retrouve!

Rien de l'histoire n'était vrai qu'une chose, c'est que j'étais en Amérique?

Le vertige me prit, je m'enfuis sans prevenir personne, je courus au premier port et pris passage sur un navire en partance, il allait en Chine; je vins en Chine.

C'est là qu'à bout de ressources, j'entrai comme chanfieur à bord d'une canonnière, dont le mécanicien est un anglais.

Quand je sus que la France allait nous combattre, je me rappelai l'hospitalité qu'elle m'avait donnée et de laquelle j avais si maluse; je voulus me jeter à leau pour en finir avec cette existence toujours remplie de crimes. L'obus qui éclata près de moi sur le pont, était-il dirigé par une puissance surnaturelle qui sonnait pour moi l'heure de l'expiation? Je l'ignore, mais que ne suis-je mort sur le coup!

lci se termina le récit du criminel, qui retomba évanoui sur son lit.

Que devais-je faire ?

Je résolus de prévenir mes supérieurs de la présence de Walder à bord. Jen fus empêché le jour même, commandé que je fus, pour accompagner à terre une compagnie de débarquement.

Jene revins plus à bord que pour le bombardement de Ké-Lung.

Ma première pensée fut de me rendre auprès de Walder.

Jugez de ma surprise, l'hôpital était vide depuis 2 jours. Sans qu'on l'ait vu monter sur le pont, le criminel avait disparu,

On ne trouva plus nulle trace de lui. Tout fait supposer que le remords fut chez lui plus fort que l'instinct de conservation et qu'il se sera fait justice lui-même. Bagrat. Me sale activa

- Parla - Imp. L. GUERIN et Co, 16, 10s des Petils-Carreira

B. Table of the same same of the same of the same of SUPPLICES.

ENDURÉS PAR LES MISSIONNAIRES FRANÇAIS CATHOLIQUES, AU TONG-KING, EN CHINE.









DESCRIPTION DE LA CHINE.

La Chine estiune immense contrée de l'Asie; elle est bornée à l'est par la mer, et à l'ouest par de hautes monagnes et de vastes déserts; au suc par l'Océan, les royaumes de Tong-King, Laos et la Cochinchine; au nord par la grande Tartarie, dont elle est séparée par une grande moraille de 2,500 kilomètres. Cet empire est divisé en quiuze grandes provinces. La Chine comprend une étendue de 8,800 kilomètres; la capitale de l'empire est Pékin, qui a neuf portes d'entrée dont l'architecture est admirable; toutes les rues sont larges; les maisons n'ont qu'un étage, mais bien construites et fort commodes; la population totale de la Chine s'élève à trois cent trente-trois millions d'habitants. Les procès sont fort rares en Chine; il n'y a ni avocats ni procureurs.

Le gouvernement est absolu. Il y a six teibunaux supérieurs qui sont le Liou-Pou ou tribunal civil, le Hou-Pou, tribunal des impôts, le Li-Pou, tribunal des tites religieux, le Ping-Pou, tribunal de la guerre, le Iling Pon, tribunal des châtiments, le Kong-Pon, tribunal des travaux publics. Aucun étranger ne peut pénétrer dans le pays sans qu'il ne soit l'objet d'une grande surveillance. Lorsque les apôtres du saint Evangile commencèrent à pénetrer dans ce psyspour porter la parole de Dieu à ces idolâtres, ils trouvèrent de grandes difficultés; mais, forts de l'esprit de foi, ils surmontèrent res obstacles et, sous des prétextes, ils eurent accès dans ce pays. Quelquefois c'était la science on le talent qui leur donnaient accès près des grands de l'empire, et ces saints spoires employsient tout le temps qui leur restait en debots de leurs travaux à instruire ces idolâtres et à former des âmes à la religion chrètienne. Sitôt que l'on vit les nombreux prosélytes, l'empereur s'en alarma, et ordre fut donné de défendre l'entrée de l'empire à tout étranger; les persécutions alors commencèrent et du sang fut répandu ; d'autres martyrs leur succédérent. Depuis ce temps, que de saints prêtres, que de zélés missionnaires périrent dans ces pays lointains, pour soutenir la religion et encourager par leur exemple les disciples qu'ils faisaient à prêcher à leur tour le saint nom de Jésus! De nos jours encore, la persécution se poursuit contre les chrétiens qui sont animés de la foi de Jésus. On voit cer saints martyrs qui sont mis en presse et sciés entre deux planches; les uns ont la tête tranchée,



après avoir passé des mois à porter la cangue; d'autres subissent dans des cages de fer les tourments
d'une chaleur ardente ou d'un froid rigoureux; ils
sont battus de verges, pendus on mis en croix; et au
milieu de ces supplices atroces, ils chantent la gloire
de Dieu et le triomphe de la religion chrétienne. Voilà
ces hommes si dévoués : ils trouvent presque tous la
mort dans ces pays barbares; mais ils trouvent au
ciel la récompense promise aux élus et à ceux qui
souffrent au nom de Dieu.

DETAILS HISTORIQUES

La plupart des martyrs dont nous allons retracer l'histoire se sont formés à l'école du dévouement et du sacrifice. Notre intention était de donner les noms des martyrs de notre siècle, afin de montrer que l'Eglise peut encore regarder en face les Néron et les Donitien : nous nous bornerons à donner seulement ceux de quelques missionnaires français qui ont versé leur sang daus la Chine, la Cochinchine et le Tong-King.

Les voici :

Monseigneur Gabriel Taurin-Dufresse, évêque, né b Ville-Leroux, diocèse de Clermont, fut décapité dans le Su-Tehuen.

François Clet termine sa carrière par le supplice de la strangulation, à Ou-Tchang-Fou.

Jean-Gabriel Perboyre, né au hameau de Puech, diocèse de Cahors, mort étranglé à Ou-Tchang-Fou.

Jean-Baptiste Vachal, né dans une petite paroisse de Tulle, mort de faim dans les prisons de Che-Nghai-Hio.

François-Isidore Gagelin naquit à Montperreux, petite paroisse du diocèse de Besançon; il mourut étranglé à Phu-Câm.

Joseph Marchand naquit à Passavant, petit village du diocèse de Besançon, et mourut étrauglé près de la chrétienté Tho-Due.

Jean-Charles Cornay-Mayaud, né à Loudun, diocèse de Poitiers.

M. Cornay écrivit de Hung et Tuyen à ses parents

· Mon cher père et ma chère mère,

« Mon sang a déjà coulé dans les tourments, et doit encore couler deux ou trois fois avant que j'aie les atre membres et la tête coupés. La peine que vous ressentirez en apprenant ces détails m'a fait déjà verser des larmes; mais aussi la pensée que je serai près de Dieu à intercéder pour vous, quand vous lirez cette lettre, m'a consolé et pour moi et pour vous. Ne plaignez pas le jour de ma mort, il sera le plus henreux de ma vie, pursqu'il mettra fin à mes souffrances et sera le commencement de mon bonheur. Mes tourments mêmes ne sont pas absolument cruels; on ne me frappera pour la seconde fois, que lo sque je serai gueri de mes premières blessures. Je ne serai point pince ni tiraillé comme M. Marchand, et, en supposant qu'on me coupe les quatre membres, quatre hommes le feront en même temps, et un cinquieme conpera la tête; ainsi je n'aurai pas beaucoup à souffrir. Consolez-vous donc : dans peu tout sera terminé, et je serai à vous attendre dans le ciel. »

M. Cornay n'était pas au bout de ses seuffrances. Voici en quels termes il rend compte à son confrère, M. Marette, de son troisième interrogatoire :

"Mon troisième interrogatoire à eu lieu aujourd'hui mardi, 29 août. Avant de me frapper, on a voulu me faire fouler la croix; mais je me suis prosterne de mon tong, le visage sur la croix, puis je l'ai relevée, portée à ma bouche, d'où on me l'a arrachée. On m'éparque si peu, qu'on a usé trois verges la première lois sur mon corps. Les soixante-cinq coups que j'ai reçus cette fois-ci, avec une verge neuve, n'ont pas été moins douloureux. Après la question, rentré dans la cage, on

m'a fait sortir le pied. Croyant que c'était pour le pincer avec des tennilles, je l'ai allongé en l'offrant à Jésus-Christ; mais, quand on l'a tenu, on a fait paraître la croix, qu'on a appliquée dessous; un instant après on me l'a ôtée, me demandant si j'y consentais : « Oh! non, bien sûr, ai-je répliqué. Voità le fait important à vous dire, de peur qu'on ne le dénature. »

M. Corney est mort par la décollation. Tandis que son sang s'écoule, le bourreau prend la tête par l'orreille et la jette à quelques pas; puis il lèche, comme une bête feroce, son sabre encore fumant. Ce même monstre lui coupe le bras gauche, et un second bourreau le bras droit aux coudes. Deux autres bourreaux, à grands coups de hache, amputent les jambes aux genoux et les jettent à l'écart. Cela fait, le bourreau principal arrache le foie du martyr et en coupe un

morceau pour s'en régaler.

François Jaccard, ne à Onnion, en Savoie, fut exécuté le jour de saint Mathieu, et voici dans quelles circonstances. Une troupe de soldats commandés par un mandarin se rendit à la prison. MM. Jaccard et Thomas Thieu furent enlevés de leur cachot pour être conduits au supplice; ils y marchèrent avec fermeté. Un témoin oculaire rapporte un trait qui peint leur calme et leur serenne. En passant le fleuve, et près d'arriver aux auberges où l'on a coutume de donner à boire et a manger aux criminels conduits au supplice le jeune Thomas se retourna et dit en tiant à M. Jaccard : c Père, prendrez-vous quelque nourriture ? -Non, mon enfant, lui répondit aussitôt avec un gracieux sourire M. Jaccard. - Ni moi non plus, ajouta Thomas; au ciel donc, mon père l' On fit asseoir notre cher confrere sur une natte, et on le lia fortement à un poteau enfoncé en terre ; on en fit autant pour le jeune Thomas. Après ces préparatifs, les bourreaux saistrent la corde latale, et un moment après, ces deux ames excellentes allerent jouir de la récompense des martyrs.

Depuis longtemps on était à la recherche de Monseigneur Borie, lorsque la trahison le fit tomber entre les mains des persecuseurs; la captivité ne fit rien perdre au saint confesseur de sa gaite naturelle; au milieu des gardes il entonna un chant religieux. Aussitôt que son arrestation fut counue, Pierre Tu, son élève, accourut sur la voie publique, et voyant son maitre, il voulut partager sa captivité. Ils furent mis à la can-

gue, charges de fers et transférés à la préfecture pour y êue interroges par le mandurin.

Quel est votre age, quel vaisseau vous a apporte d'Europe en Cochinchine, depuis quand étes-yous dans ce pays, quels heux avez-vous habites? - a J'ai trente ans et six mois, je sois vena an Tong-King sur la barque d'un grand mandarin, j'ai visite presque tous les heux de la province depuis cinq ou six aus que j'y reside, je suis venu seul ici. Muintenant je suis arreie, je ne me planis pas de mon sort; mais le people est roujours la lamille du grand mandarin ; je vous supplie de le traiter avec induigence et de rendre le calme aux chretiens de Bench-Chanh, qui sont plonges dons la consternation depuis qu'on m'a pris au mineu d'eux. - Nous sommes, en ellet, picins de commiseration pour le peuple et d'intérêt pour vous, car vous n'étes pas un voieur de grand chemin et on ne vous reproche que votre loi; neanmoins l'ordre du roi cous oblige de vous mettre à la question. - Je le sais, repondit Monseigneur Borie. Aussitot les soldats planterent des pieux en terre, ses pieds et ses mains y firent attaches, on placa une time sous son ventre, une autre sous son memon, et on le trappa de treme coups de verges. Pendant les singt premiers coups it ne poussa pas un seul souptr, quoique le sang ruisselât de sa chair en lambeaux; ce n'est qu'aux dix derniers qu'il fit entendre quelques gemissements. Tant que dura cette cruelle flagerlation, on remarqua qu'il tenait son mouchoir dans sa bouche. « C'est assez, dit le mandarin aux exécuteurs, nous perdons notre temps à le frapper. » Puis, s'adressant au missionnaire, il lui demanda s'il eprouvait quelque douieur .- v .e suis de chair et d'os comme les autres, pourquoi serais-je exempt de douleur ? mais n'importe, avant comme après la torture, je sois également con-

Après ces tortures et d'autres plus cruelles, il fut condamné à mort, ainsi que les pères Deim et Khoa. Place que les pères Deim et Khoa. Arrivé sur le lieu de l'execution, Monseigneur Borie tomba. fit appeler un des écrivains, et le chargea de dire au sabre.

mandarin Bo que si sa réponse avait pu l'offenser, la lui en demandait pardon.

Sur le lieu désigné pour le dernier supplice, six nottes avaient été étendues d'avance par un chrétien; les trois martyrs s'y agenouillèrent et prièrent quelque temps, le visage tourné vers l'Europe. La prière terminée, un serrurier brisa le fer qui réunissait les deux parties de leurs cangues. On fit coucher les pères Deim et Khoa à plat ventre pour être étranglés. Monseigneur était assis, les jambes croisées, son habit replié jusqu'au dessus des épaules. Alors le mandarin prit son porte-voix, et donna le signal qu'au troisième coup de cymbale les exécuteurs fissent leur devoir. Le supplice des deux prêtres anamites fut prompt, celui de Monseigneur Borie fut affreux; l'exécuteur, à demi-ivre, ne savait presque pas ce qu'il faisait; son premier coup de sabre porta sur l'oreille du martyr et descendit jusqu'à la mâchoire; le second enleva le haut des épaules; le troisième fut mieux dirigé, mais il ne sépara point encore la tête du tronc. A cette vue, le mandarin criminel recula d'horreur. Il fallut y revenir jusqu'à sept fois avant d'achever cette œuvre de sang, pendant laquelle le saint prêtre ne poussa pas un seul cri ? Aussitôt après l'execution, chrétiens et païens, mandarins et soldats se jetérent sur les déponilles des martyrs, et se les disputérent comme autant de trésors. Quelques fidèles réclamèrent et obtinrent la permission de leur donner la sépulture. On dit qu'actuellement les paiens vont sur leur tombe offrir des sacrifices, comme à des génies tutélaires,

Augustin Schoeffler naquit dans le diocèse de Nancy; il mourut décapité dans la province de Xu-Doai.

Au lieu du supplice, le martyr se mit un instant en prière au bord d'un champ, et offrit avec la plus grande ferveur le sacrifice de sa vie à Dieu. Sur l'invitation du bourreau, il quitta sa tunique, rubattit le col de sa chemise jusque sur ses épaules, et cela avec aisance et promptitude comme il eût pu le faire en tout autre temps; puis l'exécuteur lui ayant lié les mains derrière le dos, M. Schaffler, à genoux, les yeux élevés vers le ciel : Faites, lui dit-il, promptement votre affaire. — Que dit-il, que dit-il ? demanda l'officier qui présidait à l'exécution. — Il me dit, répondit le bourreau, de faire promptement mon affaire. — Non pas, répliquale mandarin, suivez le signal de la cymbale et ne frappez qu'au troisième coup. »

Soudain le bruit de la cymbale se fait entendre, et le sabre s'abat sur le cou de la victime. Ce ne fut qu'au troisième coup qu'on put trancher la tête du martyr, et il fallut scier ovec le sabre les chairs qui tenaient encore.

Jean-Louis Bonnard naquit à Saint-Cristol-en-Jarret, diocèse de Lyon.

La sentence de mort portée contre M. Bonnard fut exécutée à Boi-Xugen. Des qu'il apprit cette nouvelle, le confesseur ressentit dans son âme cette joie céleste qu'éprouvaient nos pères lorsqu'on leur annonçair l'heure du supplice ou plutôt du triomphe.

a Monseigneur et chers confrères, écrivait-il, voici la dernière fettre que je vous adresse. Mon heure solennelle est sonnée, adieu! adieu! Je vous donne à tous, vous qui m'aimez et vous souvenez de moi, je vous donne à tous rendez-vous au ciel; c'est là que j'espère vous reveir : je n'aurai plus la douleur de vous quitter. J'espère en la miséricorde de Jésus ; j'ai la douce confiance qu'il m'a pardonné mes innombrables fautes. J'offre volontiers mon sang et ma vie pour l'amour du bon Maître, et pour ces chères âmes que j'aurais tant voulu aider de toutes mes forces; je pardonne de grand cœur à ceux qui se reprocheraient quelque chose à mon égard...

« Je meurs content, que le Seigneur soit béni! Adieu à tous dans les saints cœurs de Jésus et de Marie. »

L'emplacement du supplice de M. Bonnard était à une lieue de la ville; lorsqu'on lui eu ous sa cangue, le mandarin descendit de dessus son éléphant pour lui arranger les che eux. A peine eut-il repris sa place que la cymbale retentit, et la tête de notre amitomba. Le bourreau l'avait décapité d'un seul coup de sabre.

CHANT PLAINTIF.

Air de la Neige-

Des mortyrs pour la venie croyance Chautons les douleurs, les lourments. Eloignés des tives de France, Pour éciairer un peuple ignorant, Sur une terre d'infidèles, Ministres du divin Sauveur, Pour Dieu et la gloire éternelle Vous cuvillez la paime du bopheur.

En mission dans ces lointains parages, Exposés à un people méchant, Vous bravez leur audace sauvage

A vous torturer constamment;

Jamais, au milieu des souffrances,

Ne vous plaignez à vos bourreaux,

L'humilité et la patience

Sont votre guide jusqu'au tombeau.

Vous priez, courageux missionnaires, de la limitateurs des martyrs à la fois, Vous mérites la couronne immortelle Par votre ardeur à propager la foi.

Confeits par de vils mandarine,

Lorsqu'au supplice il vous mène, Et de fers il charge vos mains; Joignant l'ironie à l'injure, A tourmenter le patient, Par les plus barbares tortures, Sentiment ils réduisent au néant.

Parfois dans une étroite cage
Ils renferment le vrai sroyant,
De temps en temps par le grillage,
Ils lui plongent des ters tranchants,
D'autres à ces poteaux infames,
Garnis par d'effrayants crochets,
Ils scut pendus; mais vers le ciel leur âme
Prend son esser vers son Dieu adoré.

Nobles et courageux missiennaires, Yous imites noire Sauveur, Lorsque sur le mont du Calvaire Il endura mille douleurs, Pour rappeler au monde en ignorance Et le conduire au bonheur éternet. Vous mérites ainsi par vos souffrances La gloire et le bonheur qui sont au ciet.

Religion, les divines images
Soutsement tous ces pieux enfants;
E'le donne force et courage
Dans les dangers, dans les tourments.
Au Seigneur, soyez toujours fidèles,
Commes les martyrs de la foi,
Et méritons par netre sèle
La grace qu'il nous promet ici-bas.

Vends par L. Sanne

preme et acids cutre deux planches; les uns ont la tête tranchée,

DETAILS CURIEUX ET INTERESSANS

Sur une scène qui s'est passée dans un Bal d'un des Théâtres de Paris. Une jeune et jolie personne, mise à la Pompadour, se livrant à une Danse extraordinaire, sortant d'un Diner qui lui avait échauffé la tête, en buvant du Champagne frappé. Admiration qu'elle causait à toutes les Personnes présentes, n'ayant pas assez d'yeux pour la regarder. Comment elle fut arrétée, ses Camarades ayant cherché à la faire évincer, et malgré les supplications de ses Amis. Son départ dans un fiacre, étant accompagnée, pour la conduire chez elle, afin de lui faire changer de costume. Son affreux désespeir se voyant réellement coupable, et sa fin malheureuse en se précipitant par la fenêtre d'un troisième étage, après avoir demandé cinq minutes pour changer de toilette. Horrible blessure qu'elle se fit à la tête, et s'étant aussi broyé les deux jambes.



- On hit dans la Gazette des

Le bal de l'Opéra avait attiré samedi dernier une affluence extraordinaire; la foule bruyante des mascarades, le vacarme de l'orchestre, renforcé de l'artillerie de Sax, le tohubohu des promeneurs, rappelaient les plus brillantes nuits du caroaval dernier. Du faite de la vaste salle jusqu'aux derniers degrés des escaliers, la foule ruisselait compacte et pressée Sur le parquet de la scène, c'était bien autre chose encore, et la contredanse le galop ne s'exécutaient qu'à grand'peine, au milieu des groupes d'amzteurs et de curieux.

Parmi les quadrilles cependant, il en était un qui semblait avoir le privilége de l'espace. Le quadruple rang de jeunes gens qui l'entouraient, loin de chercher à le resserrer dans la stricte limite nécessaire à l'exécution de quelques uns de ces pas orageux qui ont fait la célébrité de Chicard et de Balochard, semblait vouloir élargir pour lui la carrière, et les énormités que se permettaient les danseurs et les danseuses de ce quadrille privilégié excitaient à chaque moment des rires, des applaudissemens qui ne tardérent pas à attirer sur lui l'attention de la salle entière.

C'est qu'en effet, c'ésait la chose la plus singulière du monde, la plus incroyable, la plus monstrucuse, que la danse à laquelle se livraient les personnages déguisés qui composaient cette contredanse. Une jeune femme surtout, costumée en marquise style Pompadour, avait imaginé pour chacun de ses avant-deux une démonstration à laquelle on ne pourrait donner que par antiphrase le nom, de figure.

Assurément la tolérance est grande et excessive peut-être à ces bals qui anticipent sur les libertés du mardi gras, mais l'exhibition anormale à laquelle se livrait la jeune danseuse était d'un cynisme tellement révoltant, qu'aussitôt que le commissaire du quartier de la Banque, qui se trouvait de service, en fut informé, il ordonna qu'elle fût arrêtée pour outrage public à la pudeur.

Ce ne fut pas sans difficulté que cet ordre fut mis à exécution. Quelques uns des jeunes gens qui formaient autour du quadrille une sorte de rempart mobile, cherchèrent d'abord à empêcher les sergens de ville, délégués par le commmissaire, de pénétrer dans l'intérieur du cercle; puis ensuite ils voulurent faciliter la fuite de la dansense, qui se perdit en effet quelques instans au milieu du groupe; ma's bientôt les agens l'eurent retrouvée, et force lui fut de les nivre dans le cabinet du commis-

saire.

Le fait qui lui était reproché érait trop évident pour qu'aucune dénégation füt possible; plusieurs jeunes gens qui l'avaient accompagnée chez le magistrat cherchèrent à excuser le scandale de son action, en en rejetant l'énormité sur le trouble qu'auraient apporté dans son cerveau les séductions d'un souper où le champagne frappé jouait un grand rôle. Le commissaire demenra inflexible, malgré l'insistance des personnes qui le suppliaient de ne pas donner suite à cette affaire . personnes dont plusieurs , nous avons regret de le dire, occupent des positions honorables

Tout ce que ce magistrat put faire, pour concilier la rigidité de son devoir avec les égards dus à une femme
à laquelle on accordait de semblables marques d'intérêt, ce fut de l'autoriser à se faire conduire à son domicile, accompagnée d'agens, pour y
quitter son costume et reprendre ses
vêtemens d'habitude avant d'être condnite au dépôt de la préfecture de
nolice.

Deux agens désignés pour accompagner la jeune femme firent avancer un fiacre dans lequel ils montèrent avec elle. Arrivés à la maison désignée les deux agens et leur prisonnière gravirent trois étages, et, une jeune servante étant venu ouvrir, on pénéra dans l'appartement.

La jeune femme, qui avait témoigné une vive douleur durant le trajet, mais dont cependant les larmes avaient cessé du moment qu'elle était arrivée à son domicile, s'excusa pres des agens de les laisser dans une pièce sans feu, et, en passant dans sa chambre à concher, leur dit qu'elle ne leur demandait que ciuq minutes pour changer de toilette.

A peine avait-elle prononcé ces mots que les agens entendirent ouvrir une fenêtre dans la pièce voisine; puis un grand eri s'éleva de la rue, et la chute d'un corps retentit sur le pavé. On se précipita dans la chambre à coucher; la jeune femme ne s'y trouvait plus, et, en regardant par la fenêtre encore ouverte, on la vit étendue sans mouvement sur le trottoir, au milieu d'un groupe de voisins accourus au bruit de sa chute et s'empressant de lui donner des secours.

Lorsqu'on releva cette malheureuse, elle donnaît encore quelques signes d'existence, bien que dans sa chute elle se fut ouverte la tête et fracturé les deux bras. Transportée à l'Hôtel-Dieu, elle n'y est arrivée que dans un état qui ne laisse aucun espoir de la sauver. n

- Cette jeune femme, qui venait de se précipiter par la fenêtre du troisième étage de la maison où elle habitait rue des Grès; l'enquête a fait counaître que cette malheureuse était inscrite sur les registres de la police.

Gravare autorisée par le Ministre, la Dégde ayant été fait. PARIS Imp Chassans Nov. : Gin-te-Caur. 7



DETAILS CURIEUX ET INTERESSANS"

Sur une scène qui s'est passée dans un Bal d'un des Theatres de Paris. Une jeune et jolie personne, mise à la Pompadour, se livrant à une Danse extraordingire, sortant d'un Diner qui lui avait échauffe la tête, en buvant du Champagne frappé. Admiration qu'elle causait à toutes les Personnes présentes, n'ayant pas assez d'yeux pour la regarder. Comment elle fut arretée, ses Camarades ayant cherché à la faire évincer, et malgré les supplications de ses Amis. Son départ dans un fiacre, étant accompagnée, pour la conduire chez elle, afin de lui faire changer de costume. Son affreux désespoir se voyants réellement coupable, et sa fin malheureuse en se précipitant par la fenêtre d'un troisième etage, après avoir demandé cinq minutes pour changer de toilette. Horrible blessure qu'elle se fit à la tête, et s'étant aussi broye les deux sambes.



- On his dans he Guzzette ale

Le bal de l'Opérarasit miné sa mires la fonde bruyante des materràdes, le vaceyme de l'ofcheure, renforce de l'aguillerie de San, le tobubolm des promours, rappelairet les plan brillames naits du cerraval derniev. Du fatte de la vante celle intqu'en deraiers degrées es mosliers, Is fould raisseld, compacte of Pesses Sor lo parquet de la mêne, o'était bien nature chose encore; et la contradante peine, an milieu des groupes il seurteors of de-curlengs

Parmi les quadrilles esperodant, il on itsit un qui semblait avoir le privilége de l'espace. Le quadruplo rang do jennos gens qui l'entonesient, loin de pherchet à le resourée dans la stricte limite necessire à l'exécution de quelques uns de cez pas cengons qui ont fait la velichente da Chicard et de Balochard, acmidain vouloir clargir pour lal la carrière, et les énocuirés que se permenaine Jes denseurs et les denseures de ce quadrillo privilegio exclusioni a chaque moment the rives, des appliculieremone qui un tardorent pre à attirer our lei l'attentice de le calie epière C'est qu'en elfet, c'enit la choer la plus vingolière du mondo, la plus

increyable, la plus monstructure, que la dance à laquelle se lisvairet les personnages déguisés qui composecont cette contradoras. Une jeune Emmo surrout, contamée en marquise usle Peroradour, avait imagina pour chacun do its avant-door une demonatration a laquella on ne pomrait donner que par antiphrase le nom do

A convenient la solérance est grande et excessive peut-être à ces bels qui anticipent sur les libertés du mardi gree, mais l'exhibition sonemale à elle se livrait la joune dangeme était d'un eynisme sellement révolfast, qu'ausitôt que le commissire da quartier de la Banques, qui se trouvait de service, en fat informé, il ordenns qu'elle fits serêtée pour ou-

On on the pay some difficulté que on order fut his a execution. Quelques uns des feunes gent qui formoiant antone de quadrille une some de relupart mobile, cherobèrem d'abord à empédier les sergons de ville, delégacione le communication, de pésocrer dans Pusitione slo cerele; pais earnily ils voulurent faciliter la fugic do la danscoso, qui se per fin co effer quelques entires au milieu du groupe; ner's hierards les agrees t'ourent retipuide, et fonce lui fen de les

trege public is he pudour.

pigra dans le cabout du conscis-

period dans l'appartement

La jeuce femme, qui avalt témoi gué une vive duolour dorant le trajet, mais dont copendant, les farmes avaient cessé du momant qu'elle c'alt arrivee a son domicile, s'exema pure in, et, co possant dans sa chembre a concher, Jeur dit qu'elle ne Jeur demondait que cinq admires pour changer de soletie.

A seinte rean-elle pronounce ont to substantant agent and say they name Gendere dans la pièce sine s puis un grand eri a'clera de la ene, et la chere d'un corps resentit sur le pavé. On se précipita dans le ne s'y trouveit plus, et en regardant paris fenere encora currrie, on la via element some naturement sur le trattair, au milien d'un granpé voisins seen are was bruit do as cluster es s'eurpressant de lui dooner dis se-

Locara or reiera cette mailingcoste, elle disanett encore quelques signer d'eximence, blers que dans ty choos elle te fin opverte la tâte at fracture les dunx bran. Transportoo à l'Houi-Dieu, elle n'y est an asp tate our anal unp services haire augun espeie de la entrera

- Cette jeune Termon, qui venoir de se précipitor par la fonêtire du troi sieme etago de la maison on ella habitait nee des Gres p l'enqueta a faiinscritz sor les registres de la police

Decimentation for to Ministry, in couple

apporté dans son corvent, les adductions d'un songer edt le chanquegno frappe juesit un grand rôle. Le commissione dements inflerible, malgrel'intianne des personnes qui la supplisicut de ne pas donner suite à cette nous arons regret do le dire, rocu-Toolee que be magistrat por faire, more comerced by regiding the son devoir avec les égards dus à une femme à laquelle on scoordait de zemblables marques d'intérêt, ce fot de l'autoriser a so faire bonduire à son domicile, accompagnée al agent, pour y quitter sou costeme et represides ses yérement d'hebitade ayont d'étre condrive an depot de la préfecture de

Le lait qui lui etais reproché duit

trop evident pore qu'aucaun dénéga-

tion füt possible; plusieurs jeunes

gens qui l'avaient accompagnée chea

le maginout cherchierent à excuser le

sexuidale de son action, en en rejeisent

. l'énormité.sur le republe qu'unraient

pent der positions homogables

Deux agene désignée pour accom-

pagoer la jeune forane firmt avancer

un finere ibna lequel ils monterent

avec elle. Arrivés o la moison dési-

guée les deux agens et leux prixue-

mière gravirent trais etages, et, uno

some servente étant - a courir, on

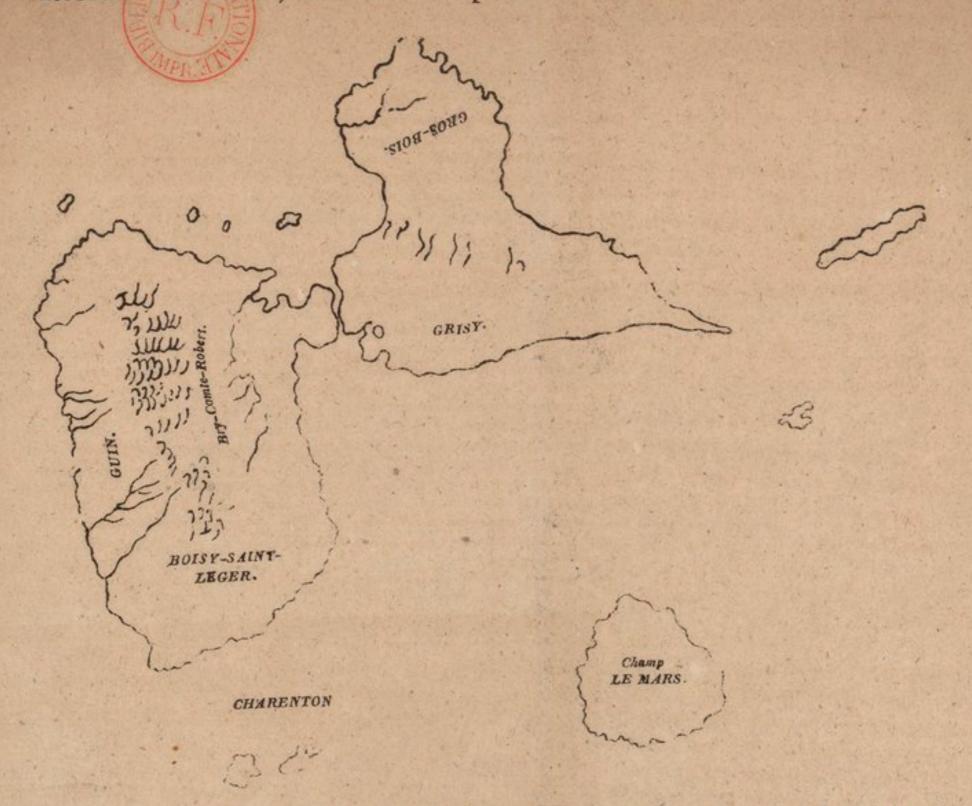






DETAILS EXACTS

Sur le voyage aérostatique de M. Lepoitevin. -- Remarques faites par le célèbres aérostat. -- Descente, à Grisi. -- Réception des habitants --- Retours à Paris



Nous venons d'apprendre un fait qui honore trop le premier magistrat de la Republique, pour que nous ne nous empressions pas de le faire connaître à nos lecteurs.

Hier dimanche, au moment où le mauvais temps faisait craindre à l'immense foule accourue au Champ-de-Mars les plus graves dangers pour M. Poitevin dans son audacieuse ascension, le Prince Louis-Napoléon s'adressant à l'intrépide aéronaute, lui dit que s'il y avait la moindre appréhension de danger, il s'opposerait à son départ et se chargerait de lui rembourser les frais faits jusque-là.

M. Poitevin, tout en remerciant avec effusion le Président de la Républ que n'en persista pas moins à partir.

L'ascension de M. Lepoitevin, dont nous avons annononcé hier le départ s'est terminée sans encombre pour lui et pour son cheval, malgré les rafales et les tourbillons effroyables qu'ils ont eu à supporter. M. Lepoitevin était de retour à ouze heures, et voici le récit qu'il fait lui-même de son voyage:

« Le bouleversement atmosphérique ne me permettant pas de vérifier la force assentionnelle, je l'ai évaluée par supposition.

Je la crus telle que je sus certain de m'élever sans obstacle de la part des coups de vent qui souvent se déterminent de haut en bas-

Ma précaution m'a servi avec surabondance.

J'ai eu de la peine à modérer la trop grande force ascensionnelle qui m'a porté en peu de minutes à une hauteur trop considérable pour le cheval; il a éprouvé une émission abondante de sang par la bouche, résultat de rupture d'équilibre entre les pressions extérieures et intérieure, dont l'homme est moins facilement incommodé que les animaux.

J'ai traversé plusieurs courans opposés qui m'ont occasionné un mouvement de rotation presque continuel. J'ai éprouvé un froid presque insupportable; il est vrai que j'étais légérement vêtu.

Bien au-dessus des nuages, j'ai vu plusieurs arcs-enciel et autres phénomènes des rayons solaires. Vers sept heures, je me disposais à toucher terre, et trois quarts d'heure aprés, mes eneres accrochaient en vain les gazons des prés; les moissons et les arbres fruitiers étaient renversés ou émondés quand mes ancres les rencontraient.

Cheminant ainsi terre à terre, après un trajet de plusd'une lieue, je suis arrivé, malgré moi, dans un bois appelé Villemain, près de la forêt de la Lechelle, cammune de Grisi, canton de Brie-Comte-Robert (Seine et-Marne.

Pendant tout ce parcours, mon cheval rasait les champs et les moissons, dont il tondait avidement les extrémités; même, planant sur les grands chênes, il savourait le feuillage de leur cîme.

Enfin, j'eus le bonheur d'arrêter ce périlleux traînage.

J'ai aperçu la place d'une marre desséchée : en arrivant à son bord, j'ai vigourensement saisi une forte branche de chêne; j'ài arrêté un instant l'aérostat. Du secours m'est bientôt arrivé.

Quarante hommes dévoués ont saisi les cordages de manœuvres. J'ai eté amené dans la marre desséchée.

Le ballon a été dégonflé, et pour tout malheur, j'ai eu à regretter quelque avarie au ballon faire par les arbres.

Le habitants de l'endroit sont accourus de toute part.

M. Hubert, propriétaire du château de Lagrange-Lorny
était du nombre des accourus et des plus intelligents et
intrépides déterminés à m'aider.

L'acceuil que j'ai reçu a été complètement satisfaisanté pour moi.

Arrivé à Grisi, mon cheval et moi, nous avons été forcés de nous laisser rendra les honneurs les plus recherchés.

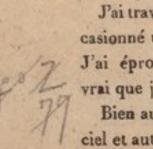
Toute la population était réunie. Il y avait grand bal à grand orchestre.

J'ai été invité au bal et introduit dans la salle monté sur mon cheval.

A onze heures, je suis parvenu à me sonstraire à tant d'obcessions et j'ai repris le chemin de la capitale,

On annonce pour dimanche prochain une seconde course aérienne.

Paris. Imprim. Chassaignon, rue Gtt-le-Cœur, 7.



A85

our de voyage aérostatique de M répondevin. Litemarques lantes par agnistat .-- Descente, a Grisi -- Reception des habitants --- Hetours a Paris BOIST-SAINT-ZHGER. Champ LE MARS CHARESTON Vers sept heures, je me disposais à couches terre, et Nous venous l'apprendre un fait qui honore trup trois quarts d'heure aprés, mes enerce regrochaient en la premier magistrat de la Republique, pour que nous vain les gazons des prés; les moissons et les arbegé ne nous empressions pas de le faire connaitre à nos fragions desirably desirable out on make the others an lecteurs ores les rencontratent. Hier distanche, as moment on le mousais temps Cheminant aires cere à terre, après au maiet de plus Lisair craindre à l'univer ac foule accourne au Champd'une lieue, je sois arrivé, malère moi, dans un boisde-Mars les plus graves dangers pour M. Pointvin dans appele Villemain, près de la forét de la fachelle, comson audaciouse ascension, le Prince Louis-Napoléon mune de Grisi, ganton de Brie-Comtes'adressont à l'intrépide acconaute, bei de que s'il v avait la moladre apprehention de danger, à s'oppos --Pendant tout re parcours, man cheval result les rair à son départ et se chargerait de l'ill remboursee les shamps at I s maissons, dogs if tonden svidencer les from fairs jusque- in exterimites; agains, plantaneour les grands chence, it sa-M. Poirgvin, to it enremerciant avec efficion to Provourait le feuillage de leur clime. sident de la Républ que n'en persista pas moins à pactir. Enlin, feus le bonheur d'aurêter co parilleux trainage. L'ascension de M. Lepoitevin, dom nous avons annononcé bier le départ s'est terminée sans encombres J'ai aperça la plac ; d'une morre des celuse : no acriwant à sou bord, i'vi vigouroux ment tain une forte pour lei et pour con cleval, malgré les rafales et les

L'ascension de li. Lepoitevin, dont nous avens annonoucé luer le départ s'est terminée sins encombre pour lei et pour con cirval, malgré les rafales et les nourhillons ellevaides qu'ils ont en a supporter. M. Lepoit vin était de ret sur à ouze hances, et voiri le rieit qu'il fait lui-même de son voyag :

e Le bouleverseinent somospherique ne me permettant pas de vérifier la force assentionnelle, je l'ai évaluée par supposition.

. It is crus telle que je los certain de m'élever sans obstacle de la part des coups de vent qui souvent se iéterminent de haut en bas-

Ma précautitm m'a servi avec sural ordance.

J'si en de la peine à medèrer la trop grande force ascensionnelle qui m'a porté en peu de minutes à une bauteur trop considerable pour le cheval; il a épronyé une émissi la abondante de sang par la bouche, tésultat de rupture d'équilibre entre les pressions extérieures et intérieure, dont l'homme est uroins ficilement incommodé que les numeux.

Pai traversé plusieurs courans opposés qui m'ont occasionné un mouvement de rotation presque contin e. l. J'ai éprouvé un froid presque insupportable; il est vrai que l'étais légérement vetu.

Bien au-de sus des nuages, l'ai vu plusieurs ares-anciel et autres phénomènes dés rayons solaires

l'ai aperça la place, d'une immre descelles : ao arrisvant à sou bord, j'ai vigousons ment sain une, forteliranque de chêne; j'ai arrêté un instant l'acrossat, (in secont s'un'est bientôt arrivé.

Quarante homines dévoués ont saint les cordages de manceuvres. L'ai été asueus dans la un crie desseilles.

Le ballon a été dégoullé, et pour tout malbane. ['aj en à regentier quelque avarie au ballon, fare, par les aibres.

Le habitants del endrois out accourus du trin e part.
M. Hubert, propriétaire du noi tren du l'agenage-l'accouétait du nombre des accourus et des plus intelligents et
intrépiées déterminés suisider.

L'acquill que l'at reçu a eté campliatement sanafai-

de nous laisser combra les noissemes les plus recherches.

'de nous laisser combra les noissemes les plus recherches.

L'oute la population con révuie. Il y aroit grant bal

A grand orchestre.

sur mon cheval.

A once; betwee, jesuis pareana à me constraire à tent
d'obceptions et par repris le chemin de la caultide,

On annouce pour dimanche prochain une seconde

Paris, Imprime Chassingnon, ray Chi le Conne, e

RAPPORT ADRESSÉ A M. LE MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES,

par M. le contre-amiral Dupetit-Thouars,

Sur la prise en possession, au nom du Roi, des lles Marquises. Détails curieux sur l'Expédition, et Description intéressante sur ces Iles et leurs Habitans; jalousie des Naturels voisins, demandant à être sous la domination française. - Arrivée à Paris, d'un Sauvage, âgé de 19 ans, roi d'une Tribu, ayant une barbe très touffue et une taille gigantesque, parlant l'anglais et l'espagnol avec une grande facilité; est accompagné d'un animal extraordinaire, ayant la figure d'un lion et le reste du corps de l'ane; sa taille est celle d'un fort boule-dogue; il est très doux et caressant. Sa nourriture, ses habitudes, etc.



M. le contre-amiral Dupetit-Thouars, commandant la station navale de l'Océan-Pacifique, a pris possession, au nom du Roi, de l'archipet des Marquises. M. le contre-amiral Dupetit-Thouars rend compte de cette prise ral ministre de la marine et des colonies :

« Baie de Taiohac.

- " Monsieur l'amiral.
- . l'ai l'honneur d'intormer V. Exc. que la prise de possession, au nom du Roi et de la France, des deux groupes qui forment l'archipel des Marquises, est aujourd'hui heureusement effectuée.
- » La reconnaissance de S. M. Louis-Philippe Ist a été obtenue par les voies de conciliation et de persua-
- de l'archipel des Marquises.
- · Agréez, monsieur l'amiral, etc.
 - » Le contre-amiral, A. DUBETET THOUARS.

- « Nous recevons directement des nouvelles des îles Marquises, en date de Nouka-Hiva. Nos lecteurs nous dispenseront de leur indiquer la source de nos renscide possession par le rapport suivant, adressé à M. l'ami- gnemens, que neus puisons dans une correspondance particulière qui nous est communiquée, et dont l'authen ticité ne souffre pas, d'ailleurs, le moindre doute.

A cette date, l'expédition française occupait militairement les îles de Nouka-Hiva et de Santa-Christina, où des camps étaient établis et gardés par l'infanterie de marine, dont le 3º régiment fait partie. La baie de Nouka-Hiva, principal établissement, est belle et offre un excellent movillage aux bâtimens

La France n'a pas employé la force pour s'établir sur ce point. L'expédition y vit en bonne intelligence avec sion, conformément à vos ordres. Elle a été confirmée les naturels et leur chef, jeune homme de vingt-deux par des actes authentiques dressés en triple expédition. ans, qui montre une grande affection pour nos compa » Je joins à ces pièces officielles le rapport circons- triotes et ac prête avec empressement à leur rendre tous tancié de la navigation de la frégate la Reine-Blanche, les services dont ils ont besoin. C'est par ses soins que la depuis son départ de Valparaiso, et celui de toutes les division est approvisionnée d'eau, et il porte la complaitransactions qui ont cu lieu pour la reconnaissance de sance jusqu'à l'envoyer à bord. Les indigènes expriment la souveraineté du Roi, et pour la prise de possession bautement leur satisfaction de nous voir parmi eux, et la préférence accordée aux deux îles excite la jalousie des naturels des îles voisines, qui sont venus réclamer auprès du chef de l'expédition la faveur d'être également occupées par les Français.

» Nouka-Hiva et Santa-Christina ne sont visitées que peuples ; il est très doux ; il parle fort bien l'anglais et ques parties de blanc et de noir, semées ça et là ; sa cou-(Gazettes de Paris.)

gigantesque; il a de hauteur 6 pieds passés, ou platôt faiblesse. Ses pieds de derrière sont en tout conformes que probablement ils éliront domicile au Jardin des comparative; bref c'est un nouvel Hercule sauvage; il larité, c'est qu'ils ne sont pas fourchus comme les preest tatoué sur toutes les parties du corps, et il n'a aucune miers. Ses oreilles sont fort longues et beaucoup d'ana-

des habitudes sanvages que l'on veut bien accorder à ces logie avec celle de l'ane. Sa couleur totale, sauf quel-

par les bâtimens américains qui y pratiquent avec assez l'espagnol; les dames peuvent l'approcher sans crainte leur, dis je, est d'un gris pale, tirant un peu sur le de succès la pêche du cachalot. On peut y cultiver les Enfin il est totalement civilisé, et il est lui-même le souge. Quant à sa grandeur, elle est celle d'un fort chien produits tropicaux. La canne à sucre, le coton y vien- conducteur de l'animal ci-dessus désigné. Cet animal a à qui l'on a coupé les oreilles et la queue, et que l'on draient bien, et le café y pousse naturellement. Jus- quatro pieds, et semble appartenir à la race des che- appelle boule-dogue, ou bien en anglais bull-dogue. qu'ici ces cultures ont été totalement négligées, la vaux, car il en a la queue; quant à la tête, elle res- Pour ce qui est de son caractère, il est d'un naturel fort nourriture des naturels se composant uniquement de semble beaucoup à celle d'un lion. Il porte dans la ma doux ; il se laisse facilement caresser, seulement, lorspatates douces, du fruit de l'arbre à pin, de cocos et de choire inférieure deux énormes incisives qui dépassent que l'on a le malheur de lui toucher le nez, qu'il a en la chair de quelques volatilles. On assure que l'intérieur les lèvres supérieures, et lui donnent l'aspect d'un san-tout pareil à celui du lion, il entre dans une colère terdes îles contient du bois de sandal en grande quantité glier. Le reste de sa machoire inscrieure se compose de rible, qu'il exprime par un rugimement sourd et proseize dents , tant petites que grosses. Sa máchoire supé longé comme celui d'un crocodile lorsqu'il veut attirer - Dans une ville de Picardie, il est arrivé ces jours rieure est garnie de quatorze dents sans incisives. Se un voyageur pour le dévorer cosuite, mais sa colère derniers un événement bien extraordinaire; c'était laugue est rude et est excessivement longue et large; s'appaise aussitôt la douleur passée; il se nourrit sans l'arrivée dans la ville d'un animal si étrange, si éton- son poitrail est blanc, tacheté de noir; ses pieds sont peine de graines sèches, tels que des haricots, lentilles, nant que MM. les savans et les principaux de la ville pareils à ceux du chameau, et sont totalement blancs, et autres légumes du même genre, l'herbe fance, comme e sont transportés sur les lieux pour voir l'animal en à l'exception des sabots qui sont en corne noire, et qui le foin et la paille. Du vin bouilli dans du lait est pour question ; il est accompagné par un sauvage tout ieune sont séparés comme ceux de la vache. Il est du sexe lui un mets fort délicieux ; du vin que son maître lui question; il est accompagné par un sauvage tout jeune; sont séparés comme ceux de la vache. Il est du sexe donne quelquefois, ajoute beaucoup à l'amitié que cet masculin; il a les hanches très élevées et l'épine dorsale animal si extraordinaire porte au jeune sauvage qui porteur d'une barbe extrêmement touffue, et il est le très creuse, ce qui fait qu'il porte une selle toute natu- ne l'est pas moins. On prétend que ces deux êtres intéfils du roi de sa tribu, et plus, possesseur d'une taille relle; il est impossible de le monter à cause de sa grande ressans se dirigent sur l'aris où ils seront sous peu, et 2 metres 4 contimètres et 6 millimètres. Sa grosseur est à ceux du devant, seulement, et ce qui en fait la singu- Plantes, où checun pourra les visiter et s'assurer par là

Gravure autorisée, le Dépôt ayant été fait.

RAPPORT ADRESSÉ A M. LE MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES,

par M. le contre-amiral Dupetit-Thouars,

Sur la prise en possession, au nom du Roi, des Iles Marquises. Détaifs curieux sur l'Expédition , et Description inféressante sur ces Iles et leurs Habitaus ; jalousie des Naturels voisins, demandant à être saus la domination française. - Arrivée à Paris, d'un Sauvage, àgé de 19 ans, roi d'une Tribu, ayant une barbe très touffue et une taille gigantesque, parlant l'anglais et l'espagnol avec pue grande facities; est accompagné d'un animal extraordinaire, ayant la figure d'un lion et le reste du corps de l'âne; sa taille est celle d'un fort boule-dogue; il est très doux et caressant. Sa nourriture, ses habitudes, etc.



M. le contre-amiral Dopetit-Thouses, commundant la station navale de l'Ocion-Pacifique, a pris possession, au nom du Roi, de l'archipel des Marquires. M. le contre-smiral Duperit-Thouars rend compite de cette price dispenserent de leur indiquer la tource de nos renstide possession par le rapport suivant, adressé à M. l'ami- gormens , que nece passons deux une correscondam ral ministre de la marine et des colonies ;

« Baie de Taiohan

. Monnicur Pamiral,

. Fai Phonneur d'informer V. Exc. que la prise de possession, an nam du Roi et de la France, des deux marine, dont le 3º régiment fait parie. La bair de groupes qui forment l'archipel des Marquises, est au- Nonka-Hiva, principal établissement, est belle et offre

n La reconsistance de S. M. Louis-Philippe Jet a été obtenue par les votes de cancillation et de persus- se point. L'expédition y vit en bonne intelligence ave sion, conformément à vos ordres. Elle a été confirmée jes naturels et leur chef, icane homme de vingt-deux

tancié de la navigation de la frégate de Reine-Blanche, les services dont ils ont broom. C'est pae ses soins que la depnis son depart do Valparatao, et celui de tontes les division est approvisionnee d'eau, et il porte la complai transactions qui ont eu lieu pour la reconnaissance de sance jusqu'à l'envoyer à bord. Les indigence exprimen In souverainete du Roi, et pour la prité de possession hautement leur satisfaction de nous voir parmi eux, e de l'archipel des Marquises.

a Agréez, monsieur l'amiral, etc.

A. DURETTT-TROUARS. a Le contre amiral,

- On lit dans le Journal du Harre r a Noulas-Hive et Santa-Difriction ne sont vasices que pemples il ret très doux ; il parle fort bien l'arglais et ques perfire de blanc et de noir, semécique et laçan cau-« Nous recevens directentent des nouvelles des fles Marquines, en date de Nouke-Hirrs. Nos lecteurs nous particulière qui nous est commitniquée, et dont l'ac then ticité ne soulire pas, d'ailleurs, le moindre donle A cette date, l'expedition françaite compait milit rement les iles de Nonta-Hiva et de Senta-Christina on des camps étaient établis et gardés par l'infanterre d

> on excellent monillage aux latimens La France n'a pas employé la force pour s'établir au par des actes authentiques deeses en triple expédition. ans, qui montre une grande affection pour nos compa n Je joins à ces pieces officielles le rapport eircons- triotes et se piete aven empressement à leur rendre tau in profession according aux deux thes excite in jalousi des naturels des lies veisines, qui sont venus réclanie suprès du chef de l'expédition la faveur d'ûtre égale ment occupées par les Français.

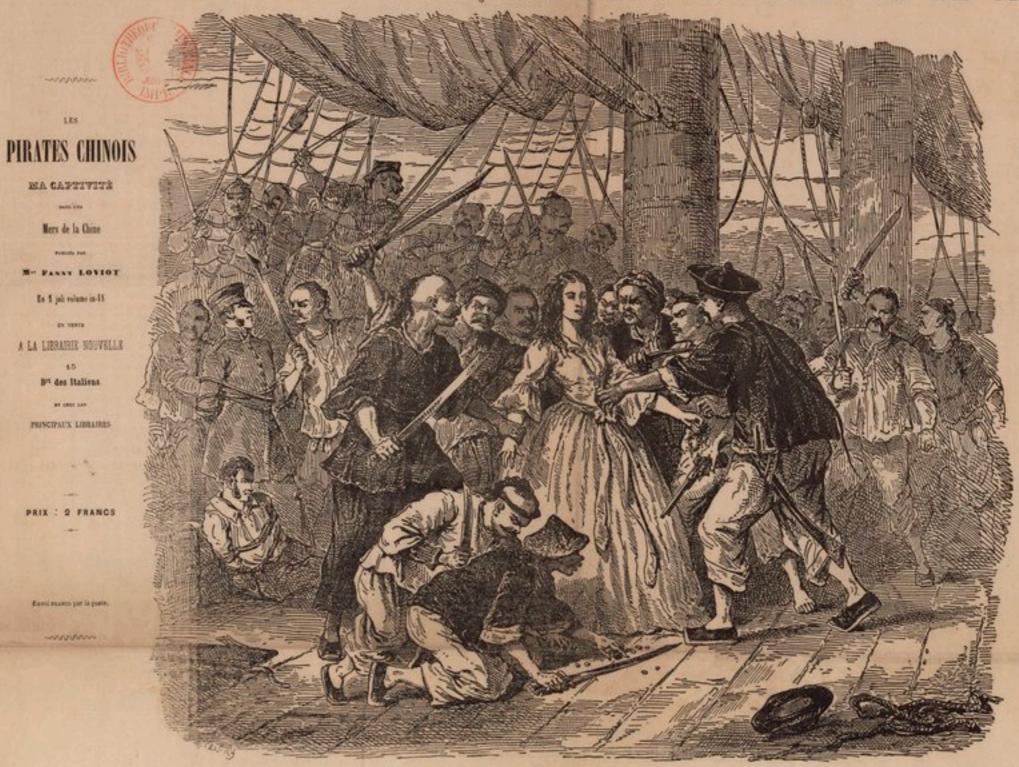
par les bâtimens américana qui y pratiquent avec aseca l'espagnal : les dames penvent l'approcher aus crainte leur, dis je, est d'un gra pâle, tresqu'un pen un lo de succès la péche du melalot. On peut y cultiver les gain il est tatslement civilisé, et il est lui-même le souge, Quant à sa grandeur, elle est extit dun foet chlan prodoits tropicaux. Le cause à sacre, le coton y vieu- conducteur de l'anunal el-desais désigné. Cet animal a qui l'on a coupé les oreilles et la queue, et que l'on draient bien, et le cefé y paure neturellement: Ius- quatre pieds, et ecable appartenir à la race des che-eppelle boule-dogne, un bien on angly i cultidage e qu'ici ces cultures unt été, totalement négligies, la vanz, car il en a la queue; quant à la tête, elle res Popr ce qui est de sun caragitire, il est d'un naturel fact nourriture des naturels se composant uniquement de semble beaucours à celle d'un hon. Il porte dans la mé donz ; il se laisse facilement careggers senlement, lors. natates douces, du fruit de l'arbre à pin, de cores et de choire referienre deux énormes incisives qui dépassent que tou a se malueur de lui-touches, legular, qu'il a en is chair de quelques volatüles. On assure que l'entérieur les l'erres supérirores, et lui donnent l'aspect d'on son dout percit à coisi du lieu, il entre sans super collecter. des iles contient du lois de sandal en grande quantité glier. Le'reste de sa machoire inférieure se compose de rible, qu'il ésprison par un ragiment sourd et proseize dents, tant petites que grosses. Sa entchoire supé longé comme celui d'un crocedile inraqu'il vent attirer - Dans une ville de Picardie, il est arrivé ces jours vieure net garnie de quatorne dents sans incisives. Se un voyageur peur le dévocer ensuite, mais sa colère berniers un événement bien extraordinaire; c'était dangue est rude et executivement langue et large, s'appaise amaitêt la doubrar plante; il se nouvrit sans "arrivée dans la ville d'un animal si etrange, si éton: son poitrail est blanc, tacheté de noir; ses prode sont princ de graines séches, tels que des haricols, lentilles, nant que MM. les tavans et les principans de la ville pareils à ceux du chamean, et sont totalement blancs, et autres légomes du même geure, l'herbe fance, comme and que MM. les acrans et les principates de la ville pareils à ceux du chamean, et sont totalement blancs, le foin et la paille. Du rin bomiti deux du lait est pour contransportés sur les lieux pour vou l'animal en la l'exception des saluets qui rente en coron noire, et qui lai un mets fort dévisient, du vin que son maitre lui que son maitre lui est accompagné ple un assevage lout joures, contransportés de la rache il est du acra que que que que les sons acres de la rache il est du acra que que que que les la raches de l'acra de la rache il est accompagné ple un assevage lout joures. question; il est accompagna car un savelge rous; content masculiu; il a les hanches très derves es tépine dersale animal si extraordinaire porte au jenne auxune que cet il est égé tout au plus de dix-neul à vingt ann; il est masculiu; il est bate est seigne est porte au jenne auxune que cet porteer d'une barbe extrêmement touffac, et il est le très creaus, ce qui fait qu'il potte une selle toute, nate-ne l'est pas moins. On prétend que res deux deyes intifile du roi de sa trabu, et plus, possesseur n'une taille relleç il est impossible de le monter a cause de sa grande ressans se sirigent sur l'arts où ils seront sous per eigentesque; il a de hauteur 6 pieds paués, on platôt faiblease. Ses pieds de derrière sont en tout conformes que probablement ils elirous domicile as Jardin a metres + centimetres et 6 millimètres. Sa gross-ur est à crox du devant, scalement, et ce qui en fait le singu- Plantes, où chacus pourra,les visiter et a ce urar par la omparative; bref c'est un nouvel Hercule sauvage; il larife, c'est qu'ils ne sont pas foucchus comme les pre- de leur étrangeté. stistone sur toutes les parties du corps, et il n'a sucune miers. Ses oreilles sont fert longues et beautpop d'ann des habitudes sauvages que l'on veut bien accorder à ces logie aere celle de l'ine. Sa couleur totale, sauf quel

Gravure autorisée, le Depôt maar ets

ARIS. Laurimeria SEADRAIGNOS, ras Gridera

LES PIRATES CHINOIS

CAPTIVITÉ D'UNE FRANÇAISE DANS LES MERS DE LA CHINE



LES

PIRATES CHINOIS

MA CAPTIVITÀ

-

Hers de la Chine

M- FANNY LOVIOT

In 1 jou volume in 45

A LA LIBRAIRIE NOUTELLE

15 8rt des Italiens

PRINCIPAUX LIBRAIRES

Euroi raunce par la parte

-www.

EXPEDITION A LA COTE OCCIDENTALE

Prise de la CALDERA

PAR LES PIRATES CHINOIS

Les forbans et écumeurs de mers qui infestent les leintains parages de la Chine, n'ont jamais ren-centre d'accusateur plus digne de foi que M. Faxyr Lovior auteur d'un livre aussi instructif qu'intéressant sur les déprédations de ces pirates san-guinaires. Cet ouvrage, écrit par elle sous l'imguinnies.

pression des terreurs qu'elle a éprouvées pendant le temps qu'elle était au pouvoir des pirates chinois, offre un immense intérêt d'actualité au moment ou tous les regards sont portés vers la Chine.

le public nous saura gré de lui mettre sous les yeux les détails d'une expedition qui, par son etrangelé même, vient donner une fois de plus raison aux événements du jour, en outre un cachet dans cet Empire mysterieux à l'extrême Orient, d'authencité pour l'œuvre de Mas Faxer Lovior, intitulé les Pirates Chinois, ma Capeicité dans

Ce titre est pleinement justifié par les faits qui

Extrait de l'Overland Crina Mail, de Hong-Kong.

Nous avons parlé d'un navire qui s'était perdu sur la côte occidentale. On a su depuis que ce navire était chilien et s'appelait Caldera. Le récit suivant de sa cap-ture par les parates chinois a été fourni par le capitaine

connent et apprates chinois a été fourni par le capitaine fluoney :

- Le jeudi 5, à cinq heures du matin, la Caldera quitta : Hong-Kong pour se rendre à San-Francisco, avec un équipage de dix-sept hommes et trois passagers, une dame française et deux Chinois. A quatre heures, le harorsètre buissant et le temps prenant un aspect me-saçant, je diminuai la voilure et me préparai à subir une forte brise. A minuit, il ventait violemment, et le 6, avant le point du jour, nous courions sous la grande voile de hune à moitié carguée au milien des lanes qui nous haitaient en travers. Pendant toute la journée, le vent continua à souffier avec violence : la journée, le vent continua à souffier avec violence : notre grand mit de hune et notre mit d'artimos forced brisés au rax du pont et le navire commença à faire cau en abordance. Cet état de choses continua jusqu'au samedi à quatre heures de l'appès-midii. En ce moment, la terre se montra à deux milles vers le nord; le vent souffait sud end-ouest. Je pensai que le meilleur parti à prendre était de me réfugier au plus vite dans une baie que je voyais sous le vent, de réparer la mes araries et d'y laissez reposer mon équipage épuisé de faisgne. Je réussis à attendre cette baie et j'y péai l'ancre à eaviron six heures de l'appès-par le pont de soumes se mitent aussiblé unx poespes, ils y étaient encore à dix heures du soir, lorsque trois i jouques chinoises vincent acoster le Gaidere, jettreut a l'appès de l'arabordage et firent prisonniers tous les hommes et qui étaient sur le pont; pois la s'emparéreut de moi

et de ceux qui étaient dans leur lit, nous lièrent les mains derrière le dos et desundérent si le navire était anglais. Sur notre réponse négative, il nous dirent que c'était heureux pour nous, car, si le navire avait ééé anglais, ils nous auraient tous massacrés.

Le 7, au point du jour, ils nous forcèrent de lever l'ancre et de les suivre dans une autre baie ou nous e moudlâmes par une profondeur de trois heusesses, La, ils se misent à piller la cargaison du navire. Mais, dans la matinée du 9, une floite nembreuse de jouques parut en vue, et les trois jouques qui nous avaient capturés s'éloignéerent. Cette floite n'en complaient pas moins de trente-cinq. Elles s'emparèrent de tout ce qu'elles trouvèrent à leur couvenance et furent bientôt remplacées par quelques autres jouques de moindre grandeur, que d'autres suivient encore jusqu'à ce qu'il n'y eôt plas rien à prendre dans le navare; alors les dernières arrivées se mirent, fente de mieux, à en enlever le cuivre. Une de celler-s, le merceredi suivant, a'empara de la danse française et d'un de de une cautific de renieux plus de la Caldera. Huns d'es deux Chilmos possagers à bord de la Caldera. Huns l'arrece-midit de renieux (chilm «Chilme (Cun des ba.). des deux Chinois passagers à bord de la Caldera. Duns • des deux Chinois passagers a bord de le Canders. Una l'Appès-midi de ce melme jour, j'obtins d'un des ba-teaux pirales qu'il me pett à son bord avec mon char-peutler et qu'il nous cossistif à Macao. J'y arrival le lendenain jeudi, et je fis consultre ma situation au capitaine du port et au gouverneur; misi ils me di-rent que je ne pourrais trouver aucune assistance dans ce port, Cela me détermina à partir intraédialement apeur Bonc-Kange, et l'arrival à missait vendredi der-pour Bonc-Kange, et l'arrival à missait vendredi der-· pour Hong-Kong, où j'arrival à minuit, vendredi der-

nitr. » Aussibit que le capitaine Rooney fut arrivé, il se ren-dit en toute hile chez ses agents, MM, Williams, Au-ton et C', et chez M. Baskell, un des associés, et qui remplissait, à Bong-Kong, les fonctions de vice-consul de France. M. Baskell se transporta immédiatement à bord du vaisseau de S. M. B. le Sperien, et, après une extresses ses de William Boste, en les invents l'amin. bord du vaisseau de S. M. B. le Sperten, et, après une entrevue avec sir William Hoste, qui lui promi l'ansistance d'un détachement de ses housses, il alla réveiller M. Walker, de la Compagnie Peninsular and Oriental, qui freita la Ledy-Mary-Wood pour aller à la recherche de l'équipage de le Colderu. M. Roosey se resdit aussi chez le lieutenant-gouverneur, qui donna ordre à M. Galdwell, interpeète, d'accompagner l'expédition et de preadre sous sa garde comme prisonnelers les deux Chinois qui avaient amené le capitame Roosey à Macao et l'avaient de la accompagné à Hong-Kong, pour y recevoir les 56 livres ateriing de récompresse qu'il leur avait promis.

avait promis.

En conséquence, le lundi suivant, à 9 beures 30 minutes du matin, és Lady-Mary-Wood appareilla, ayant pris à bord 80 libre jucket (soldats de marine), sons le commandement du liculenant Palisser et de MM. Olivier et Roques; elde quitta le port à la hauteur de la pointe sud-ouest de Lantao ((y-ya-san); une jonque de la côte occidentale fait aperçue voguant vers le Lady-Mary-Wood. Quand elle l'eut trejoint, on vit qu'elle avait à bord le subrecarque et l'equipage de la Caldera. Cette jonque avait fait pris avec ces derniers de Loto livres sterling. Les matéolos furent pris à bord de le Lady-Mary-Wood, et la jonque continua sa route sur Hong-Kong, avec une lettre de M. Caldwell.

Les faits qui suivirent ont été racontés en ces

Les faits qui suivirent ont été racontés en ces termes par un témoin oculaire :

« La Lody-Mary-Wood vint le soir jeter l'ancre dans un moullage où nous ne remarquisses rien autre

 habitants gagnèrent assoitit les montagnes. On se mit à leur poursuite, et ce sie fut pas sans peine qu'on parvint à en saisir un. Il fut amese à M. Caldwell qui, toutefois, ne put en tirer aucun renseignement, si ce n'est que le navire « avait été brûlé depais plus d'un mois. » On bui permit de s'en retourner, et la chaloupe, accompagnée de deux embarcations, se di-rigea vers le village de Choo-Koo-Mee, distant d'eu-viron huit molltes du steamer. La chaloupe marchait à lus mille à peu perès en avant de la seconde embar-cation; elle fut rejointe par la troutieme ; la quatrième, sous le commandement de M. Rogers, fut laissée en

cation; elle fut rejeinée par la troisième; la quatrième,
sous le commandement de M. Rogers, fut haissée en
arrière par mesure de précaution.

Près d'aberder, M. Caldwell envoya à terre l'un des
deux prisonnièrs dinnent accompagné, avec mission
de bien faire comprendre sux habitants qu'on venuit
dans un but tout pécifique, et simplement pour s'enquérir de la danse qui avait été emmenée par les
pristes. Le prisonnièr avait été emmenée par les
pristes. Le prisonnièr avait foit à peine quélques
pas qu'un boulet de quatre atteignit l'embircation
montée par M. Galdwell, dans la direction de sa
personne; mais c'était un houlet moct, et il n'en
résulta sucun mal. Le lieutement Palisser considérant
comme un risque insuite de passer sons le feu des
Chinois, les embarcations se mirent hors de portée,
a nouvement que l'ennemi prit pour une retraite, car
il poussa aussitôt des cris de triomphe, agita ses drapeaux en signe de défi. Nos hommes, conduits par
M. Olivier, curent bientôt pris terre; ils poursuivirent
les Chânois de buissons en buissons et les chassérent
du village en leur tuant de neufa douze des leurs. En
explorant les missons, on cut l'explication de leur
resistance. On y trouva en grand nombre des holtes
de the, des halles de rit, etc., etc., qui avaient fait
partie de la cargaison de la Caldera. Cela fait, les
embarcations vinent rejointier le steamer rapportant
quelques-uns des canons spètoes de quatre de fabrique
anglaise) pris aux Chinois.

La Ledg-Mery-Woof retourna à Hong-Kong, le landi,
sans avoir accoupil le principal objet de sa mission,
c'est-à-dire la delivrance de M=-Faxay Lovors, enmenée
par les pirates; miss M. Caldwell, nous assure-t-on,
pense qu'elle ne peut être que dans le voisinage de cette
colonie, ou, dans tous les cas, de ce cold de Macao, et
il expère avoir bientôt sur elle des renseignements qui
hai permettront d'opérer sa délivrance.

Gependant, une seconde expédition a été chargée de compléter l'œuvre de la Lady-Mary-Wood. Le stramer Ann a quitté le port mardi matin, avec quaire-vingt-dix houstnes du Spurtan, sous le commandement des lieutenants Palisser, Morell et Stokes, accompagnés du chirurgien Bradsaw, qui avait anssi fait partie de l'expédition de la Lady-Mary-Wood, il y a tout lieu de croire une cette nouvelle emidétien retrouvers une craise entre nouvelle emidétien et retrouvers une craise.

tion de la Ledy-Mary-Wood, il y a tout iteu de croire que cette nouvelle expedition retrouvers une grande partie du chargement de la Celdera, et rembra ben compte de tous les villages de pirates qui existent dans l'île. Nous avons dit que le steamer Ana avait été fréte pour une seconde expédition sur la côte occcidentale, dans le but de complèter la destruction des villages des pirates et d'y reprendre bott ce qui pourrait s'y trouver de la cargaison de la Caldera. Il revist au port le vendredi en faisant le signad tout va lieu, et l'ou appeit bientit, en effet, que le steamer avait non-aculement réussi dans le but mentionné plus haut, mais encore qu'il avait eu la bonne fortune de capturer la josque dans laquelle M^{me} Faxey Lovior et le marchand chinois, fait prisonniers par les pirates, se trouvaient confinés. fait prisonniers par les pirates, se trouvaient confinés. Voici les détails de cette capture, tels qu'ils nous ont

a L'Ann, comme la Lady-Mary-Wood, arriva à une « L'Ann, comme le Larg-Mary-Wood, arriva à une heure trop assacée de la soirée pour rien entrepres-dre ce jour là. En conséquence, le lieutenant Pulisser « et sa troupe attendirent en repos jusqu'au lendemain matin. Mais, dés avant le lever du jour, les heumes « l'installèrent dans les embarcations (la barge, la » pinasse et le petit canot du Sparries) et se dirigèrent « vers une jonque qui gagnait le rivage; l'équipage de « cette derasère, se voyant poursuivi, s'enfuit en toute » hâte vers la montagne; quand les embarcations, qui « avaient continué d'avancer, furent dans son voisinage, « elles tierrent sur ladite jouque un copp de cason dont

hate vers la montagne; quand les embarcations, qui a xaireat continue d'avancer, furent dans son voisinage, elles tirerent sur ladite jouque un coop de canon dout le bruit fit menter sur le poul la prisonnière françuise et le marchand chinois, qui furent ainsi miraculeu-sement délivrés. On sut depuis que la jouque était entrée le matin dans la baie pour y fure de l'eau, a Deux autres jouques, chargées de velailles et autres produits, requirent la chasse et viarrent aussi s'échouer sur le rivage. Abandonnées par leurs équipages, elles fairent incondices et détruites par les nôtres.
« L'expédition se dirigea ensuite vers le village de Choo-Koo-Mee, d'où les Chinois, à la première occasion, firent leu sur nos embaccations, qui, à leur tour, lancèrent quelques boulets parmi les maisons ruinées et les achres, pour disperser les habitants qui e pourraient avoir la temérité de résister; puis nos hommes débacquèrent. Un coup de canon lancé par les Caînois amena sur ce même point un certain a nembre de matélois et de soldats de marine avec le lieutenant Pallisser, et, tous ensemble, conduits par M. Sarrat, s'étancèrent par un étroit sentier vers le village. Une ploie de fleches et de pierres, et la decharge de neuf canons chargès de vieux houlets de fer, de pierres, etc., les accueillit, mais ne leur fit aucun mal. Naturellement, en se précipita aussitôté sur les canons, dout en s'empara ; quelques habitants furent toés à coups de fisail et de habonnette; nos hommes, après avoir mis en sièret une containe de habitants furent toés à coups de fisail et de habonnette; nos houses, après a coupa de resu et de nonmente; nos houses, après a rodr mis en silvete une centaine de haliots de sucre et de thé appartenant à la Caldera, a détruisirent encorre dans les environs un pelli nombre de huttes qu'ils trouvèrent, puis sis mirent le feu au « s'illage, après quoi ilsse rembarquèrent et regagnèrent

« Le lendemain mardi, dans la matinée, les embarcations furent dérigées vers le village de Koo-Lan, qu'elles trouverest défends par un fort solidement établi, armé de canons de 2h et de 32, dont plusieurs coupe, habilement pointés, saloèrent leur approche, en même temps qu'une fotte de pirates, comptant vingt grandes jonques, venait prendre position le long de la grève. Nes hottmes ne demandairet qu'a les attaquer; mais le licutenant Pallsser, en presence d'une force si considérable, ne jugea pas prudent de le faire avec les quatre-ringt-dix hottmes qu'il avait sous ses ordres, d'autant plus que le principal but de l'expédition avait été déjà atteint par cette poignée de braves, et l'Asu appareilla peur revenir à Hong-Kong, On eut bienôté heu de se féliciter de cette sage détermination, car on a su depuis que le lendemain matin, la première flotte de prutes de vingt jonques, dont nous venens de parler, avait été grossle par une seconde de quarante. Contre ces soiusate jonques, la latte eté trop inégale, et, si l'Asu l'edit engagée, il est fort possible qu'elle n'en fût pas sortie à son avantage, »

Extrait de l'Overland Friends, of China.

Autrest de l'Oversand Friends, of Ghina.

Nous avens promis dans notre dernier numéro de plus amples details sur l'expédition entreprise par le navire Ana, à la recherche des deux passagers enlevés de la Galdera par les pirales, M= Franz Lovior et le marchand chinoss. Nous regretions de ne pouvoir donner de cette expédition un récit aussi ample que nos lecteurs auraient par le désirer, suriout en ce qui concerne le traitement que les pirales out fait subar à leurs deux prisonssiers, traitement dont nous avons entendu parler comme d'une chose inoule, et devant lequel nous acrétons avec douleur, en pensant à la pauvre jeune femme qui en fut l'objet : on nous a affirmé que los harbares avaient jeté leur captive dans une cabine peuplée de rais, d'araignées, de cancrolais, enfin d'insectes les plus immondes. Tout cela n'est-il pas fait pour exciter la curiosité et le plus vif intérêt?

Il faut dire qu'après cette catastrophe, M= Faxey Lovior se trouvait dans un tel état de fièvre et de nalaise moral qu'elle n'a pa satisfaire la curiosité bien légitime des journalistes de Hong-Kong, en ce qui touche les souffrances de sa captivité pendant les douze jours qu'elle est restée au pouvoir des pirates chinois. C'est en France seulement que, rappelant ses souvenirs, elle livra à la publicité cet intéressant ouvrage dont le succès va chaque jour augmen-tant et qui sera l'apologie la plus complète du courage léminin, si souvent raille, si dédaigneuse-ment mis en doute par le sexe fort.

ment mis en deute par le sexe tor;.

Disens, pour terminer, que M** FANNT LOYDUT a
été deux fois redevable de la vie à l'agent consu-laire de France, dont la généreuse conduite a reçu
d'elle les témoignages de la plus vive, de la plus sincère reconnaissance, due également à la soffici-tude du gouvernement de Sa Majesté l'Empereur, qui veille sans relache sur le sort de ses enfants, en quelque endroit éloigné du globe qu'ils se trouvent égarés.

LES PIRATES CHINOIS

CAPTIVITÉ D'UNE FRANCAISE DANS LES MERS DE LA CHINE



EMPEDITION A LA COTE COCIDENTALE

Princ de la CARDHELL

BURNEY C. C. KING

SIDNERS CHENOIS

Les coffens et personne de rece qui effecte de le leure tre le leure tre leure tre leure tre leure tre leure tre le leure le leure tre leu

as the plant better the colors and along the same and the street and along the same and the street and along the same and the street and the same an

The control of the co

The property of the property o

the other word of the control dead of control of the control of th

because pur wa kinton wanteer:

* LaLadge-Very Plant rint wests join Leave days

* na conduct we were or right-square site rains

the of a particular and a particular to the rest of the second and the second and

A special of the control of the cont

resisting and provided and such a small resisting of the content o

an extense wherein the early consequence and a section where the consequence and a section of the early consequence and a section of the early consequence and a section of a paid of the early of the ear

Calculate Spine

SCHARLS S : SINGS

File-the op spen one enterpole, the Fasce Leaves of the Leave at the Leaves of the Lea

the cheer has been seen to be an all through a form of the control of the control

No section or providing to bound , and

RELATION

de la récente captivité de M " Jane Adeline Wilson parmi les Indiens Camanches.

Je suis née à Alton, le 12 juin 1837, et suis conséquem-ment dans la dix-septième année de mon âge.

ment dans la dix-septèrme asoée de mon âge.

Favais environ huit ans lorsque ma famille quitta Alton pour aler s'établir près de Paris, petite ville de la prevince de Lemar, au Texas. Au bout de peu de terops mon père et pa mère mourairent, à un jeur de distance, laissant derrière eux six enfans orphelios. Des voisins nons recueillirent, et je vécus, grâce à leurs soins, jusqu'au jour où j'épousai M. James Wilson, jeune fermier du canten, possesseur d'une petite propriété. Lorsque nous nous mariàmes, le 1^{et} janvier 1853, mon mari avait dix-neuf ans, je n'en avais pas encore seize.

Nous avions eutendu elire que l'on a'enrichit rapide-

Nous arions entendu o'ite que l'on s'enrichit rapéfe-ment en Californie, cela nous donna l'idée d'aller tenter la fortune dans ce pays. Mon mari vendit nos terres, et, nos préparatifs faits, nous naos journimes à une troupe d'émigrans composée de cinquante-deux hommes, douze femmes et beauroup d'enfans. Le bagage de tout ce mon-de était contenu dans viegt-deux chariots. M. Henry Hickmann était le chef de ferile cette compagnie. Nous parlimes du conté de flunt le 6 avril dernser, nous diri-geant vers la ville d'El-Paso.

Mon mari ayant en quelques difficultés avec nos com-pagnons de voyag a, résolut de rester à El Paso et d'y at-tendre le passage d'une autre troupe d'emigrans. Mal-heureusement, nous filmes immédiatement volés dans cette ville par les Mexicains, et il ne nous fut plus possi-ble de souger à nous readre en Colifornie; nous résolù-mes de revenir au Texas avec le peu d'argent qu'il nous était resté.

Nous partimes, et dès le premier jour de notre voyage, mon mari et mon beau-père, qui nous accompagnaient, a'étant un peu écarté de notre troupe, tombèrent dans les moins des indiens. Depuis lors, je ne les ai nius revus. Je dois craindre qu'ils aient été massacrès. Efirayée par l'idée d'entreprendre sans protecteur la longue route qui me restait à faire, je revins à El Paso et j'y restai jusqu'au 8 septembre; à cet'e époque je repris l-chemin du Texas, accompagnée de mes trois jeunes-beaux-frères et d'une petits troupe composée de cinq Américains et d'un Mexivain.

La plus 2: ande partie du chemin se fit heureusement; nous avanciors nous croyant sauvés, car nous n'avises pas aperçe un seul Indien depuis notre départ. Nous touchioss sux frontières du Texas, quand quelqu'un de notre troupe détourna trois têtes de bétail appartenant à un de nos compagnons noumé M. Hart. M. Hart s'élança à la poursuite de son voleur, emmenant avec lui l'alté de mes be aux-trères, garçon de quatorze ans; les Américains se joignirent à eux, on me laissa continuer ma route avec les deux autres jeunes garçons et le Mexicain; rous n'étions alors qu'à trois journées du poste militaire du Meat-Fassème et nous pouvions nous croure hors de tout danger.

Le lendemain de ce jour, vers midi, compre nous étions

Faschae et nous pouvions nous croire hors de tout danger.

Le lendemain de ce jour, vers midi, comme nous étions en marche, nous vinnes tout à coup deux Indiens Camanches nous charger de front, tandes que deux autres nous attaquateut par derrière. Cette vue nous effraya extrêmement; le Mexicain suuts à bas de notre churioi et alla au desum des Indious pour tenter de gagner teur amenté. Nos mules, épouvantées par le cri de gagner teur amenté. Nos mules, épouvantées par le cri de gagner des sarvages, se jetéreet hors da chemm et se mirent à courir de toutes leurs forces; malheureusement, l'une d'elles s'abatit, et sa chute obligea les autres à s'arrêter. Les Indiens parent alors s'approcher de nous et ordonnèrent au Mexi-an de les décler. Dans ce moment, je sortis du chariot en proie à une angoisse que l'on peut se figurer.

Après que les mules eurent été désharnachées, les In-

Après que les mules eurent été désharnachées, les Indiens depouillèrent le Mexicain de ses vêtements, lui lièrent les mains derrière le dos et le firent asseoir ser la terre. Un des Indiens s'approcha de lui par derrière et hui tira un coup de fusit, tandis qu'un autre le frappait plusieurs fois avec us long coutean. L'hoeume toucha, et aussitét, avant qu'il ne fut tout à fait mort, sa chevelure fut scalpie et posée dans son propre chapeau, dont an des assissant à cet horrible apo tarle, et, persuadée que j'allais aussi être massacrée; mais ses Indiens, sûrs de n'avoir plus de résistance à crainure, ne s'occupirent pius que plus de résistance à craindre, ne s'occupèrent plus que d'emmener leur butin.

Its nous firent menter sur les mules en nous ordonnent de les suivee, et is prirent la direction de nord. Au con-cher du ro'eil, ou s'arr's a pour établir le campement de la muit. Ce fut alors que le buin, consistant en couvertu-res, vétements, provissons et une petite s'unme d'argent que j'avais dats ma po-he, fut puragé entre les Indiens. que j'avan dates un po he, ful partagé entre les Indicas. Mes vétements me furent presque tous enlevés ; ce qu'on me faissa une courrait à poire. Mes jeunes bea x-frères, âgés l'un de douze ans l'autre de dix, furent pris chacun par un maître dessent, et je tombas dens le partige d'un trouvème. Je lois mentionner que l'un de nos ravasseurs était un Mexicain que les Indiens avaient enlevé lorsqu'il était encore enfant; ce Mexicain était devenu tout aussi sauvage que les sortes Indiens. La chevelure de notre compagnon si harribtement massacré, fut éce, due sur des bâtons et séché devant le fou; on nous donna quelques massacres de non provisions pour souver, et exquite afin morceaux de nos p ovisions pour souper, et ensuite, afin d'assurer la sécurité de leur repos, les Indiens nous id-rent et nous fire i coucher chacun entre doux des leurs. On se doute him que je ne fermai pas l'est, obsédée que l'étais par la persée que j'allais «tre assassinée.

Le jour suivant, on s'occupa de transform nes beaux-frères en Indiens; on leur peignit le viago, on leur arrangea les cheveux à la modé indienne, jous on leur donna un arc, des flèches et un les fit monter sur des chevees; ils sembluent accept r assez voloniters beur neuvelle existence, et cela fin probablement cause qu'il furent tratés sans crussité par les Lodices. Quant à on on se mis en devoir de me débarrasser de mes choveux, qui élaient fort beaux et sert longs ; je sus très mortinée de voir ma belle chevelure erner la tête du cruei chef des sauvages, outre que je souffris Lesucoup en me trouvant ainsi sans protection contre les ardeurs

Notre voyage se continua, et pendant douze jours nous no finnes au une rencontre. Le dourième jour, deux nouveaux Indiens et une femme se joigniont à notre troupe : ce sont les seuls que j'ai rus jusqu'au jour de ma fuire. Avant cette rencontre, j'avais esé victeme de beaucoup de mauvais traitements, mais à parte de ce moment, mas soull'années augmentèrent au point de devenir intelérables. La femme indienne, de qui j'avais lieu d'espérer quesque compassion, devint su contraire la came des nouvelles cruantes auquelles je fus soum se.

Mon checal me fut retiré et l'un m'obligea de m pter sur une mule non dressée, qui n'avais mésse pas de bride. L'avais une selie, on me l'enteva. La mule, que je n'avais ancea moyen de gouverner, tentait sans cesse de me faire santer pardes us sa tête et pour l'exciter encore, le chef trouvait un plaisir burbure à venir agiter devant ses yeux la chevelure entevée à notre pauvre Mexicain ; l'a-noual sauvage, ainsi excité, se cabrait violemment, et faisoit des sauts disordonnés. Jusqu'à ce qu'il se fut débarrasse de mei. J'étais amsi fancce à terre canq ou six fois chaque jour ; une fois je tombai si rudement que je restai sons monvement pendant plusieurs houres. Mes chu-ten fréquentes divernissient grandement les Indiens, et leurs horrièles éclats de rire ajoutaient encore à mon



Lorsque la douleur de mes contusions m'empéchait de monter ávec agilité sur la mule indecile, ils me frappaient de leurs fouets ou de la crosse de leurs fusils, et leurs coups tombaient sur mon co-ps à prine protégé par quelques hailfons. La femme, plus cruelle encore que les hommes, me piquais souvant avec la pointe d'une larce. L'horreur de ces tratements s'augmentait encore pour moi par la situation où je me trouvais : l'étais enceinte de plusieurs mois, et chacune de mes chuies menaçais ma vie. Les Indiens s'é aient aperçus de mon état, mais cela n.ème n'avait éveillé en cux aucun sentiment de com-

passon.

Chaque soir, lersqu'on était arrèté au campement, on m'emplayait comme esclave aux travaux les plus pénibles, on me faisait porter de lourdes piècrs de bois sur mon dos; et, comme j'étais à peine vêtue, ce b is me déchirait les chairs de telle façon que mos sang cou'ait sur mes pieds. On m'avait assigné la garde des animaux, et, le matin, je devais les réuner au moment où on levait le camp pour continuer le voyage. S'il arrivait que l'un d'eux, plus indocile que les antres, m'échappât avant le départ, j'avais mille peine à le rastroper au milleu des buissons, où je mettais le reste ce mes pauvres vétements en lambeaux; et, à mon ratour j'étais accaldes ce compe, en punition de ma mala l'rosse.

Parfois, l'excès de ma fatigue et les douleurs cau-sées par mes blessures m'empéchait d'exécuter rapide-ment les ordres qui m'étaient donnés; alors, j'étais touettée jusqu'à ce que ma peau foi enlevée ; on me jetait de tous côtés des pierres capables de m'assummer, ou j'é-tais terrassée et foulée aux pieds par le féroce chef In-dien, qui semblait déscreux de me mettre en pièces ; la fureur, le transport souvent au point que, lersqu'il m'a-vait laisse gisant à terre, il excutat les bêres à marcher sur mon corps ; heureusement pour moi, les cheraux, par un instinct naturel, écurient leurs pieds d'un corps humaio qu'ils voient couché sur le sol.

mans qu'ils voient couche sur le soi.

En outre de tous mes moux, je souffrais souvent les angoisses de la faim; les sauvages vivaient de leur chosse, et lor qu'elle avait été bien abondante, ils me faissait manger suffi-amment; d'ordinaire, j'obt nais à peine de quoi me souleuir, et une fois on me faissa deux jours sons me tien accorder. Lorsque ces sauvages avaient tué quelque pièce de ghier, ils bii arrachaient immédiatement le cœur, et les enurallies qu'ils dévoraient tout sanglant et ces repas de viande crue me les montraient alors sous leur sapect dégoûtant et féroce, et augmentait encore mon borreur pour eux.

La soil m'était aurai infligée comme torture, sans même que mes hourresux eu-sent un prétente à me l'imposer, car nous traversions fréquentment de beaux courants d'eaux limpides, et je n'avais qu'à cescendre de cheval pour y puiser abordamment; cette permission si simple me fut toujours refusée. Du roste, aucune des tortures que l'imagination peut concevoir ne me fut éparquée par ces hommes inhumains. J'ai peine à comprendre maintenant comment j'ai pu sepporter tous les raffinements de leur barbarie, je me soumens seulement que se me senleur barbarie, je me souviens seulem nt que je me sen-tais à la fois si outragée et si accablée, que je n'avais plus qu'on desir, cosai de mourir, et une pensée, celle de me venger en assassinant mes persocuteurs.

Lorsque la mule fut devenue assez painible pour ne plus me jeter à terre, on me l'ôta et je fus obligée de suivre à pied cette troupe à cheval; les routes étaient pierreuses, p'eines d'épines, mes pieds furent bientôt cufiés et meartris au point de me rendre la marche tres difficile; mais les coups ince san's stimulaient mes elforts. Note marchions ordinairement depuis dix houres de matin jusqu'h quatre ou cinq heures de l'après -midi; perdant les premiers jours; la température des nuits était assez deuce, mais l'autonine en savançant noiss amena des ouits froides et pluvieuses, et obligée de coucher sur la terre noi en déhors de la tente que dressaient les Indiens pour se ga-rantir, les moments de repos étaient been ra es pour moi; le lendemain, il fallait orpendant reprosére mes redes travaux et ma course extenuante. Oh! combien de solitudes ont entendu mes plaintes inutiles, et combien de milles de leurs routes out reçu les traces de mon sang l.

J'avançais si lentement à pied qu'en prit, au bout de peu de jours, l'habitude de me laire quitter le campe-ment avant tout le monde, afin de me donner le temps de prendre de l'avance : le chef m'indiqueit la direction a suivre, je partais, et la troupe me raitropait toujours avant que l'eusse été bien loin. Cependant, ce relâchement dans la surveillance des Indiens, donna une nou-veille force à la pensée de m'échapper; je l'avais tou-jours entretenue; quoique n'ayant pas l'espoir de pou-voir jamais atteindre l'établissement d'aucune colonée amie, mais je voulais de moins priver les Indiens du plai-ter d'avaister à n'on arconie. sir d'assister à m on agonie.

Un matin, le trente-cinquième jour de ma captivité, je fus envoyée en avant suivant la coutume. On m'avait refusé à déjeuner et je me sentais très faible, mais l'idée de la fuite me soutenait et me donnaît une énergie exception-tionnelle. Je me hâtai le plus que je yus pour prendre de l'avance, et ayant rencontré un lieu entouré de bois taillis très épais, je quittai la route, et m'enfonçant dans les buissons, je m'y tins eachée sans oser faire un mou-vement pendant plusieurs houres.

Depuis ce moment, je n'ai plus revu mes ravisseurs. Favais échoppé aux Indiens, mais je n'étais pas saurée pour cela ; je me trouvais seule, sans provisions, presque sans vêtements à plusie re centaines de milles des colo-

sans vétements à plusie irs centaines de milles des colo-nies les plus voisines, mon corps était couvert de béssu-res; mes pseds ensaeglantés par ma dernière étape, ne pouvaient plus me porter. Les bêtes féroces rédaient au-tour de moi, et les bandes de sauvages, plus redoutables pour moi que les bêtes farcuches, traversaient sans cesse tout le pays qui m'entourait. Qu'on ajoute à tout cela l'hiver approchant à grands pas, et la manyaise saison ajoutant ses rigueurs à toute l'horreur de ma situation.

ajoutant ses rigueurs à toute l'horreur de ma situation.

Je ne perdis pourtant pas courage; je restai trois jours cachée dans les buissons où je m'étais b'ottie, me nourtissant de quelques penties baies noires qui mûrissaient sur leurs branches, pois je me dirigeau vers un bouquet de grands arbres au milieu desquels je commençai à me construire une petite hulte avan de memes planches et din g-zon. Le vieux la muit jours, cominuent à me nourtir des penties baies noires, et étanchant ma soif à un ruisse au voisin de ma retraite. En explorant avec prudence les alentours de ma hulte, je pus me convaincre que les lodiens avaient fait des renherches dans les environs pour me retrouver; ils ma avaient vu partir dans un tel état qu'ils dorrent coure à ma mort plutôt qu'à ma fuite, et cette idée me mit à l'abri d' nouvelles recherches auxque lies je n'aurais sans deuie pu échapper.

Cependant ma position s'aggravait de jour en jour, mes

auxqui lles je n'aurais sans deute pu échapper.

Cependant ma pocition s'aggravait de jour en jour, mes biessures me faisasent cruellement souffrir, j'étais réduite à l'état de aqui lette et perdais de plus en plus mes forces par le manque de neurriture; me hette, élevée par des mains débiles, manq uit de solidité et m'offrait un abri tout à fait insuffisant; pendent sept jeurs que durs une pluie torrentielle, je ne pus avoir un moment de repos, l'ean s'était fait un pusage dans la toiture mal joirte, et j'étas littéralement trempée; les loups vensient rédér autour de ma paurre hutte et ajoutaient encore uns craime à toutes mes dosteurs; de decennient plus audacient à mesure que le tomps s'écoulait, et plusieurs d'entre eux me suivaient lousque le main je descendais au raissean pour boire; la politonnerie de cus aumaux m'était hearement connur, et, au lieu d'avoir l'air de les redouters, je faissis des gestos et poussais des cris; je réussis toujours à les effrayer et à les faire fuir.

Le dounéme jour après ma fuite, en sortant de mu

Le dourém jour après ma fuite, en sortant de ma hutte, j'ap rous uns troupe d'hommes suivant la route du bois Je mentai sur une petite éminemes ain de les bien exammer et de m'assurer si c'étaient des Indiens ou des émigrans. Tandis que j'étais ainsi en observation, je fus découverte par tross d'entre eux restés ou arrière de la troupe; ils vinrent aussitôt à moi, et je reconnus avec joie qu'ils étaient Mox-cains; c'était une caravane de marchands, allast en nombre et bien armés, fare le commerce avec les Camanch s. Dès que je leur eus fait connaître ma situation, ils m'offrirest de me preadre avec ex.x, et je quittai, avec un inexprimable sentiment de reconnaissance envers Dieu, cette musérable hutte, où je croyais bien voir mon tombeau les jours précédents. mon tombesu les jours précèdents

Les Mexicains, après m'avoir fait manger, me donnérent une converture et des habits d'homme ; je me trou-vai ainsi chaudement et convenablement rême ; puis ils me firent monter ser un de leurs chariots, et la troupe continua sa route. Deux jours après cette rencontre ines-pérée, l'aperços avec eltroi, se dirigenti vers nous, une bande de Cacanaches; les marchands crurent dangere x que je fiasse aperçue par eux, et on me déposa dans un ravin, avec la promesse de venir me reprendre à la nuit.

Je restal couchée dans le ravin, n'osant bouger ; la noit tombs, personne ne vint. Après deux heures d'attente, je gest prodent d'essayer de gagner le campement des Mexicains. Vers minuit, comme je cherchais à trouver ma direction dans les buissons, un Indien Camanche passa à direction dans les buissons, un Indien Camanche passa à quelques pas devant moi; mon sang se glaça dans mes vei-nes; si cel homme me voyait, j'étais inévitablement per-due; il ne me vit pas l... Je me glissai à terre à plat ven-tre et attencie sinsi le jour.

Au matin, je regardas avec précaution autour de moi, et, rassurée par la solitode, je repris ma marche dans la direction du camp des Moxi ains. Avant de l'avoir atteins, je reconnirai un hamme de la toupe occupé à réunir le hétail; cet hocame, nommé Juan Jose, a plus que tout units contribut à me faire reconners la liberat, il me dis besses; cet accume, nomme Juan Jose, a plus que tom autre contribus à me faire recouvrer la liberté, il me dit que le camp des Mexicains se trouvait plein de Camun-ches, et m'assura que si j'en étais vue, il deviendrait im-possible de me sauver. Il me fit coucher par terre et me ca-cha avec des herbes sèches, puis il s'éloigna pour rentrer dans le camp.

Je restai aimi tout le jour; à la nuit, je me tra'nat en rempast jusqu'à un ruisseau, afin d'étancher ma soif, de-venue istolérable. Juan vint vers minuit m'appparter un morceau de pain et me dit qu'il fallait rester cachée encore

tout le jour suivant. Ce jour-là fut encore un jour d'angoisses, car j'entendais les horribles Camanches passer et
repasser autour de moi, et mon cœur battait de terreur
en écoutant les cris qu'ils poussaient pour s'appeler les
uns les autres. Juan viat de nouveau à la nuit ; il m'apportait la plus triste nouvelle : les Mexicains n'avaient pas
cru peudent d'aller plus loin avec moi; ils m'engagèrent
done à attendre leur retour, qui devait avoir lieu dans sept
ou huit jours. Cette décision m'accabla : j'allais demeurer
seule encore une semaine, peut-être davantage, dans ce
pays où tant de dangers me menaçaient. Je dus me soumettre ; mair, quand je vis au toin la troupe disparaltre,
il me sembra vour s'évanouir ma dernière espérance.
Cette fois encore, je vis la mort de bien près, cur la sai-

Cette fois encore, je vis la mort de bien près, cur la sai-son était devreuse tout à coup très rigoureuse; et sans une circonstance tout à fait inattendue, je serais certaine-ment morte de froid. Près du ravin ou j'avais été béottie deux jours, j'aperçus les ruines d'une cabane à laquelle les Indiess avaient mis le feu. Ce feu brûlait encore à leur départ, et il ne me tut pas difficile de l'entretenir; son acuou béenfaisante m'a conservé la vie. Cette fois encore, je vis la mort de bien près, cur la sai-

Je m'étais arrangé un gite dans le trone creux d'un gros catonmer dont j'avais bouché l'entrée avec des branches et de la mouser, je restais dans cette cachette jus qu'à ce que le froid fut sevenu insupportable, alors je soriais et me gissais près du foyer, mais non sans être ures effrayee par l'idee d'ère sperçue par les Indiens, ce qui m'epou-vantait plus que la crainte J'être dévo-ée par les louges.

l'attendais le huitième jour avec une aux été indicable ; d's'écoula tout entier sans que la troupe des marchands parût. Vers le soir, je constatai avec désespoir qu'il me restait très peu du pain donné par Juan; et comme les fruits des buissons étaient alors gâtes, je vis s'ouvrir de-vant moi l'horrible perspective d'une mort d'inamison.

Quelques heures se passèrent dans ces terreurs ; tout à Quelques heures se passèrent dans ces terreurs; tout à coup j'enceuds des voix d'hommes s'appeter à gramés cris, j'écoute; pe reconnais des mots espagnols, c'etaient les Mexicains! lis étaient revenus! Je sorts en toute hâte de ma cachette, j'etais épendue de joie; je me petar dans les bras du premier que je rencontrai. Juan arriva beneté, il m'expliqua que leurs cris avaient été poussés à mon intention, parce qu'il ne retrouvait pas la p'ace où j'étais restée. Toute la bande de marchands m'entoura, on me donns un bon cheval, et je reçus de tout ce monde des témoignages de bienveillance pendant le reste de notre voyage.

Le trente-quatrième jour de marche, nous atteignimes Pecce; it, je rencontras le major Carleton et M. Adam, des Etats-Unis, ils prirent le plus grand intérêt à ma po-ilion, je pus alors quitter mes habits d'homme grace à l'obligament de M. Adam qui me donna de ses propres

Après m'être reposée quelque jours à Pecos, je fus con-duite à Santa-Fé par le fils du gouverneur Meriwhether. Je reçus à Santa-Fé un accueil dout je ne puis être as-sez reconnaissente de la part de M. Meriwhe her et des dames américaines de cette ville.

Enfin, tout ce que je viens de raconter me semblerait aujourd'hui un horribte rère sans la p-rie trop rielle de mon mari et l'entèvement si regressable de mes jounes

- Les Indieus du Texas rendent la colonisation de cet Etas extrêmement difficile par les marandages qu'ils y pratiquent et les meurtres qu'ils y commettent.

Une dame Forrester, dit le Western Texas, est arrivée à San-Antonio dans un état affreux, et a racouté aux personnes qui l'entouraient une déplorable histoire. Son mari, Jacques Forrester, habitait depuis quelques mois un petit rasche à dix-hust milles de la ville. La veille du jour où cette maibeureuse femme quitta sa résidence, et candact que son mari se conduct de se sur le conduct pendant que son mari se prépara à à partir pour San-An-tonio, un yoisin Allemand, qui stait venu les voir, leur fit remarquer une vache qui se débattait sur le sol, le corps hérisse de plu-seurs flèches.

Devinant que les Indiens avaient fait le coup et qu'ils étaient proches, l'Allemand, qui vivait seel, monta à cheval en toute fâte pour s'en recourner chez lui afin de soustraire ce qu'il avast de plus précasux aux volcurs, se proposant de revenir aussitot. Il n'y avais pas dix minutes qu'il était parti que trois Indiens, armés de fusis, de flèches, de sabres, de couteaux, apparurent à une potite distance du resolve en vociferant.

Forcester se soontra et demanda ce qu'on lui voulait. Les Indiens demandèrent à manuer, mais au moment où il leur apportant ce qu'ils avaient demandé, Forcester fut couché en joue, traversé d'une balle et tué sur le coup. Sa femuse, effrayée, tenta de s'échapper avec un petit enfant qu'elle tenait sur son bras; mais à petue avait elle franchi le seuil de la porte, qu'elle essaya un coup de feu qui la blessa grièvement à la tête; la supposant morte, les Indiens communebrent le pillage.

Pendant que les voleurs rassemblaient le butin, la pauvre femme se releva et courut te cacher dans les brous-sailles ; en chemie, elle rencontra une de ses filies, agée de 12 ans ; elle était à jouer dans les environs et se rendat à la maison, attirée par le bruit ; la mère out beau lui crier de s'eu retourner ou de la suivre, l'enfant, stapéfaite, ne comprit pas, et, au lieu de revenir sur ses pas, elle rentra dans is manon; poussee par l'institut de sa propre conservation, la mère, ne pouvant désormais rien empé her, suivit son premier coouvement et alla se ca-

Des cris déchirants, qu'elle sec must être ceux de ses ces sentiments spontanes que les mères sentes epreurent, oabliant ses maux et les nouveaux périts auxpuels elle s'exponail, elle se précepta vers le rasche; en contournit l'habitation, elle se rappeia qu'il y avait sur le derrière une large fissure par laquelle elle pouvait voir ; elle alla y appliquer son œil. où elle se biotissuit dans l'herbe, et, impirée par un de

Une horrilde scène s'offrit à s. s regards; sa fille ainée, agée de quaterze ans, substant les violences d'un de ces souvages, qui testait de la soumettre en la trainant par les cheveux; la descrième, celle de douze ans, se lutait plus, un autre saurage s'en était cenda maire; les deux plus jeunes enfants giusaient écrasés sur le sol.

oyant qu'il n'y avait plus d'espoir pour sa famille, cotte mère infortamée, acule désormais, se traine défail-lante jusqu'à l'endroit ou vile s'était d'abord cachée. Quelques heures après, elle se dirigea vers la ville. Elle croit que tous ses cutants ont été tués, et elle aftirme que si elle les avait vu égorger, ce spectacle lui aurait causé moins de douleur que ne l'a fait celut anquel elle

Des mesures ent éte prises immédiatement pour pour-

Un pelotou conduit par le lieutenant Stockton s'est mis en marche avec des Indiens Lapans qui vont lui servir de guides. Des courriers ont été expédiés dans diverses di-rections, et il est présumeble que ces misérables n'échap-peront pas su châtiment qu'ils méritent.

RELATION

de la récente captivité de Mmo Jane Adeline Wilson parmi les Indiens Camanches.

Le suis née à Alton, le 12 juin 1837, et suis conséquemment deus la dix-septième année de mon âge.

ment ders in dix-septitime aunée de mon âge.

J'avis environ hait aus besque con famille quitta Alton pour ales s'dablis priss de Paris, peute ville de la
province de Leman, au Stass. An bont de peu de temps
mon père et que mère modratrent, à un jeur de delance
hissant d'errère eux six enfans espheliur. Das voisins
nous roussilierent, et je vécuts, grâce à heurs soins, jusqu'qu' jour ou j'éponant M. Janes Wilson, jeuns fermier
du cauton, jous-cauter d'une petite propriété Lorsque
du cauton, jous-cauter d'une petite propriété Lorsque
du cauton, jeuns marièmes, le l'es janvier 1853, mon mant avait
d'avent aus, je n'en aven pas encore aven.

Nont au une en famille de la contra le cautonité avoit

All art of the control of the control of the second of the

Mon muri spant ou quelques déficultés avec nos com-pensions de voyage, sécolut de router a Ed Preo et d'y at-tensive le passage d'une outre braupa d'emigrane. Mail-berrettersonnt, mois filmes insportationement voirs dans cotte velle par les Montacies, et il un nous est plus poin-ble de songre a route reachte en Californie ; nous pracèle-mes de corente su l'exas avec le pou d'argent qu'il nous d'aut reals.

Marie parlimes, et dos lo pecmier jour de notre voyages, mon mare et mon hans-pères, qui mans accumparament, a'chart un peu ecratis du notre recupa, soudierent dans les un tas des indiaens. Repais lots, je ne les ai ains revans, le dois craindre qu'ils alons été manaccent Etrayée par l'ils dies d'entrepuradre sans prosecteur la longue rente qui me restait à duire, le seriou à la Paso et y restai juequ'au la serj'entire, à cetra époque je repris l'edecain du Texas, a cotrapparaise de mes trois jeunes beaux fières et d'aus pentie troupe composée de cinq Américains et d'un Maximin.

La plus es sode partie du cheus a so ils heuromement; nous precion nous cervant saurés, cer nous p'arésas pas sperçu un seul indien depuis notre déport. Nous teu-chione en fertilière de Teans, quand quelqu'un de no-chione en l'estilière de Teans, quand quelqu'un de no-de nous déports de bêtes paparament à un de nous compagnons nouses Millart. M. Hart s'élença à la possantite de nos volour, ennousent avec lui l'aire de nue le ma néven, enron de quales se aux l'es Amèricains que le con se les manifestes en les Amèricains de se seignires en est ou ces la ses solutions en ce con se les se seignires en en con se les ses contraits de se seignires en en con se les ses contraits en les Amèricains de la se seignire en contrait de la section de les ses seignires en contrait de la section de la secti no polgraficent è cett, on cos lesses continuer ma reone avec les diens seuren jeuven perçons et le Mexicain ; nous n'é-tions avans qu'à trois journées du poste militaire, du Must-Fantiair et trois pouvents muit cretre bors ce tout dançer.

Fastion of new posystem must creare hore de nost danger.

Le fandermin de os jour, vers midt, comme noses (tiens en marche, noon vines tout à coop deux lechens Camanders noses charget de front, tandes que deux corres nose attageneux per derrière. Cette vue nous citr ya extrêment per derrière. Cette vue nous citr ya extrême march ; le Messeaux sours à bas de notes charect et als aus dermit des belieux pour leurse de gagner des aussign, ya march, épourantéles par le cri de guerre des sauvager, ya jeurent forces da cheam et se mercu à courte de coptes beurs forces; malheuresiscutent, l'une d'elèus s'aintill, et sa chure obliges les autres à arrêter. Les follems parent de sauvent et connèvent au Meximal de les outes et enfounierent au Meximal de les des ces des ces connèvent aux Meximal de les costes de corre et connèvent au Meximal de les costes de corre et connèvent au Meximal de es dôte es. Dans es moment, jo certis du charlot en proie i que majohne que l'en paut se figurer."

Après que les mules remunt de désignanciales, les In-nimas soperullèrent e Résouch de ses vérences; lui ille-ruet les maies derrière le des et le firent moccor ser la tern. Un des ludices a speccoda de int par derreire et lui fara un corer de finali, tende qu'un seure le respent pla-séeurs less soccus song coupeaux. L'homms tembe, et am-side, even qu'il se fut bent à fait mort, es chevelin a fut side, even qu'il se fut bent à fait mort, es chevelin a fut mobble et avise des consecutions de la consecution de surscalede et poste data son propre cheptan, deel un det assesses se hara de se coller. J'étris glande d'horrver en manime b est horribre spis saile, et, persudée que j'al-lair airel d're inspander tale en la heur, sâre de n'arour d'au de reishance à coupaire, na s'ocmpèrent plan que d'autonne lour luite.

numerative de non provinces pour scoper, et encuelt, alia d'asserve la pleurité de leur reçon, ses indicats nons dé-rest et nous firest copeles clauses cure deux des leurs. On se doois heur que jo pe fermas pas l'œil, obs'dés que l'écits par le peuvoi qu'i plaits s'tre neuseinnée.

thatter veyage so confirms, on product down jours notes have veryage a constant, or housing plans done no me flure arome consource, Le donnieure part, dent nouveaux laidens et aux famus sa jegunent à soine trouge i ce sont les seuls que j'ai vus jusqu'an jour de ma laire, Avent cette rencentre, James de varieure de housevent plan mouveit infattantaire, aux à poitr de en nouvent, aux se-direures requestraires au point de de venue et al lairité, La femuse malaimes, de qui j'areis flest d'espècer que que compusson, estroit au contrare la cause de manuelles compusson, estroit au contrare la cause des manuelles craumes auquelles pa fin serum se-

Mon cheesel use but retired of Fon or obliges do so take and may one demons, qui a even a reture con con the control of the control of the formation of the for Mon therel me but rolled et l'on m'obligne de m pleu



Lorsqua la douleur de mes contraiona m'emplehalt da Lorque la foulette de mes contracon m'empéchal de montre vec agilité sur la mule indocile, ils mo frapaient de lours foncts ou de la ceone de leurs fusile, et leurs carps tomisalent sur raen co ps à prime protégé par quelques habbons. La femina, plus cruelle entore que les humans, me piquais touvant alse la pointé d'une insce, moi par la situation où je me trouvais : l'estas mession de planteurs meis, et charans de mes chaise mession ma planteurs meis, et charans de mes chaise mession ma adma n'avait éveillé en cus annus sentiennt de campasion.

Chaque soir, Mirqu'on étail arrêté au compensant, on Chaque soir, larrequ'on étail arrêté au compensant, on a companyati comme esclare aux irregans les plus plus bles, on no faient repere de londre prières de bon en mon dest; el, cours a jétuie à penn rêtue, ce b is me dibtant les charts de trille beçon que mon saoq con est sur anos piebs. On m'evel assigné la guide des commen, et, le maide, je devais les rétrait ses nomers de confécuent, et camp pour comience de voyage. Sit arrival que l'un décar, plus indoctile que les autres, m'échappil evant le départ, j'avel mille poine à le rathreper un autres de misses en le la landre de ma mula record.

En la salament, à une remis petro de compensant en que contre de en ponition de uns mula record.

Particle, l'exche de ura fatigne et les doniveux con

ment les ordros qui m'etairus donnés; s'eux, y duis buste-tés jurqu'il ce que uns pesas fit enleves; cot une joint-de tout coè le des piures capation de si aumantair, en ple-tais herrandé et fondée aux pieds par le finces chet in-dres, qui semblait defineux en me mothre en plécés; le fineux, le transpart severas au point que, fronqu'il ne le-vait luissé gresse à terre, il exert et les bêtes à morther aux sons corps; biurconsentait pou nou les décesar, par un festiont vaturel, étairent jour nou les destinants par name qu'ils volent couché nut le soi.

En outre de tous mes meurs, je soufrais augvent les angeleurs de la faire, les auroges vivalent de leur chans, as jors qu'elle avait été lices abondante, ils van laireat manger volle-anament et ordinaire, j'obt. més à point du quoi mes noutour, et une fois cu me aluna deux jours ann me rien etcorler. Lonque cus morages souent toit quel-me rien etcorler. Lonque cus morages souent toit quelrepus de viscole cruo inc les commission sun e ente lem aspect dégodieux et lécore, et augurales vacces mon

que l'imagnation pout concevuir ne un initéquarquie par ces beauces informatés. J'ai perm à competage mais-teau it comment j'ai pu s-paraire fans les raffigements de leur barbares, je une soutrons sentement que je me son-

Persocute si lontement à pind qu'en prit, au bout de pen de joars, l'habsande do me tale quatur le campa-ment avant tout le mosde, afin de me comme le remps de prendre de l'aquice : le chef m'out-junt la dispetion or period of transic, is the footh of the introduction is solved, jo partials, of la frompo me varie spin tumpours around que j mans etc bies han. Legislature, or rjotalantico data la francia de la francia de la francia de la francia de la periodo de m'échipper; je l'avais houjours solvedames; quoique a syant pai l'expair de peur voir jamais arbeitodes l'echiposement d'aucurar concepta voir jamais arbeitodes l'echiposement d'aucurar concepta. nuité, mais jo vechia do moires priver les fediens du ploi sis d'assister è n en aguele.

Un mails, le irrobe-disquêtine jour de ma cagnétié, je fin enveyée en avent suivant le conquise. On un avent refusé à dijedant et je me prantie tr. l'aible, mais l'able de la ficte me resident et me deu uni une énergie exception. tionactic. Je me latial is plus que je pus pour proudre

de l'avance, et avant rencontrà un lieu entouré de bois-taillis très épais, je qu'itai la route, et m'enforçent dans les baimons, je m'y tirs cuchés sans oser faire un mourement pendant plusieurs brores.

Depois ce moment, je n'ai plus revu mes ravisseurs.

Depuis ce inomant, je n'at plus revu mas ravisseurs.

J'avis échoppé sus l'olient, mais je n'était pas saurée
pour cela, je ine treovis autle, anu persitions, prosque
ante véenneur à plusie re centainen de milies des colonies le s plus venneur, mos corps étant courent de bêmanres; mes pacis cessangharfes por uns dernière étape, ne
pouveient plus me poetre, Les bilies éfreces rédaient autour de mes, et les handes de surreges, plus red mables
pour mos que les têtes farcesches, traversaient sans cesses
la ravis approchast à grassés pes, et la marraise salout
djoulant sea répreser à toute l'horreur de ma situation.

Je un mellant ma comment les la marraises salout
djoulant sea répreser à toute l'horreur de ma situation.

Je un mellant ment aux comment, le restait trois inter-

Je ne perda peurlant pas ceurare i perenai trois jours codre dara les huiscors of je realisi trois jours codre dara les huiscors of je realisi broise, me nour-readre dara les huiscors of je realisi broise, me nour-realisi da qualques pessies baies noires qui méricasient entre larra dest, pie je me dirigent sere un bouquet de commençai è me de grande sobre su milieu desqueta je commençai è me me partie batta eva de menure plemelhes et me que partie batta eva de menure plemelhes et me que partie batta voire, communat esse propries et abroisem de ma restola. En carpòrent avec propries de la latta, se pur une convenirere de la latta des realisments dans los cavi-rous pour pour los latines realisment las des realisments dans los cavi-rous pour noi pour na revocarer; da ma avecat ve mettre dans los controls pour na revocarer; da ma avecat ve mettre dons cavi-rous pour na revocarer; da ma avecat ve mettre dons cavi-1000 pour une refroncer; de m'erasent vu partir dens un lei dant qui ils durrent erore à ma mort plutés qu'à ma luits, et erats idée me sait à fabri d' neuvolles recherches aurqui fice je n'eura sans deute par échapper.

as qui les je n'anna ana dento pa delapper.

(cepudant na position a'aggravati do jour en jour, mes
langures on risposot ergellement meethur, j'anta edutie
à folat de aqui lette et perdai do plus en plus une frece
que le monque de orderina do plus en plus mes frece
que le monque de orderinar y ma hutte, ébecde par des
maios décises, manq ast de solidité et su offent en aler
tous en fait insufficant y pondent seçé jeurs que dure une
plute terrentaile, je ce pas anois un nome et espest,
l'am viet in hat un pracare desse la solidité en le emple,
l'ann viet de ma paracre haté et ejemplem mondes est et aler per encadent editer an
jour de ma paracre haté et ejemplem mondes dux à
tout de ma paracre haté et ejemplem mondes dux à
tout de ma paracre haté et ejemplem mondes dux à
mondes que le tamps a'acudes, et pinsuems d'actre enx
me missiont to aque la maim je descandata an relieure
pour boare y la post accourte de con annaoux m'écait heipour boare y la post accourte de con accusoux m'écait hespour boare y la post accourte fair de les redontent, je l'aiste des grades et postesse des cris ; je récont
tent, je l'aiste des grades et parte de les relontent, je l'aiste des grades et a les faire fair,
tent pour plus apple ma fisite, en averient de ma

company a les ettasyes et a sus faire sans.

Le donn ètre point après una fisitir, en servint de manulle, de restant la rocte du culte, jug representation de manulle de la company de la contraction de la contra the time presider avec to X, et ju ere are Done, onte meshenble hente, où je cruyale bien voir non tembasu les jours petoldenie,

out and concerture et des habits d'housses ; je me trou-se rioui chaudement et convexablement véues ; puis ma rest considerable it conveniblement where; puts the man front monter wer up de leurs charlots, et la veccelre mone continuo se coule. Don't pouts sprés cette resocutive mon pérés, j'aperçus svot effect, se dei seur ver mona, una bande de Lamanchen; les manchends reurest tangeres que je lante aperçus per eus, et on one depose deus un rever, una la permanes de reus, et on one depose deus un rever, una la permanes de reus, una represente à la mott

Je sveta consider dans le rassa, a central bouger 1 la mettombe, personne ser vert. Après deux bences a arrante, ja
tombe, personne ser vert. Après deux bences a arrante, ja
paquet prodent d'esaper de gapese le conquerant dus
Bertieurs, è era minur, commo je chece hais à trouver ma
direction deux les bousaies, un lochen Camanicco passa à
quelques personne mo repuel, j'étant indreadement perdent je une me vet pas l.... Le morghesit à terre à plat ventre es stront e une le jour.

An matio, je regardat avec percustien autour de moi, at, rosunde par la sellante, je regeta ma marche dans la direction du eamp des Maxi sies. Avant de l'evoir attobre, je reseaura un hacmo da la toupe occupé à rémir la per re-control and account of the period of

In reads; since bout in jourg à la muit, je me tra'mat en recepant jouqu'à un raisseau, ain d'étancher ma souf, de-venue intelérable. Jourg voit vers missuel su appparter un restrount do parts et mar dit qu'il fallant renter cardine encare

teet le jour suivail. Ce jour-là fut encere un jour d'an-goisses, cer j'entendais les horribles Camanches passer et repasser autour de moi, et mon ceur hattait le terreur en écoutant les cris qu'its poussaient pour s'appeller les uns les autres, Juan veil de nouvour s'is muit; il m'appoetait to plus trace mouvelle ; ses Mexicains in evaluat pur ceu prestent d'altor plus foin avez mus; ils ni engagèrent done à absoulce leur retour, qui derait avoir has d'un septi og huit jours. Cette detrition m'accabla; j'allam demeuerr seale encore une somaine, peut-être davantage, duis se pays et tant de deagers me menacciont. Je dus nos mu-mettre; mar, quand je vis sa toin la troupe disparalire, il nos semblas voir a'évancuir ma dernière espérance.

Cotte fois encore, je vis la mort de bien près, cur le sais Control to the second process of the second

Jo so étais arrangé un gio dans le trono ceurs d'un gres cetemier sont j'avais boucéé l'entrés arre des beaches et de la mouse, je reuxis des cathe cathelle jusqu'à ce que le fruid fet cereau manquortable, alors je corrais m me glisses pris du fopre, man mu que des cres oltaques par l'un ce d'estr apripa par l'un indicate, ce qui ni éponsentait pins que la craude 3 étre déres ée par se toupe.

l'attendes le horpène jour avec uon ana ètà indictée; il s'écoola test entier ann que la troupe des machands parôt. Vers le soir, je consistat avec déserpoir qu'il me restait très peu du pais donné par lans ; et cousen les fruits des buscots énaret ains galtes, je ves s'ouvire de-vant moi l'horrible perspective d'une mart d'immalout.

Que'ques licures se passèrent dant cus terreurs ; beat à comp j'antends des sois d'hormes s'appeier à grands cris, s'écrater je réconnais des mots espagnols, c'écasem ills fiencement li le casient l'acconnair le contra l'acconnair l'a Mexicant 1 is cased revenue 150 norms or near man-ma carbitche, j'eini Apordos de pois je me man dant me fores du premor que je rescontral. Juan arres bemidé, il ar espoient que écure cris avacot été posseiu à mos me tentese, parce qu'il ne retrouvait pas la p'ace est j'entis restée. Toute la barde de marchanda m'entours, on mo donne un tou cheval, et je reçus de tout ce munde des fécusiquespre de hierreillance pendant le rance de corre-voyage.

Le trento-quatrième jour de marche, nous atteigalmes Pecce; ils, se recoccirei le major Carindon et M. Adam, des Etats-Uma, ils priront le plus grand mercht à ma pastison, jo pass alors quitter mas habits d'houvan grant soil pui peccer de Mes Adam qui un dutins de soi progres

Après m'Aire repasse quelque jours à Pecce, je lais con-duite à Santa-Pé par le fils du pouverneur Merivisulher. Le rectes à Santa-Pé un accueil deut je ni pots ètra lat-sez reconnamente de la part de il. Merivis her et des damés autorization de cette ville.

Enflis, took on que je vient de sacenter me comblevait anjourel less en horritor rése saces le gerie respirable de note de l'enforcement et representes, de mot jumes house et èves.

Les lactions du Youas ren lous la conomission de cer Eggs experimental distinct per les museufages qu'ils y pratiquent et les countres qu'ils y committent.

peniquent et les contros qu'ils y commentant.

Une dams l'errotter, dis le Mostes Traes, est arriche le San-Antonio dans un état alforex, et a record aux personnes qui l'eritatrainal una dépoisable honoire. Son mari, Jacques Formette, fiabitait depuis quelques mais mari, Jacques Formette, fiabitait depuis en lète Le veille du un peil, reune à d'a bast cilles de la rite. Le veille du pendant que non aura se prépare l'a partir pour San-Angandant que non aura en prépare l'a partir pour San-Angandant que non varies platement, qui mat venu les roir, leur di remarder une varies que sa déballait une le sel, le compa letries de platement debbes.

Directeur des platements déches.

Devicant que les fadient avalent fait le coup et qu'ils introduce control of a liverance of the state of the stat

Forester in coutry or demands on qu'an les variaits.

Les londers demanderent à manners, mate au morpout ou leur apportet on qu'ils avainnt alemants. Foresque fait courtet es joins, traversé d'unis halle et tut con le reppe de la fait de le le courte de la courte d

Percent que les voleurs rate médialent le bau

ordinant are usent of his nourous plottle markets ofthe abspects, oils as priciples very lo reaches as contami-ants (balication, olds so rappals qu'il y aven not le stor-ribre une targe fessore par tapasite che pouvait con ; ella alla y appliquer con arch.

Une herrilds some s'offeit à a s'egarde; su fille alude, Agio de quaterzo ans, misiani les viscones d'un de cos nanezgos, qui noriali de la comedite en la restaunt par les chercay, la demalème, celle de chouse ans, ne lutiei plos, cur autre sanvage s'en cluis reculta matret i ins deux ghas jumos exfants greniem (errois nor le not.

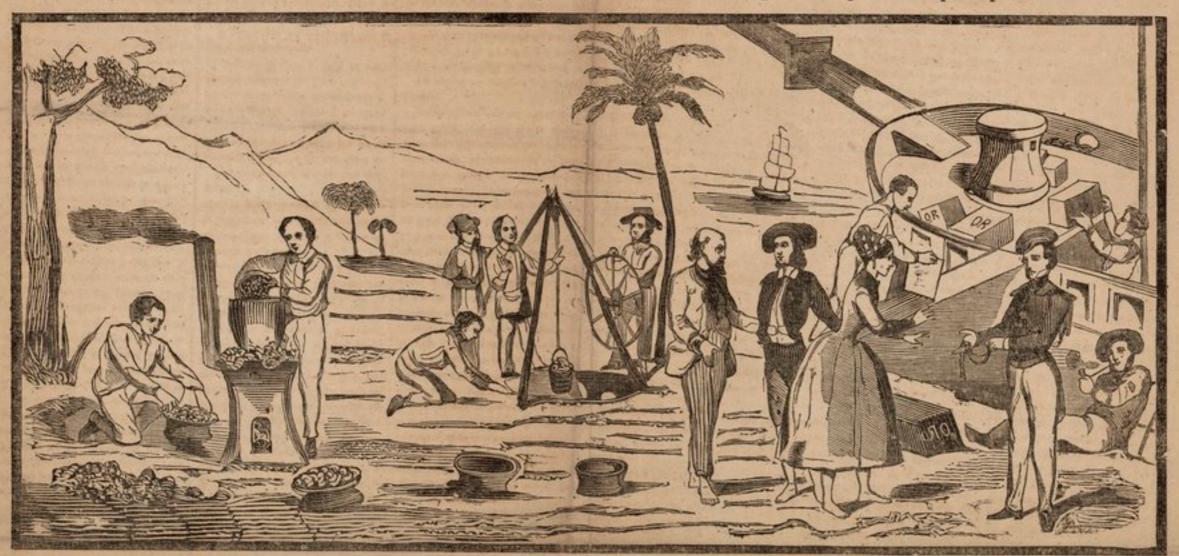
pour evants process of expoir pour as favaille, orthe mine information, seeds observants, as traine definite, cottos mine information, seeds observants, as traine definite lungs information as the seine of abord cached crain que tous see submer and the testes was in wide. Ethe crain que tous see submer and the teste, or eine affirms cannot necessary as the seeds as a seed of the seeds and the decision of the seed of the seeds and the seeds as a seed of the seeds and the see

Des mirrays out dus prises insubliatement pour pour-

Un poloton conduit pur le licutement Stock on s'est mis on marche avec des fu iens Lepona qui vont les sevir de gaiste. Des courriers ont ets expédés dans diverent di-rections, et il est présume ble que ces minrables a échap-persot pas su égationes qu'in miniteer.

LES MINES D'OR DE LA CALIFORNIE.

Détails sur les richesses que renferme ce charmant pays, et sur la fertilité que renferme ce sol généreux. — Manière dont doivent être composées les Sociétés des émigrants Californiens. — Soldat déserteur faisant faction pendant soixante-sept jours pour conserver un rocher d'or qu'il avait découvert. — Différens prix que coûtent les provisions de bouche et les vêtemens. — Détails sur un massacre commis sur un vaisseau par trois Matelots pour s'emparer de la riche cargaison dont il était porteur. --- Orgie qu'ils firent après avoir accompli leur acte barbare; Matelot hollandais faisant justice de ces malheureux, en leur cassant la tête à coups de hache. --- Nombre des personnes qui doivent partir pour la Californie.



L'Almanach des maladies humaines vient de s'enrichie d'une fièvre, d'une rage épidémique qui exerce ses ravages en Amérique, en France, en Allemagne, en Angleterre, partout enfin où la presse a pu jeter ce mot magique : Californie.

Cet étrange mal vous saisit au lit, à la table, la nuit, le jour, au repos; moins souvent pourtant au travail. Chez les uns, il se déclare à l'état d'affection lente; et, alors, ceux-ci, hommes calmes et prudents, mettent ordre à leurs affaires avant de s'embarquer pour l'autre monde. Chez les autres, il éclate comme un coup de foudre ; et, ceux-là n'ont que le temas de prendre leur chapeau sur la tête et de courir, pour se désaltérer au plus vite, jusqu'aux sources de Sacramento, ce fleuve d'or Car re anal, qu'on appelle la Filore d'or, ou la Fièvre Californienne. ne peut être traité que par son semblable, c'est l'homéopathie découverte pour le soulagement et le salut des nombreux émigrans Californiens,

Mais ce n'est pas dans un jour qu'on arrive au Sacramento! Une maison flottante vous livre des mois entiers au caprice des mers, vous dépose, après une longue et pénible traversée sur des plages plus ou moins hospitalières; et, lorsque vous n'avez pas à vous y défendre des hommes, vous avez souvent à lutter contre de féroces animaux!.. Mais ne nous hâtons pas de vous montrer le revers de la médaille, avant de vous en avoir découvert la face merveilleuse et brillante.

Le Sacramento n'est qu'une lave toujours coulante de ces montagnes d'or qui se suivent et s'enchalnent, comme les anneaux d'un riche collier, depuis ce fleuve jusqu'au San-Jouguim sur une étendue de trois à quatre cents milles du pays : région qu'on appelle le Placer. Le Placer

est dans la Californie, à l'ouest de l'amérique septentrionale et du Mexique; ses côtes sont baignées dans toute leur longeur, par l'Océan pacifique. Ce pays est encore peu connu et ne renferme que très peu de villes importantes dont la plus grande est San-Carlos, résidence du gouverneur de la Californie; elle ne contient néanmoins que 2,506 habi ans. San-Francisco est le port de ces côtes fondé par les Espagnols alors qu'ils occupaient le Mexique; et bien qu'ils sient ti é de ces pays une immense quantité d'or, ils ne paraissent pas avoir découvert ces mines aurifères dont la fécondité tient du fabuleux.

Monté-Cristo n'est que le gueux de la Californie, et la Poule aux Œufs d'or, le grain de sable de la Mon-

Là, tout homme se croit fort malheureux s'il ne réalise pas dans un mois une centaine d'onces de bel et bon or à vingt-trois karats, sans autre peine que celle de laver le sable, d'explorer le creux des rochers, et dans les endroits les plus difficiles, de creuser la terre à deux et trois pieds de profondeur.

Il y en a qui ont réalisé de 800 à 1,501 dollars par jour. Le dollar vant 5 francs 42 centimes. Aussi la ville de San-Franciso est-elle déserte : il n'y a plus de ministre, de constable, de maître d'école, de marchands, de mattres d'hôtels. L'épidémie a même atteint le gouverneur qui a établi son 'quartier général sur la région du Placer. Le cri universel, le mot d'ordre est : de l'or! de l'or Mais quand cette fièvre se tempère par la satiété, une autre se déclare et celle ci coûte cher. Le médecin vend son temps à la minute; et ses drogues plus qu'au poids de l'or. Alors comme le malheureux n'a souvent ni la facilité, ni le temps, ni la

volonté de se faire soigner, il tombe, les instruments de travail en main; et les oiseaux de proi seuls, que tourmente eux la fièvre des cadavres, se chargent d'ensevelir, lambeau par lambeau, dans leur ventre sépulcral, la chair des avides chercheurs d'or, la faim les moissonne aussi : il existe une détresse, une souffrauce sur ces plages, où l'or se remne à la pioche, qu'on les dirait les champs du Tartare où sévit la peine du Talion! et cependant, ce spectacle sinistre ue désenchante pas l'émigration Cali fornienne : la distance grandit le mirage. A New-York, il y avait, lors des dernières nouvelles, soixante sept navires en partance pour le Pacifique, L'Allemagne dans un de ses ports, en frête quinze, et une société Française vient de se former au Havre, us le titre de Caravane Háera pour aller fonder un établissement commercial et industriel à San-Francisco. Elle établira des relations avec Paris et le Havre, et servira d'intermédiaire aux nouveaux émi-

La société est composée d'un affineur d'or, de deux négocians, d'an ingénieur civil, d'un ouvrier mécanicien, d'un charpentier, d'un cuisinier, et deux hommes de confiance. Ils partent munis de machines, de tentes, de vivres surtout, car en Californie on paie le bœuf salé 100 dollars le baril, la farine 75, la même mesure, un homme l'a payé, dit-on, 600 dollars! Le moindre article à blanchir coûte a fr. 50 à 5 fr. Bien des gens présèrent jeter leurs vêtemens que de les donner à la blanchisscuse; mais il fant croire qu'ils les ont usés très convenablement, car une chemise coûte 50 à 40 francs, et le reste de la toilette à l'avenant.

Un navire, freté par les marchands à la toilette, ferait de l'or sans en chercher, et une compagnie de mar-

mitons devrait complèter le chargement; eux surtout mériteraient bien de l'humonité en empêchant de mourir de faim ces pauvres émigrans affamés

On dit qu'un soldat déserteur à découvert un rocher qui pèse 415 k. 400 grammes et demi, n'osant quitter son trésor, il monta la garde à côté, et au mois d'octobre dernier, il avait déjà passé 67 jours en sentinelle. Le pauvre malheureux offrait à tous les passans a7 mille dollars pour un plat de porc et de haricots! Mais chacun passe riant de la mesquinerie de son offre. Il est probable qu'il attend encore son porc et ses haricots. Voilà, certes, de quoi ébrauler les moins résolus au départ.

La soif de l'or est devenue conformément au proverbe, la soif de tous les maux... Il faut le dire, à la honte du commerce américain, il cherche, par la fraude, à tirer le meilleur parti possible de ce fol engoument. Des centaines de barils de mica, minéral brillant, ont été expédiés pour San-Francisco, afin d'être mélangé: la poudre véritable, ce qui réalisera des bénéfices énormes pour les fraudeurs. Mais cette dévorante passion n'excite seulement pas l'injuste et hideuse fourberie, elle éveille encore les instincts criminels et sanguinaires.

Un navire, appelé l'Amelia, était parti de San Francisco avec un chargement de poudre d'or de la valeur de 1,625,000 fr; pour l'échanger contre des soieries de Chine. En traversant l'Océan Pacifique, trois matelots massacrèrent pendant la nuit le contre-maître, le capitaine, et le propriétaire de la plus forte partie de la cargaison; enfermèrent à fond de cale la femme ce dernier et ceux qui l'accompagnaient; puis, if s'emparèrent de l'or et forcèrent les plus scrupuleux à re cevoir part du butin.

Il y eut alors une orgie dans laquelle tout l'équipage s'enivra en buvant immodérément de l'eau-devie. Le charpentier du navire, natide Hollande, qui avait en vain essayé de s'opposer à ces crimes, saisit ce moment : il fend à coups de hache la tête des trois assasins, et jeta leur corps dans ('Océan?

Il vensit d'accomplir la justice de Dieu!!!

Des courtiers sont employés à recruter des émigrans. On évalue à quinze mille les personnes qui au 1er avril, se trouveront être parties des États-Uois par mer pour la Californie. D'autres s'y rendent par l'Orégon, le Mexique; d'autres y arrivent des îles Sandwich, du Pérou, du Chili. Dans l'ouest des États-Unis, ont fait également de grands preparatils d'emigration pour les premiers jours du printem; s, et les calculs les moins élevés portent à cinquante mille le nombre des individus qui , l'été prochain, seront réunis sur le Placer.

La multiplicité des armements a accasionné aux États-Unis une hausse dans le prix du fret et dans celui des approvisionnemens. Les navires euxmêmes ont augmenté de valeur dans la proportion de 20 pour 100.

Le phénomène de civilisation, où si l'on veut, d'émigration qui se produit en ce moment en Californie, est le même que celui dont le Mexique et le Péron ont dejà offert des exemples, lors de la découverte des immenses trésors que ces deux pays renfermaint, mais il y aura cette différence que les vichesses de la Californie seront principalement exploitées par les habitans des Etats-Unis, qui comme ou le sait, ont un intérêt immense à se créer 'sur la côte occidentale de l'Amérique un comptoir pour leurs opérations avec la Chine.

La Californie doué d'un climat

tempéré, son sol vierge encore, est propre à toute espèce de production. Les bois de construction de tout genre y abondent; des paturages excellens y nourrissent une grande quantité de bestiaux, et les céréales y rendent avec une abondance dont on peut se faire une idée par l'expérience d'un Français agriculteur établi dans le pays depuis dix ans.

Il avait semé 700 boisseaux de froment; sa récolte fat, la première année de 8,000; la seconde, sans avoir fait de nouvelles semailles, il en récolta encore 500, et il aurait encore joui d'un certain produit, la troisième année, sans la négligence apportée à l'entretien des elôtures qui avait permis au bétail de manger en berbe ce qui restait de blé.

Un sol aussi favorisé ne tardera pas longtemps à recevoir une population; il peut, dès aujonrd'hui, grâce à sa richesse minérale, offrir un nouveau débouchéà notre commerce. En effet, presque aussitôt après la découverte des terres aurifères, tous les hommes en état de travailler quittirent à l'envi les villes de San-Francisco et de Monterey pour se rendre sur les lieux du gisemeut, où le nombre des travailleurs, augmenté des déserteurs des navires du commerce et des bâtimens de guerre amé icains, s'éleva en peu de temps jusqu'à 4,000.

Mais, comme il est impossible de suivre les travaux pendant la soison des pluies qui dure trois ou quatre mois, tous ces hommes sont revenus à San-Francisco, possesseurs de quantités d'or plus ou moins fortes et acquises avec une facilité qui leur permettait de les répandre avec prodigalité, ainsi que cela a toujours ev lieu dans les pays de mines.

CHASSAIGNON, IMPRIMEUS-LIBRAIRE .. Res Git-le-Coper, Nº 74 .

DE LA CALIFORNIE.

Détails sur les richesses que renferme ce charmant pays, et sur la fertilité que renferme ce sol généreux. - Manière dont doivent être compesces les Sociétés des emigrants Californiens - Soldat déserteur faisant faction pendant soixante sept jours pour conserver un rocher d'or qu'il avait découvert, - Différens prix que coûtent les provisions de bouche et les vêtemens. - Détails sur un massacre commis sur un vaisseau par trois Matelots pour s'emparer de la riche cargaison dont il était porteur. --- Orgie qu'ils firent après avoir accompli leur acte barbare; Matelot hollandais faisant justice de ces malheureux, en leur cassant la tête à coups de lauhe. -- Nombre des personnes qui doivent partir pour la Californie



L'Almanach des maladics bunames siret de s'enricher d'une tilvre, d'une rage épidémique qui a serce ses ravages en Amérique, en Ivence, en Allemagne, en Angleterre, portunt colin où la presse a pa jeter ca mos magique : Cabilorais. Cet duamer mal your saisit au lit, h la table, la moit, le jour, au repos moins touvent pourtant an Iravail.

Ches les uns, il se déclare à l'éast d'affection lente; et, alors, ceuv-ci, hommes calmes et prodents, mestent ordre à leurs affaires avant de s'eminsquer pour l'soite monde. Ches in autres, il éclate comme un coup the foundre; et, ceux-la n'ont que le temps de prendre leur chapeau sur la têre et de courir, pour se deselte ret au plus vite, jusqu'aux sources de Sacramento, ce lieure d'or d'er, ou la Figure Californieune, ne cout être traité que par son semldable, c'est l'homéopathie découverte pour le soulagement et le saloi des nombreux émigrans Celiforniens. Mair ce n'est pes dans an jour qu'on arrivo na Sacramenta! Une maison fluttante votta livre des mois motors' an caprice des mers, vous depose, spres una langue et pénible converse sur des plages plus on nosins bospitalières; et, lorsque vous n'avez pas à vous y défendrer des Commen, your synt tourent a latter communite farones animana !... Mais na nous lateurs pas de vous monurer

tient du fabaleux

prince que celle de laver le rable,

d'explorer le creux des rochers, et

dens les endroits les plus difficiles,

de orenser la terre à deux et trois

Il y en a qui ont réalisé de floo à

1,501 dollars per jour. La dollar

race 5 france 42 centimes. Aund la

ville de San-Eranous escelle de-

serie: il n'y a plus de ministre, de

consisble, de mairie d'école, de mar-

chands, de maîtres, d'hôtels. L'épi-

démie a même atteint le gouverneux

que a établi son 'quartier général aux

la région du Pércer. Le cri universel,

in mot d'ordre est : de l'or ! de l'or

Mais suand certe tièvre se tempère

par la satisté, une autre se déclare

Alors comme le malheuroux a'a sou

Le médecia

ese 79 péannies

picds de profondeur.

arceile ci cours

Le Sairemente n'est qu'une lave ronjours contante de cos montagnes for my at squeent or a cocheinant, came les mouses d'un viche colber, deputs of fleure proqu'un San-Lagrain sur ann du milue de unia h. quality, cents, million du pays: reigion, taken appelle le Plotar. Le Plater vent ni la licibir, ni le temps, ni la

le rovera de la medaille, avant de

voga en ar oir discourers la face mer-

l'amérique reptentrionale et du les instruments de travail en main; Mexique; ses côtes sont laignées et les oiseaux de proi seuls, que del bameoiré en empéchant de mon dans toute four longeur, par l'Octan | tourmente eux la fierre des culavres, pacifique. Co pays est encore peu connu et ne renferme que très peu do villes importantes dont la plus grande est Son-Carles, residence du goaverneur de la Cohf, ruic ; elle ne contient néanmoire que 2,506 ha bi ans. San-Francisco est le port de ces cons fonds par les Espanols slore qu'ils occupaient le Mexique; et bice qu'ils sisset ti-é de ces pays une immense quantité d'or, ils ne paraissent pas avoir découvert ces mines suriferes dont la fécondité Monté-Cristo n'est que le gueux de la Californie, et la Poule oux Glo/s caise vient de se former en Hivre, d'or, le grain de sable de la Monsons le titre de Corcavane Héseraire, La, tout homme se cross fort malcommercial et indostriel à Sanboureux s'il ne réalise pas dans un mois une centaine d'onces de bel et bon or à vingt-trois lavats, tans autre

> neur d'or, de deux négocians, d'an ingénieur civil, d'un ouvrier mécaniclen, d'un charpentier, d'un cuinnier, et deux hommes do confiames. Ils partent manis de machines, de tentes, de vivres surtout, car en Californie on pase le brauf sale voo dallars le baril, la farine 75, la même mestice, un homine Va paye, dit-on, Soo dollars Le moindre article à blauchir conto a fr. 50 a 5 fr. Born des gras proforma feter lears vetechemise come to à 40 france, et la resto de la tolletto à l'avenant.

an chargeat d'ensevelle, lambeau par lambeau, dans leur ventre sépuleral, la chair des avides charcheurs al'or la faim les nonissonne atual tel extent une détresse, une souffeages sur ces plages, ou l'or se remue à la pioche, qu'un les divait les champs du Tarsare où sevit la peine du Talion e pouver malhanrers offreit à tous les ospendant, se speciacle sinistro ne passans ay mille dollars pour un plat descrichanse pas l'émigration Cali de pure et de listicotal Mais chacun fornicune : la distance grandit le mirage. A New-York, il y avair, lors office. Il est probable qu'il attend des dernieres nonvelles, soixante sept naviers en partancepour le Pacifique, L'Allemagne dans on de ses ports, en frête quinne, et ann société Frên-

Francisco. Elle établira des relations | meilleur parii possible de ce fol enavec Paris et la Havre, et sorvira distermediate aux nouvesus esti-La société est compusée d'un sili-

Un merice, appele l'Amelia, était porti de San Francisco avec un clust gement de poudre d'or de la valeur de 1,655,000 fr. pour l'échanger contre des soieries de Chine. En traversage l'Occan Pacifique, trois mamerca que de les donner e la bianchia. Lelors massacrerent pendant la nuit, seese; mais il fint croire qu'ils les oot le contre maicre, le capitaine, et le usés tres convendalvareno, car una proprietaira de la plua forte partio de la carginea ; sufer norms à loud de cale befomme on dernier et ceux qui Un never, freed per les marchands | l'accompagnaient; pois , il a'emparéa la toilette, fernit de l'or ains en e rent de l'or et forcerent les plus

découvert un rocher qui par 455 h. son grammes et demi, n'eant quitter son trésur, il monte la garde à côté, et au mois d'occoince docuer, il avait dejá passé tég jours en seminelle, Le passeriant de la sucaço mevir de son coore son porous are barroots. Voille, | liferate, D'autres, s'y rendent par corres, de quoi chranler les moins | l'Orégon, le Mesique; d'autres yrésolus au départ.

La soil de l'or est devenue contoot les maux... Il fant le dire, à la ; préparatif, d'émigration pour les cherche, par la fraude, à mer le gosment. Des centaines de barils de mice, mineral brillane, ont ete capédide pour San-Francisco, afin d'dire milance . la poudre véritable, ce qui réallacra des béséfices énormes pour les fraudeurs, Mais cette dévocante passion n'excite sendement pas l'injune or hideuse four berte, ella eveille encore les insuncts criminals et san-

chercher, et une compagnie de mans, le usupolenz a recetoir part du busin.

tempere, on sol vlerge encore, Il y ent alors une orgin dans laquelle toot l'équipage s'envra en burant immodérément de l'enu-de- Les bois de construction de seuvie. Le chiepeutier du navire, natide Hollande, qui avait en vain essayé de s'opposer à ces crimes, reisit

ce moment: il fend à coups du hache la scie des trois assasins , et jeta leur corps dans ('Océan? Il vecait d'accomplie la justice de

Des courtiers sont employés à re-

eruter des (migrans: On évalue à quieza mille les personnes qui au " avill, se (convergentiare parties des Erais-Unia par mer punt la Caarrivent des Iles Sandwicht du Pérou, du Chili. Dans l'onest des Etatsforminent so provide, la soif de Unia, out fait également de grands ers yours du printent, a, ct. les calcula les moins élevés portent a grâce au richetse minérale, offrir un cinquente mille le nombre des indiridus qui, l'été prochain, seront rdunis tear to Placer.

La multiplicité des armements a accasionne aux Erata-Unia une hausan dans to prix du fret et dans celui des approvisionnemens. Les navires euxnduces ont sugmenté de valeur dans la proportion de 20 pour 100.

Le phénomène de civilisauon, it I'm yeut, d'émigration qui se produit en ce moment en Californie, est le nième que celui dont le Blatique et le Péron ont dejà offert des exemples, lors de la découverse des inmenses trisors que que deux pays confermated, main il y aura, cotto dif firence que les richeses de la Cali formis sergot principalement explaities par les babitant des Etats-Units qui comme na le sait, out un intérêt ammente à 10 créer sur la côte occideniale de l'Amérique un comptoir La Californie doné d'un chimat

propre à toute espéce de production genre y absordent; des pasurages excellens y noncrissent une grande quantité de beniaux, et les céréales y rendent aver une abendance don on peut to faire une idee par l'expe rience d'un Françain agriculteur éta bli dates le paya depuis dis ana Il avait seme 700 boissesux de fin

ment; to récolte fot, la premiere année de 8,000; la seconde, sans avoir fait do nouvelles semailles, il en récelta encore 500, et il aurait encare jour d'un cerrain prochat, Is troisième année, sans la negligence apportée à l'entretien des eléteres qui avait parmia an béiail de manger en horbe co qui restait de ble

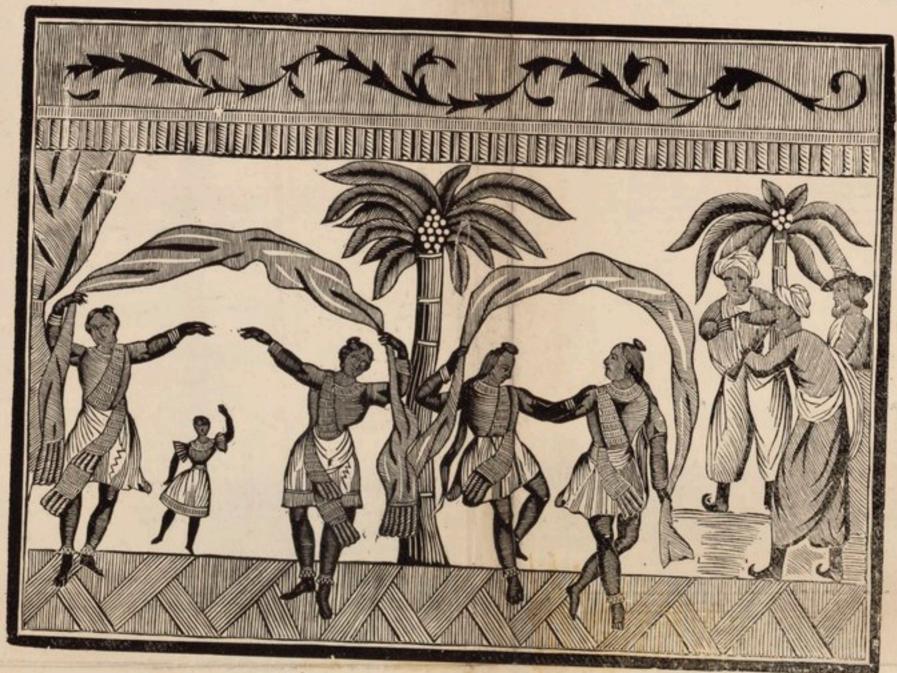
Un sol autsi favorisci ne tandera pas longuemps is recevoir une popunouveru debouché i noire commerce En effet, presque atmités après la les hommes en état de travailler quit tireform I'vavi les villes de San-Fran cisco et de Monterey pour se reudro sur les lieux du gaemeur, où le nom déserteurs des navires des consmerces et des bicimens de guerre amé. icuins, a deva en peu de temps jus-.000 A A 00

Main, common il est surpossible do soiver les travens pendant la saison des pluies qui dure trois un quatre mois, tons ces hommes cont revenus A Sam-Prancisco, possessent a de quantitle d'or plus ou moins-fortes et socialtes avec une Calline qui leur permutant de les répandre avec prodigulité, aims que cela a toujours as lice dans les goys de mique

GHASSAIGNON, MEMBERSHARE BEARE

DETAILS CURIEUX

Sur l'Arrivée à Paris des Bayadères, amenées en France par un Négociant de Pondichery. -- Notice sur chacune de ces Femmes extraordiet des Prince leurs; Début aux Variétés.



Les Bayadères viennent de Tirouvendi, petite ville à six lieues de Pondichéry et gouvernée par un résident anglais, qu'elles n'aiment guère. Elles sont au nombre de canq, de la caste de Modeli, toutes prètresses et mariées à Peroumala, leur dien, depuis l'alnée qui a trente ans, jusqu'à la plus jeune qui n'en a que six. Dès qu'elles sont nées, si on les destine au service religieux, on les marie, c'est-à-dire qu'on les consacre à leur dieu dont elles desservent la pagode. Quand au mariage civil, la loi le leur défend. Elles choisissent un Brahme, et vivent avec lui jusqu'à ce que la satiété les sépare; car aucun lien légal ne les retient ni l'un ni l'autre. C'est un concubinage tout sensuel que leur dieu tolère; car il garantit la fidélité toute spirituelle qu'elle doivent à leur céleste époux.

Tillé, surintendante de la troupe, grande-prêtresse et duégne émérite, n'a pas plus d'une trentaine d'années, suivant le prospectus de l'établissement. Tillé ne rit guère. Elle se défie des hommes, craint leurs regards, redoute l'entrainement de nos maiuvaises mœurs et la contagion de nos exemples. Elle est riche; elle a 200 vaches et 500 moutons. Elle aurait pu vivre dans son pays, sans crainte du mal de mer et des journalistes; mais elle a voulu suivre sa fille, qu'une vocation décidée poussait en Europe.

Tillé a donc une fille, Soundiroun, âgée de quatorze ans. Elle amène aussi sa nièce, Ranghoun, du même âge; de plus, une jeune femme de seize ans, Amany, gracieuse créature, au profil noble et mélancolique, au regard langoureux et ardent; et enfin une petite fille charmante qui n'a que six ans.

Les trois hommes qui les accompagnent sont tout simplement des musiciens de la pagode. Ils appartiennent à une caste très-inférieure à celle des femmes, la caste de Velaja, et sont tous mariés très-légitimement dans leur pays; singulière coutume qui met l'infériorité civile du côté de la légitimité conjugale, qui fait de la musique un état mercenaire et de la danse un art sacré. Autre bizarrerie! les Bayadères permettent qu'on touche à leurs jambes, ces gracieux instrumens de leur pro-

fession; et les musiciens s'indignent si on porte la main sur les grossiers outils de leur métier. Par exemple, il y a, dans cet orchestre ambulant, une cornemuse qui ne ressemble à rien de connu, ridicale ébauche d'nne main ignorante. Eh bien! cette cornemuse est sacrée. Ne serait-ce pas par hasard celle du dieu Wishnou? N'y touchez pas, profane! car le joueur de flûte Savaranins va se flicher.

Sarayanim est un jeune homme, ainsi que Devenaygoun, dont la charge consiste a frapper de ses doigts effilés et pointus sur un tambourin aussi grossier, mais
moins sacré que la cornemuse. Devenaygoun est un
homme de haute stature, d'une belle taille et d'une figure agréable. Le chef de la musique, le vieux Ramalingam, est chargé d'accompagner sur des castagnettes
les danses des Bayadères, de rire, de pleurer, de regarder le ciel à point nommé.

Depuis qu'elles sont à Paris, les Bayadères n'ont d'ail-leurs rien changé aux habitudes de leur vie indienne. Elles se nourrissent de riz et de légumes cuits à l'eau et préparés par elles-mêmes. Tous les matins elles se lévent avec le soleil, et descendent dans une cour où elles font leurs ablutions autour d'un puits ; ensuite elles rentrent au logis pour n'en plus sortir. La journée se passe a chanter, a dormir, à deviser du passé et le l'avenir; car pour elles, pauvres exilées! le présent est morne, triste et décoloré. Elles ne savent rien faire, ne travaillent jamais, ne sont œuvre de leurs doigts; mais eles sont sort douces, et leur oisiveté n'engendre jamais ni rivacité ni querelles. Leurs entretiens sont paisibles comme leurs mœurs; c'est une espèce de chuchottement timide et monotone, dont leur physionomie fait presque tous les frais, car leurs lèvres remuent à peine. Une journée ainsi passée est bien longue; cependant elles assurent qu'elles ne connaissent pas l'ennui, et jusqu'à présent il est certain que leur santé n'a pas souffert du mal du pays.

Les hommes leur tiennent compagnie, mais à distance respectueuse. La loi leur défend d'approcher de ces prétresses et de les toucher; elles sont sacrées pour eux et pour nous. Le soir, la troupe se couche à 8 heures, sur des nattes, enveloppée dans des manteaux, les hommes :
haut, les femmes en bas, et quelques instans après, to
dort; car il n'y a dans ces simples eœurs ni amour,
ambition, ni ressentiment, ni jalousée, rien de ce qcause des insomnies. Il n'y a guère que la femme de tren
ans qui veille, c'est-à-dire qu'elle s'endort toujours :
dernsère.

Les Bayadères sont couvertes avec un soin qui trahi la susceptibilité de leur pudeur, et les ombrages de leur épour absent. On devine les trésors de leur taille ; on ne les voit pas. Leurs épaules et leurs seins se cachent sous un épais rempart de soie brodée d'or, et une longue écharpe de mousseline éblouissante les enveloppe, les étreint, les emprisonne de la tête aux pieds dans un mystère plein de charme et d'élégance. Un pantalon de soie couvre leurs jambes jusqu'à la cheville. Mais toutes ces précautions sont impuissantes à dérober complètement le secret de leur beauté. Elle se trabassent en marchant. Rien n'égale la légèreté, la morbidezza, la langueur, la distinction de toute leur allure ; leurs pieds sont petits, misgnons, tout nus, ornés de bagues à plusieurs doigts. Leur repos est plein le grâce. Des yeux noirs d'une mobilité et d'une profondeur admirables illuminent ces figures basanées, ou la vivacité de la jeunesse s'allie, par un heureux mélange, à la résignation paisible et fataliste et à l'ineffable douceur des physionomies orientales; elles ont été conduites aux Tuileries

En parassant devant LL. MM., toute la troupe a fait le salut que les Indiens accordent aux personnes de sang royal. Ce salut consiste à baisser la tête jusqu'à ses pieds sans pière les genoux, et à rapprocher les deux mains sur le front cu se relevant, le tout accompagné d'un sourire et d'un elignotement des paupières des plus divertissans. It n'est pas possible de rien imaginer qui caractérise mieux les idées des Orientaux sur la primitive différence des races.

Ces femmes extraordinaires ont choisi le théâtre des Variétés pour se montrer au public. Elles sont appelées à Londres ; elles ne resteront que dix jours à Paris.

(Extrait du Journal des Débats.)

Gravace autoriale par le Ministre, le Dépas ayans été fois.

PARIS. - Imprinterie CHASSAIGNON, s. Git-le-Gerar, 74

DETAILS CURIEUX

Ser l'Arrivée à Paris des Bayadères, amenées en France par ten Mégorant de Pondichery. — Nodes aux chactme de ces Ferance extraordis-naires; leurs Mirours et Coutomes, et leur Réception à la Courç des Dantes et Rasreices qu'elles unt exécutées en présence de Life Odd.



Les floradères vienteent de Tironverudi, petite ville à aix benns de Pondichère et guavernie per un résident angleis, qu'eiles s'aiquent guére. Elles sont en rombre de cimq, de la cause de Modeli, tontes présentes et une do cimq, de la cause de Modeli, tontes présentes et une rises à l'ence qu'e le peut dien depois l'ainée qui a trente sont nées, ai ce les destine un servant religieux, on les sont nées, ai ce les destine un servant religieux, on les sante, c'est-à-dre qu'eu les connacre à leur dient doot dies destrevent la pago le, Connt au mariage rivid, la lei le fort défend. Elles chemiseur un Brahma, et vienta lei le fort défend. Elles chemiseur un Brahma, et vienta arait loi jasqu'à en que la métité les réquire, c'est un contien liqui ra les resient ni l'un ri i autre. C'est un compient des limits de par deux dient talent cer il genne en la lidélie toute que leur dien talent doivent à leur et la fidélie toute que pur leur dien doivent à leur décess épont.

York a continuation do la troupe, grands protovas et diagnos cindros, n'a pas plus d'aren remainer d'arends et diagnos et de l'arbinerment, YMM un rik elle a vocla soivre sa title, qu'une version décidée

rior Ede Amino anni sa nière, Mangdoove, du salme ajor du plus, mu jenna firmue de mine ans, Aenary, graniente enderture, su profil noble et milancolique, sus graniente enderture, su profil noble et milancolique. regard languages et ardens per enfin mes prine nils

Les trens hommes qui les accompagnent sont tout semplement de unsiciens de la pagode, le appertuencent à une caste très-inférieure à celle des feitenes, la caste de Valaje, et root toes mariés très-égitement de la contra dant lens pare; singulaire continue qui met l'inffrioriei civile du civil de la légiminé conjogule; qui fini de la conjugate qui fini de la ministra que fer éva renvenuire et de la danze du ser estre. A nure bisarrers et les linyadires permettent qu'en conche à leurs jamber, cus gracions instrumetts de leur pro-

fession; et les musiciens s'indique et on parta la main en les groniers cerifs de leux musice. l'ar crample; il y a , chas cu orchestra ambient, y no cur anuces qui ne resemble à rim de comm, iditosis chaughs d'ena muit ignocente. Et bien l'este acteur commune est acres. Ne mais ignocente. Et bien l'este acteur commune est acres. Ne monorte que pas pur basant celle du deux Wichmon? N'y

corner fichers,

corner fichers,

Sharrowardes vot on jouten bommer, vinei que DemonySharrowardes vot on jouten bommer, de sen dougle efpouve, dont le charge consistence avait proseive, mais
racine sarroi que la corretamente Devoyo, gotun est un
homme de hunte santico, d'onte belle taille et d'une fihomme de hunte santico, d'onte belle taille et d'une figens agréchle. Le clar de la menego, le vieux Ramanfient dentes ries l'ayadèrye, de rue, de plemit, du ragarles dentes ries l'ayadèrye, de rue, de plemit, du ragarles dentes ries l'ayadèrye, de rue, de plemit, du ragarles dentes ries l'ayadèrye, de rue, de plemit, du ragarles dentes ries l'ayadèrye, de rue.

Louis entretions toot painting count shorts menuty a'est time regisco da chachousment timeh ut morolems, dan ieur physionomie fait preugus tans let frais, var leura Byrra remnent à peines. Une pourule afrai feaule ves bieu longue; coperature elles sourcest qu'elle a no coltes untur

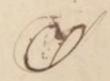
Les bommes leur tiennent compagnée, unich dimeses respectuemen. La lei leur défend d'approbles de ces pré-tremes et de les toucher ; elles cont adreces pour une ce s' your none. Le seir, is moope se comine a 2 brures, sayes

ans qui weillo, d'est-a-dire qu'elle s'endort toujones

on heartest tochings, a le rengiuelles passible et littellase et a fraction de physiotomics affectales; et a fraction et a physiotomics affectales; et a fraction et a fra

Use femines extraordinality not shoist be their des Varida's pour se months as public. Dies cont appelles Linuxes; alter an architect die fans è flatte.

FARR, on Implements CHARGAISMON, a. Christman, 74



PRÉCIS HISTORIQUE des Souffrances inouies d'un jeune Officier français, prisonnier d'Abd-el-Kader, que les Arabes lui sirent endurer avant de le laisser parvenir près du Sultan. Entretien qu'il eut avec lui. Paroles remarquables qu'il adresssa au jeune Français, et réponse énergique de ce dernier. Description de la riche Tente d'Abd-el-Kader.



On se rappelle l'événement affreux qui arriva ne se fussent disputé le droit de la donner la mort. Mais la la contre le sont en soie le l'au dernier, sur la plage d'Arzew entre Alger et Oran. Le brick le Loiret et it en lissen leurs sabres et vomissant les uns contre les autres les interestations le pression de l'au dernier, le diapeau de l'infanterie, a une ban le jaune beaucoup d'argent pour ma rancon. atation dans le port d'Arzew; quarante hom es de l'équipage descendirent à terre pour re onnaître une source située à deux lienes des avantpostes. M. R de C, capitaine du brick; M. de F, enseigne de vaisseau; M. Clinebard, médecin, et deux matelo s, s'écar èrent un instant de la troupe. M. de F avait pris les sang et de poussière, dévoré d'une soif ardente, tremdevants; il marchait précipitamment dans les plant de tous ses membres, il fut placé au milieu de la hautes herbes à la poursuite d'une perdrix qu'il conchait en jour, lor que tout à coup une troupe tenaient les bouts, et on le fit marcher à coups de bâton. d'Arabes s'élança d'un ravin, fondit sur lui à bride abattue, et lui cria de se rendre. Pour toute répons , M. de F.... ajusta un de ces brigands, le chien de chrétien! et toute la tribu accourait avec et lui cassa l'épaule d'un coup de tusil. Il fut des harlemens de joie. Les hommes, les en'ans, les e rne aussitot; on lui passa u e corde autour du femmes, les vieillards s'approchaient du captif et lui cou, et un Arabe, qui tenait le bout de cette eprde attaché à l'arçon de la selle, courut vers les montagnes au grand galop. Pendant ce temps, les compagnons de M. de F, surpris par des laganem à Mascara : on distinguait encore parfaitement Arabes, luttaient con re eux avec des chances diverses. M. de C , blessé d'une balle dans les côtes, un bras meurtri, la tête entachée d'un coup de vatagan, fut secourn par les matelots de Elle est garnie intérieurement de draps de divers s cou l'équipage, et parvint à s'échapper, après avoir leurs, sur lesquels, au milieu d'arabesques et de croistué deux ennemis qui s'acharmaient à sa poursuite Le docteur C, homme petit et leste , tua un Arabe, esquira le licou qui était tendu de

Cependant l'Arabe qui entraina i M. de F. ... 4 traver. les rocs et les brous ailles, avec toute la rapidité d'un cheval du désert, s'arrêta des qu'il se vit à une certaine distance des posses france's Tante la tronpe mit pied à terre en même temps que las, et se précipi a avec deeris féroces au our du malh ureux prisonnier, dont les membres, déchirés en lambatix, ruisselaiert de san, et de suem : o : le débarras a de la corde qui l'etranglait, on his his mains derrière le dat, on le mit debout et on l'atta-ha fortement au tronc d'un pa'mier, pom bui tranclier la tête. Cen e ait Lit de lui, si les Arabes perux que quatre car bers portent con-tamment devant

les imprécations horribles, un cavalier arriva et fit cesses e tumulte : c'était un espion d'Abl el Kader. Il recon nut de F..., qu'il avait vu souvent à Arzew, et pensant ju'Abd-el-Kader paierait généreusement le corps d'un officier français, il persuada aux Arabes de détacher leur captif et de l'emmener vivant.

Al ers commença pour M. de F .. . une série d'infortunes dont le réest fait frémir d'korreur. Na , convert de roupe, attache par des cordes dons plusieurs cavaliers Vingt fois le malheureux se jeta à terre et implora la cra haient à la figure; on tirait des comps de fusil à ses reilles; on le convrait de boue.

Enfin, le troisième jo r, on atteignit le camp, itué dins un bois de figuiers, sur la route même de Mousles orni-res que les canons des Français avaient creusces ors de leur dernier passage.

La tente d'Abl ef-Kader est la plus magnifique du larm s semblables, par leur forme, à celles qui déco-rent chez nous les draps mortuaires. Un rideau en laine un Arabe, esquira le licou qui était tendu de toutes partis, et se glisto dans les ravins. Les deux partie du fond, qui est la plus petite, se trouve un matelots furent tués. petite porte qui s'ouvre sur le derrière sert de passage por le s rvice de la tente, et aux esclaves spécialement ettaches à la personne d'Abd-el-Kader. B'n About et Ben Faka out la chorge de veiller sur lui lorsqu'il sori per rette porte, et de lui présenter l'eau pour ses ablela nuit le devant de la tente, restent attachés à deux longues perches; l'intérieur en est ainsi ouvert à tons les yeux et acressible au premier veru.

Dans un des coins, per terre, sont roules quatre dra-

cond, le drapeau de l'infanterie, a une ban le jaune entre deux bandes bleues horizontales; le troisième, leux bandes horizontales, l'une verte, l'autre blanche, le quatrième est moitié jaune, moitié rouge Le ven-tredi, jour de repos pour les Arabes, on les expose de-vant la tente du soltan.

Trente esclaves negres, qui forment la garde partimlière d'Abd-el Kader, enfourent sa tente. La ne son amais relevés, et n'ont pas d'autre lit que la t-rie. Un

onge, don't Abd-el-Kader se sert pour monter à cheval. On voit encore un petit matelas, couvert d'un tapis sur lequel sont deux carreaux en soie rouge. A chaque extrémité du matelas e-t placee une caisse; d'ux autres caisses forment dossier : un tapis recouvre le tout. Tout cela c'est le sopha d'Abd cl-Kader. Les caisses renferment son argent et ses habits. Un tapis, sur lequel s'as soient les étrangers, est étenda par terre. .

Abd-cl Kader a de petites mains charmantes et de fort jolis pieds, dont il pousse l'entretien jusqu'à la co metierie; il est toujours occupé à l's laver, tout en ausant, accroupi sur ses carreaux; il tient les doigts le ses pirels entre les doigts de ses mains, on , torsque ette posture le fat gue, il se me t à rogner, à déchansser es ongles avec un canif-ciscau dont le manche en nacre at finement travaillé, et qu'il a constamment dans le main. Il affecte une extrême simplicate dans ses vête mens; jamais d'or, jamais de broderies sur ses bernous; l parte une chemise de toile très-fine, dont les contures iont convertes de lis-rés en soie, à l'extrémité desquels end un petit gland de soie. Après sa chemise vient un wi k; il jette sur le haïck deux bernons en laine blanthe, et sur les deux banons blancs un bernou de cou leur noire. Quelques glands en soie sont les euls orne mens qui relevent la simplicité de son costame. Il ne porte jamais d'armes à sa ceinture; ses pie le sont nue dans des babouches; il a la tête ravée, et sa coiffure si compose de trois ou qua're caloftes grecques l'une dans antre, sur lesquels il rabat le capuchon de son bernon

Lorsque je fus introduit pour la s conde fois dans le tente du sultan, il était assis sur des coussins. Ses écri vains et quelques marabouts accroupis en rerele étaient s s'a côtés; sa fignie, riante et gracieuse, contrastait Gravure autorisée par le Ministre, le Dépôt ayant été fait. l'une façon charmante avec leurs faces sauvages et im massibles La premier écrivain attira tout d'abord mon Paris. Imprimer. Chassaignen, r. Cit-le-Cerur, 75

beaucoup d'argent pour ma rançon.

Le sultan m'ordonna, avec un sourire pleis de bonté, le m'asseo r, et me dit en Arabe. — « Où as tu été pris? » — A Ara w. — Ton nom? — F.... — Ah' oni, Français? — Oui, je suis Français; mais ce n'est pas ce que je veux dire i je m'appelle F - Oui, Français? -» Non, France; comme, par exemple, si tu t'appelais » Mascara, Alger, Oran, Mohammed-Ali-Abd-el-Kader. «— F.....— Oui. — Ton grade? — Licutenant de frégrand nombre de Chaous veillent constamment aux sgate. — Capitaine? — Non, lieutenant de fregate. —
aborda, attendant les ordres du maître.

Dans l'intérieur se trouve un fabouret recouvert de soie a que tu étais sur ton navire? — A bord du navire, il y s un capitaine, sprès un lieutenant en second, puis les lieutenans de frégate, dont je fais partie; ensuite viennent les maîtres, les quartier-maires, les matelets, les novices et les mou-ses. Ces derniers sont des enfans. » - Je comprends, lieutenant. Tu es le trossième sur le navire? - Oui. - Ne crains rien; tant que tu seras pres de moi, tu ne seras exposé à aucun mauvais trus-

Il m'entretint long-temps des généraux qui avaient commandé en Afrique, et il s'informait avec beaucoup d'intérêt et de curiosité de ce qu'ils ctaient devenus Asse nom du général Trézel, il cutra dans une violente co-

a - Voilà l'auteur de tous nos maux ! Voilà relai qui, en rompant la paix, a cousé tant de désastres ! »

le compfis qu'il voulait faire aliusion au combat de la Tafna, où le général Bugeaud a réparé l'échec de la Meets, qui nous avait enlevé 500 hommes.

« Combien, lui dis-je, as tu perdu de cavaliers à le Tafna? — Combien? répondit-il avec 12ge, combien? Qu'es -ce que cela te fait? L'arabe n'a pas été tué comme le Français à la Meeta, Vous n'avez pas réparé lu grande victoire que j'ai remportée sur vous. A la Tafna-500 hommes des nôtres ne sont pas revenus.

Je me gardai b'en d'ajouter aucune observation ; il'y ut un moment de silence, après lequel il sourit et me lit : a As-tu encore besoin de quelque chose aujour-

Abd - el - Kader donna aussitét des ordres pour qu'en n'eabilit Sur un signe, je me retirai, et on me conduicit dans le magasin aux vivres.

(Extrait du Moniteur Parisien.)

PRECIS HISTORIQUE des Souffrances inouies d'un jeune Officier français, prisonnier d'Abd-el-Kader, que les Arabes lui sirent endurer avant de le laisser parvenir près du Sultan. Entretien qu'il eut avec lui. Paroles remarquables qu'il adressea au jeune Français, et réponse énergique de ce dernier. Description de la riche Teate d'Abd-el-Kader.



le 12 août de l'an dernier, sur la plage d'Argew corre Alger et.Oran. Le brick le Loiret et it en station dans le port d'Arzew ; quarante hom ede l'équipage descendirent à terre pour re onnoître une source située à deux lienes des avantpages. M. R.... de C...., espitaine du brick; M. de F, enseigne de vaisseau; M. Clinchard, médecin, et deux matelo s, s'écar érent un instant de la troupe. M. de l'.... avait ; ris les devants; il marchait précipitamment dans les regions acid poursuite d'une perdrix qu'i conclisit on jun', for que tout a coup une troupe ['Arabes s'vience d'un ravin, fondit sur lui Bride abattue, et las eria de se rendre. Pour toute repons . M. de F ajusta un de ces briganda, et loi cossa l'épaule d'un coup de finil. Il fin e rue aussité : otr lui passa u e corde autour du con, et un Arabe, qui tensit le bout de cene egrile attaché à l'arcon de la selle, courut vers les minisagues au grand gaiog. Pendant de temps, tios un bois de figures, un fa route même de Mous-les compagnons de M. do F...., surpris par des regaren à Museara : en distinciali roccur parlaitement Avalors, luttaient con re cox avec des chances diverses. M. de C , blessé d'une balle dans les côtes, un bras meartri, la tête entachée d'un coup de yatagan, fui secourn par les matelots de A'équipage, et parvint a s'échapper, après avoir sue deux engemis qui s'acharmatent à sa poursuite Le doctour C bomme petit et leste, tua um Arabe a coquira la licon qui était tendu de

qualefots fitteent tues. opendant Carabaquiquescripti Male P. ... atterer he race of he house airloss seven south is regulate d'un pour la revieu de la tente, et ana esclaver apéc alentent lieval des demons, s'aractes de ret a que certaine of taskes à la personne d'Abd-of-Kaster. Est About et be race of he bound in the passes that he of a regulate of undistance that goes is degrees C. I with he to super not peed a Bern Paker sort in charge do willker sure has foreign'd son pierwich within therepare the first of the power pier as on the of trails, reportering a presential to all viscous a committee to encohers, therefore range surprise restaurable to the and, Its unit be devent do be trule; restret effected indicate and proposed piliting along at the provision to a magnetic of the to the state with which the filling of the court of the court of the visibility of the court of For the distinguishment of the definite forms of the court of the court of the court of the court of the definite of the definite definite and the definition and

comes paris, et seglis o dans les ravins. Les deux

On se rappelle l'événement affieux qui arriva e se finent disputé le droit de lui donner la mort. Mais Abd-el Kaler lorqu'il est en marche l'e cont en soie come i's se pressurent encourse lui avec lureur, besiloung lears salrey et yomissant les sine contre les autres is improviding horrible, an excaller arriva et fit ceses r tomolte; c'etait un espion d'Ab I el Kader, Il recon ent de F..., qu'il avait vu souvent à Arresv, et pensant pa'Abd-el Kader paierait génére usement le coupt d'un discor freegris, if percents and Africas de détacher our captif et de l'emmener vivant. -

Al ers commença pour M. de F., one stele d'infortuong et de poussière, dévoré d'une soil ardeuse, tremdent declare ses maudece, il but place on milien de la nair at lies bruts, et on le fit muscher à coupa de băron. ingl for he malleuring or jets & terre of implois hi sort; mais les bourreaux refinèrent de le tore. Quand to promined gree d'une tribe, ils referent : a Venez-voir then de chrétien? « et faute la tribu accourait avec tes burlement de jole. Les hommes, les culares les emm a, les vieillards s'approcha cot du coptif et ba ca baient a la figurer, on tipuit des coups de linit à ses sector; on le convent de bane,

Eetla, ic tronieme ja or, og attargant le enmpg, itne Lies an bolt of figurers, our la ropte même de Mouse es orni res que les canons des Pranquis avaient evensées ors, de leur de raier mange,

the tente d'Abil el-Kader est la plus mignifique di sup; elle a trente pieds de long et oere pieds de hant Elle cal garnie intérieurement de despa de divers a cou leurs, one lesquels, au milleu d'arnhaques et de crois lane junce, conger, bless, verte, se debelant des larness symblables, par lour forms, a celler qui doco rent clara nous les draps mortuaires. Un ridesp en laime inick) is separe on drix pastice integles. Bens b arter de fond, qui est la pius printe, se trouver m of I had been he framenous ou by offerir al & online, salving politic porter qui Vouvre sur la derrière sert de passaga out cette ports, c. de lut presenter l'out pour would en rouse. Tiente la journée, l'es deux rideoux, qui ferment inugues percherg l'intérieux est et ainti-navers il trop

e picmiet, le dispesu de la cavalerie? est auageş le econd, le drapean de l'infenterie, a une ban le jaune entre deux baodes bleves horizontales; le troisième leus bandes horizontales, I me verte, l'autre blanche, e quatrième cet moité jaune, maîtié rouge Le veu bruit, four de repos pour les Arabes, un les expose de-

Treate exclaves negree, qui forment la garde partiestimed'Abl-el Keder, enforment as tente. La re nonamais releves, et n'out pes d'autre lit que la terie. Un gand nombre de Clezons veillent constanunent aus bords, attendant les ordres du maitre.

In voit encore un petit matelas, convert d'un rapo sur lequal sont deux carrents en seie reuge. A chaque extransité du matelas est places une casser; d'ux autre the lornest darker; an lap's recourse le pout l'out rela c'est le suplia d'Atal el-Kuleis Jes saines reofer ment son argent et ses habits. L'a rapis, sur lequet s'as olent les étrangers, est éten la par terre.

Abil of Kader a de petites mains charmantes et de her jolis meds, dent il pour e l'entretten (nequ'à la ro partieries il cet tempores occupe à l'a laver, but en le ses pieds entre les doigts de ses mains, ou , torsque ette pasture le fat gue, il ac me t à reguer, à deciment as oughts are ear canif-created he manche en mere at the ment travaille, et qu'il a constamment dans le as a . Il affecte mue extrangularidade dans see Vite nems, jamais d'or, jamais de broderies que ses bernons; d parte une chemiss de toile tris-fine, dont les contares ont convertes de fiseres en sote, à l'extremité desquela and not petty gland do soin. Aprile as chilospe treet on or ke at jette one he harek dena hergons im hime blamhe, et sur les deux benieux blanes un bernot de cen en il sun tion une ets atraliquite al torrestra lap areas parte formis d'acmes à les crimmes; ser piu la sont une date des babooches; il a la tifte curer, et se cuillann o

a weight a finite reactivet graining, controlled Grawne autorized par le Ministre, le Dépôtay ancel d'age. me for my classically given burn faces souvages at em-

treation. If ports one physionomic de tartule; o'est un oquin. Il a tenjours cupied Abd-cl-Kader à demander seasons d'argent pour ma rançon.

Le sultan en ordonna, avec un souvire plein de bonte le m'assovir, it me dit en Araba - a Ob an tu eté pris? a - A Ara w. - Ton nom? - F - Ah' oui, frangold? - Only, for sale Pranquis; male on n'est pas co que to veax dire t fe mappelle F - Out, Fin total -*Aon, France; comme, per exemple, si tu l'appelais s'domma, Alger, Oren, Mohmmed-Air-Abd el Kader. - France - France - Leutenant de fiegate. - Capita on ? - Non , lientenant de fregate. ils mont d.t que ta étais expitame; et plique mai co a a un engiteire, après un lichtenant en recoud, quia luc heuterans de fregate, dont je fiele partier, roman viennent les maitres, les quartier-mairres, les matelots, les noviers et ico mon-ses. Ces derniers mont des enlans. . -- Je comprenda, lieutenant. Tu es le trouiseur aur formeine ? - Oni. - No emine ricus; tent questo serga

près de mos, ils ne sesse enpire à avent maneulatiel-If n'entetiot long-toups des généraux qui avaient

summande en Afrique, et il s'informat avec bennrang. L'interès et de cartosité de ce qu'ils s'aunt de come. Ausom da gineral Torget, il entra dans unn violento co-

a -- Voils Leateur de tous non times ; Voils reim qui; ers roughest in point a same built de desaffre ! a the relation of the state of th a Taina, on to general there ad a repart feebes de la Morty, qui nous avait enlevé Seo homeen-

a Comblen , lui dis - je , as to perdu de cavoliere à le Talon? - Combined edential aree sage, combined of the exequence to be fait? Linabe n's passed too orange s me le l'estiquis à la Moute. Vous mirrix pagréguie le grande victoria que j'as rempostes auryona. A la l'alua Doe hopmer des notres na sont par reverses of it and the disjoint success observation; if a

at an memeral of a brace, agent by member to the it r e le to enuire bracia de quelque china mejoure

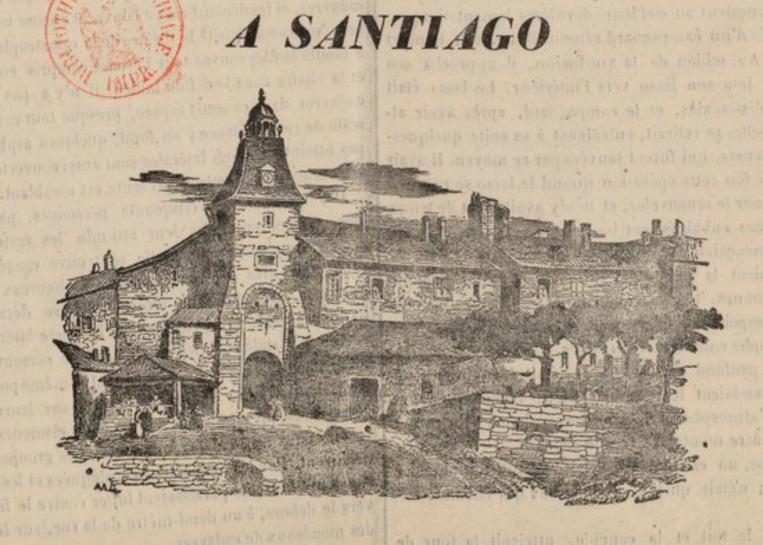
Aba - el - K nit e donna angestet des nelles print group on indiger, were many market our of sugar norms, to before

Krewiczlu Maidu w Tarinien



INCENDIE

DE L'ÉGLISE DE LA GOMPAGNIE



Dix-neuf-cents Victimes!!

Le journal la Patria, de Valparaiso, publie les détails suivants sur l'épouvantable catastrophe qui vient d'arriver à Santiago :

L'incendie a commencé à sept heures du soir ; plus de trois mille âmes occupaient l'enceinte de l'église, dans laquelle on célébrait le dernier jour de la fête de Marie. — On venait de commencer la prière. Le temple était illuminé par plus de 20,000 lumières, orné de fleurs artificielles et d'étoffes faciles à s'enflammer. Toute cette disposition se prêtait admirablement à un épouvantable incendie.

Un sacristain s'occupait d'allumer les dernières lampes de gaz liquide du maître-autel. Aux pieds d'une image de la Vierge, il y avait une demi-lune de feu, composé d'une infinité de lumières. Cet homme approcha une mèche allumée d'une des lampes, qui se renversa; le gaz s'en échappa et produisit une flamme qui sauta à un demi-mètre de hauteur. Le feu prit aussitôt aux broderies de l'autel, suivit vers la partie boisée et arriva ainsi jusqu'à la toiture. Tout cela-en un instant. L'explication en est facile : il y avait au maître-autel plus de 2,000 lumières jusqu'aux poutres qui soutenaient la boiserie de l'édifice.

Le feu arriva en un instant à la coupole.

La confusion fut horrible à cet instant; toute la foule se jetait sur les portes principales. — Celle qui ouvre sur la rue de la Bandera était ouverte à moitié; il arriva qu'au milieu de l'épouvante les femmes se confondaient; les unes tombaient, les autres s'évanouissaient sur le seuil même. Sur les premières tombées, celles qui venaient à la suite, pressées par la multitude, tombaient également. — En une minute, les portes latérales furent complétement obstruées; il s'y était formé une masse de corps humains. Tous criaient. On entendait à une très grande distance les plus désespérantes lamentations.

Les flammes envahissaient les autels appuyés sur les murailles

latérales, et les toits commençaient déjà à tomber en charbons ardents, qui communiquaient les flammes aux vêtements et aux corps.

Nous avons vu l'incendie, placés près d'une des portes de l'église. Oh! spectable horrible! sur le seuil même il était impossible de se sauver. Cent bras herculéens se présentaient pour une de ces malheureuses qui se débattaient, qui criaient, et qu'il a été impossible de sauver. On sortait leurs corps par lambeaux sans pouvoir les retirer de cet amas confus.

Durant ce temps, le seu dominait la coupole qui déjà disparaissait de l'espace et tombait avec fracas, produisant une horrible détonation. Les slammes dominaient tonte la toiture, et les planches incendiées tombaient, en se détachant, sur ces malheureuses semmes. En un instant le désordre sut à son comble. Le toit jetait une pluie de seu sur les pavés couverts de monde, les autels s'écroulaient, on entendait les cris désespérants des victimes; une horrible confusion régnait au dehors, à l'entrée de l'église! Une demi-heure d'efforts surhumains suffisait à peine pour sauver une seule de ces malheureuses. Le seu augmentait pendant ce temps et déjà les brûlait.

.... Les flammes s'élevaient à deux mètres des pavés ; ce n'étaient point les décombres qui les produisaient, mais la multitude qui s'enflammait. Pour un instant, nous crûmes apercevoir l'enfer avec toutes ses horreurs. C'étaient des individus qui criaient, se secouaient, s'arrachaient les cheveux au milieu des flammes, se déchiraient le visage et tombaient à la renverse. Des femmes qui ne pouvaient pas se mouvoir, dans ces terribles instants apparaissaient, comme par une vision d'optique, d'abord blanches et belles, et puis blèmes, un instant après la chevelure en feu, et puis carbonisées comme des statues. Il y eut un instant durant lequel l'espace compris entre la porte principale et le presbytère s'était converti en une mmense fournaise. Spectacle épouvantable! On voyait des groupes

sans mouvements que l'on ponvait à peine reconnaître pour des êtres humains ; on voyait des luttes épouvantables entre la vie et la mort, luttes d'hommes, de femmes, d'enfants, éclairés par la sinistre splendeur des flammes qui les consumaient.

Les arbres de la petite place voisine furent arrachés; on les tendait aux victimes, afin qu'elles pussent s'y attraper et par ce moyen les entraîner au dehors. Mille bras tendus s'efforçaient de s'y attacher; mais c'était en vain : les branches s'était converties en tisons aidents.

Toute espérance était perdue! Les flammes dominaient les portes, et 2,060 individus lançaient au ciel leurs dernières lamentations.

A cet instant, l'idée d'un campagnard réussit à sauver de la mort quelques victimes. Au milieu de la confusion, il approcha son cheval des portes et jeta son lasso vers l'intérieur. Le lasso était aussitôt retenu par dix mains, et le campagnard, après avoir attaché le lasso à sa selle, se retirait, entraînant à sa suite quelques-unes de ces malheureuses, qui furent sauvées par ce moyen. Il avait répété trois ou quatre fois cette opération quand le lasso se rompit. Il n'y eut personne pour le renouveler, et il n'y avait point de temps pour cela. Les flammes envahissaient les portes, et ceux qui s'y étaient réfugiés commençaient leur agonie.

Les cloches sonnaient la mort !.... Elles annonçaient l'agonie de centaines de personnes. Leur écho plaintif, confondu avec les derniers cris du désespoir, causaient une horreur invincible. Les témoins de la catastrophe couraient épouvantés.

Le silence le plus profond régna alors : c'était le moment où 2,000 malheureux rendaient leur âme à Dieu, tandis que leurs corps remplissaient l'atmosphère d'odeur nauséabondes ; des colonnes de fumée noirâtre montaient vers le ciel.

De temps en temps, un cri plaintif sortait du milieu du brasier pour mourir ensuite ; c'était quelque malheureux qui endurait encore le sacrifice.

Le feu, consumant le toit et la coupole, atteignit la tour de droite. Il s'était passé un quart d'heure, et la tour n'existait plus. Le feu envahit le clocher, qui ne tarda pas à s'écrouler avec fracas.

Quel triste spectacle présentait la population ! Les maisons voisines étaient remplies de cadavres et de moribonds. Quatorze tombereaux remplies furent conduits à l'hôpital et au quartier de la police. Le ministre de l'intérieur et l'intendant de la province dictaient les mesures les plus pressées.

Nous avons aussi vu le président de la république et les ministres. Le désespoir était peint sur tous les visages. Des familles entières couraient les rues, encore éclairées par les flammes, cherchant leurs parents perdus! Malheureux! vous ne les trouverez plus, sinon sous les décombres, mêlés à des centaines de cadavres informes!

Le doute, l'horrible doute est d'habitude plus effrayant que la réalité même.

Les ravages sont immenses. Qui ne pleure pas une fille, une mère, un frère? La ville atterrée a passé la nuit en veille.

Nous avons vu des familles entières consumées par le feu : une multitude de jeuncs filles qui paraissent respirer encore, des enfants innocents asphyxiés ! Nous avons vu hier soir la population entière conduisant des cadavres à moitié brûlés ; au dedans de l'église, éclairée encore par les slammes, les murailles rougies par le feu ; nous avons vu de longues files de cadavres debout, ayant une attitude menaçante et les poings crispés par le désespoir. Oh ! nous avons vu tant de malheurs que ce serait en vain que nous

prétendrions nous en souvenir! On raconte des choses qui font dresser les cheveux. Il y a eu des personnes, cela est horrible, qui se sont occupées à sauver des saints de bois et des ornements de prêtres, tandis que leurs semblables périssaient dans les flammes!

Hier on a cru que le nombre des victimes ne dépasserait pas cinq cents ; la clarté du jour nons a montré toute l'étendue de l'horrible ravage. Les voûtes de l'église de la Compagna recèlent plus de 1,800 cadavres, et les décombres en couvrent encore un bien plus grand nombre. Nous avons visité le théâtre de la catastrophe. Un amas de cadavres à moitié brûlés couvre tout l'espace compris entre la porte principale et la chaire dans la nef du milieu. Il n'y a pas moins de cinq cents cadavres dans ce court espace, presque tout carbonisés et sans aucun reste de ressemblance ; au fond, quelques asphyxiés que le feu n'a pas atteint. Les nefs latérales sont aussi couvertes de cadavres, mais le spectacle que cet endroit présente est accablant.

Des groupes de cinquante personnes, pas complétement brûlées, conservent dans leur attitude les restes de la plus terrible
agonie. La plus grande partie se trouve rangée sous l'épaisse muraille des arcs des voûtes. Les malheureux s'y réfugièrent pour
échapper aux charbons incendiés qui se détachaient de la toiture.
Ils sont debout. L'on voit près de la porte latérale qui ouvre sur la
rue de la Bandera, à peu près cinquante personnes; plusieurs paraissent intactes, mais brûlées et gardant la même position. Il y a des vieillards inanimés qui s'appuient encore sur leurs bâtons, des femmes
désespérées qui paraissent diriger leurs clameurs au ciel, des enfants
pressés dans les bras de leurs mères, des groupes frissonnants qui se
déchirent. Par les articulations disloquées et les nerfs marqués à nu
vers le dehors, à un demi-mètre de la rue, sur le seuil même, il y a
des monceaux de cadayres.

Dans les galeries extérieures de l'église, il y a une multitude de cadavres, les uns sortis de l'extérieur, la plus grande partie tombés sur les lieux mêmes.

La scène fait frissonner d'horreur. Les agents de la police s'occupent d'enlever les morts. Chaque coup de pelle découvre un corps ; sous celui-ci un autre, et eneore, au-dessous, un grand nombre de cadavres. Sous la grande porte, les recherches sont inutiles : les cadavres carbonisés s'y montrent par centaines, accumulés de telle manière que l'on pourrait croire qu'ils y ont été entassés exprès. Cependant ils n'ont encore été touchés par personne.

Les murailles du temple écroulées, noires de fumée ; une odeur nauséabonde insupportable; les lamentations de ceux qui ont pu pénétrer jusque-là à la recherche de quelque victime, tous ces détails déchirent l'àme ; on se retire comme par instinct d'un aussi horrible spectacle.

D'après les noms publiés jusqu'à ce jour, le nombre des cadavres comptés monte à 1,931.

Lyon. - Imp. et Lith. J.-B. PORTE, cours de Brosses, 9.





LEMPEREUR DE CHINE

Sa Cavalerie

Ses Femmes

Son Char

Son Tombeau

Le Senversin du Céleste Empire, le Fils du Soleil, vient de rendre tranquillement l'esprit en son Palais, d'où, monté sur le pragon, il s'est élevé dans les cieux à travers leurs ombres éthérées.

Mien-Ning, nommé empereur le 25 août 4824, prit le titre de Tac-Cang (raison brillante) et succéda à son père Kia-Cing.

Ce prince, qui s'est mont ré aussi hostile au Christianisme que son père, publia, dans le commencement de l'année 1837, une proclamation qui défend, sous les poince les plus sévères, les prédications de nos missionnaires dans ses États.

Il était d'une superstition excessive, et l'amour des semmes et de l'argent était une de ses plus grandes passions.

Par une fantaisie stupide, il substitua des anes aux chevaux qui étaient à son usage, se promenan dans l'enceinte de son palais et allant aux appartements de ses femmes sur un char attelé de ces nobles animaux, et comme en Chine, la cour donne le ton à tout l'empire, les chevaux tombérent à vil prix et toute la nation des employés du gouvernement ne se fit plus trainer en voiture que par des anes.

Tao-Cang ne pensais qu'à se livrer aux divertissements et à la débauche; tous ses soins se portaient à inventer de nouveaux plaisirs et à satisfaire ses passions; seize jeunes filles étaient destinées à amuser l'empereur par des danses lascives où elles se dévétissaient; d'autres personnes étaient occupées à prédire l'avenir, à faire des sacrifices, à chanter, à jouer des instruments de musique. Il se promenait sur le lac misin du palais avec une barque servie par 40 rameurs richement habillés-

Un jour la fantaisie prit à Tao-Cang d'établir une foire dans son palais afin d'avoir le plaisir de voir ses concubines se prendre de querelles et en venir aux injures pour les moindres bagotelles; son espoir ne sut pas déçu : le palais sut soudain en révolution et l'Empereur, plein de satisfaction, se désopilait la rate.

Le Souversin de la Chine accomplit ses voyages sur un char attelé d'un bœuf; les fonctions de
cocher impérial sont fort considérées. L'habile cocher de l'empereur vient d'être fait prince pour
récompense de son adresse. Derrière le char flotte
l'étendard impérial sur une bande doquel on voit
représentées les figures du Soleil et de la Lune,
pour marquer que les vertus du prince éclatent
comme ces deux a-tres; sur l'autre sont représentés
12 Dragons, symbole de la souveraineté.

En Chine, les crimes et les délits sont subis par cinq sortes de supplices, selon leur gravité, 1. Marques noires sur le visage, 2. Amputation du nez, 3. Amputation des pieds, 4. La Castration. les malheureux soumis à ce châtiment odieux sont destinés à garder les femmes de l'Empereur; 5. La Mort. L'emploi de ces peines pent toutefois se racheter par du métal.

On estime que la construction du tombeau de l'empereur de chine a coûté la vie à plus de dix mille ouvriers dont la plupart ont été enterrés vivants; autour de ce tombeau, on voit brûler des lampes et des flambeaux entretenus de graisse humaine; dans l'intérieur se trouve un étang de vif argent sur lequel planent des ois aux n'or et d'argent, un appareil complet de meubles et d'armes et mille bijoux les plus précieux qui feraient la fortune de toute la population d'un département Français.

L'empereur de Chine, dénommé Fils du Soleil, possédait 98 femmes, desquelles il a eu 205 enfants; le nombre des serviteurs qui entonrent de soins sa nombreuse famille, s'élève à plus de dix mille.

De temps immémorial, les chinois ont une passion effrénée pour l'opium, passion qui a résisté à tous les décrets impériaux et à toutes les leçons de l'expérience; on sait que ce dangereux narcotèque empoisonne les populations de ce pays.

Voisins de ces contrées, les Anglais spéculérent sur ce goût des chinois ; ils cultivèrent l'opiam dans les terres qu'ils possèdent en ce pays et le vendirent en contrebande aux chinois qui les payaie t en or ou en thé. Afin de pouvoir detruire ce trafic homicide, l'empereur assembla son Conseil et décreta la peine de mort contre les introducteurs qui seraient pris; les anglais protestèrent, mais leur négociation n'ayant pas de résultat satisfaisant, ils déclarèrent la guerre. L'armée Impériale comptait 450 mille combattants; les Anglais n'ayant que 8000 hommes, les Chinois se précipitent en hurlant la victoire sur les cheveux rouges s'imaginant en faire une fricassée, mais le petit carré anglais s'ébranle soudain, le canon vomit la mitraille, l'air gémit et les navires à vapeut s'illuminent. Peu habitués à un pareil spectacle , les chinois se déconcertent, la terreur s'empare de leur ame , bon nombre jettent leurs armer et la déroute est complète. Les vainqueurs dictèrent la paix aux envoyés de l'empereur et se firent concéder l'île de Zong-Gony pour en faire un forteresse et un dépôt de marchandises.

Le jeune prince qui va tenir les rênes de l'empire veut la légalisation du commerce de l'opium; il veut que la puissance navale et militaire de la chine soit fortement organisée d'après le système européen, et que les relations diplomatiques avec la france deviennent fréquentes-

> Antoine HOURNON, Propriétaire de la Feuille.

AUBAGNE, typ. JAMMES

Son Tombeau

Malipada an improbable at the property of

the party of the species of the same of the for all the Real Property and the second section of the section of t

ers, J. Ampalance de pade, A. Le Campine. are a collection of the first and an arranged on all all the entering of the sale of the collection of to be addressed their stall

with the apply to we all interests which will recorn to with the first time and antique of the state of the state of and the second second second second

resident to the period to the product of the williams

and with the state of the state of the state of the regard the separation of the properties

Martin de sep orogice, lie fregleis spiralisted realized translation of the all the table on the dere has beened for the or or to have of to verticed on consylence on chinese qui les Ab violog ab all hid as see on me a seeptest a visible Lab wite, New years as well's as a timed evilvents being de a contre les in-Aberton circum and print filliant ing engraphical

a lettered and the contract of the contract of the prints compared \$10 and of contents; les Asgiant abount one 2009 hammer, he Chircle to prior, sent on hardent is visiting use les cheseux recess atmentioners faire use friendle, mais le petit carre negleia a'decade amdain, le conon vawill be straight lake great to become a vapor a's three book from in Silters is on pareil apertacle; les elel colore dicamentant, la remeire compare de leur and, her number trains lives expected has decourse est streeten. Les voinqueurs disservat le poix aux entrees in Lemperar at to firem conceder l'ile de Magelloop pour at laire un forrerene et un dégot

pies vent'h legalaction de commerce de l'opium il seut que la policiance pavole et militaire de la chies ais (atentos organiste d'après la système compare, or que les relations diplomatiques avec la focce deciennes' fraquentes-

Charles of the state of the second

or (smalled games) good out at a to as a

And I see made to commence the billion.

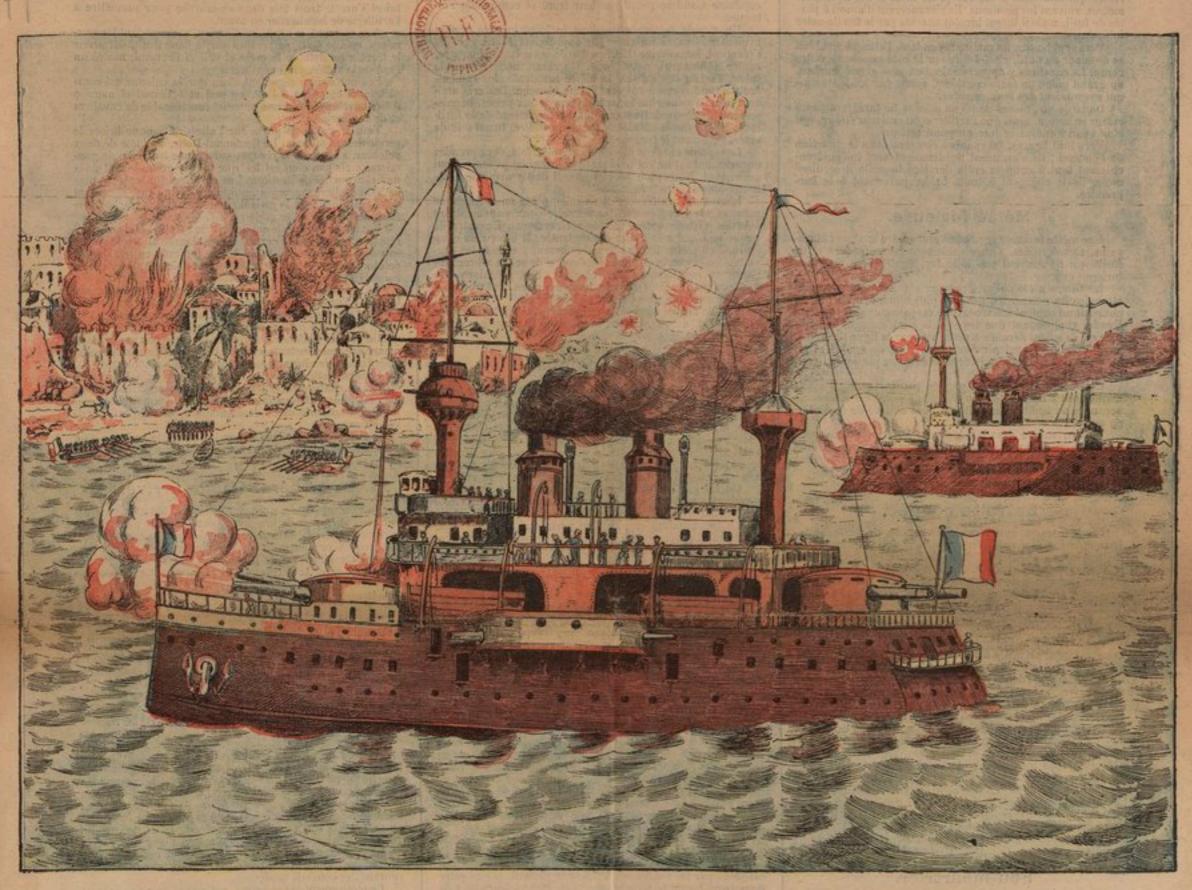
P. Auto Contracts while execute, as Planer a the training of the street with the de special tole

ner alients, or comes or thing, is come sistingers with or the all story in some mean reasons Continues on a section and property of the sections

- mails and could be the district our district. The 1 to a middly year of the state of the state of children or produce; while jurger this district destrained counts for any some part income 3 a 55 aging a police or arising des sandings. II sary learn she throughtful sale south in water in

To come intel total . In circumstate

DEPECHES DU MAROC LA DÉROUTE DES MAURES



BOMBARDEMENT DE CASABLANCA

SOMMAIRE. - Massacre d'Européens à Casablanca. - Le guet-apens marocain. - La fusillade dans les rues. - Le bombardement. - Combats sanglants. - Les cadavres empestent la ville. _ La ville est en ruine et le feu continue l'œuvre de destruction. - Succession d'attaques des tribus voisines. - Les Marocains viennent en grand nombre et la France envoie des renforts. - Destruction du Camp de Thaddert. - Derniers combats.

Historique du conflit.

Tandis que la France attendait, avec une longamimité jugée, par certains, excessive, que le Maghzen lui accordat les justes satisfactions qu'elle réclamait pour toute cette tragique série d'attentats qui se sont succèdé en ces derniers mois, et dont ont été victimes tour à tour Charbonnier, Gironcourt, Lasallas, l'infortuné docteur Mauchamp, les Marocains, encouragés sans doute par tant de patience, vienaent de grossir tout à coup leur dette d'effroyable façon : le 30 juillet dernier, huit Européens employés aux travaux du port en construction, à Casablanca, sur l'Atlantique, ont été massacrés par une populace ivre de carnage, venue des environs de la ville.

Le lieutenant de vaisseau A.-Henri Dyé, qui, au cours de deux remarquables croisières, a dressé les cartes hydro-graphiques de la côte marocaine, a donné, dans son rapport, les détails suivants sur la ville qui vient d'être le

théatre de cette sauvage agression :

"Casablanca est le port le plus considérable de la côte marocaine, car le mouvement des marchandises à l'entrée et à la sortie dépasse même celui de Tanger (soit 19 à 20 millions en moyenne).

Devant les plaintes incessantes des négociants marocains aussi bien que des Européens, le Maghzen comprit la néces-sité de construire, à Casablanca, un vrai port, et, vers la fin de l'année dernière, il passait un traité à cet effet avec la Compagnie marocaine. Celle-ci confia l'exécution des travaux à MM. Schneider et C* et à M. J. Vigner, qui, à leur tour, sous-traitèrent avec deux entrepreneurs, MM. Donnadix et Gindro.

Le contrat, admirablement préparé et étudié par les défiants Marocains, est d'une précision étonnante. Nous n'en retiendrons ici qu'un point : s'il stipule pour les grosses mains-d'œuvre l'emploi de travailleurs indigènes, par contre, pour tous les emplois exigeant certaines compétences, il specifie que la Compagnie est libre d'amener des ouvriers d'où il lui plaira et en tel nombre qu'il lui semblera néces-

Les manœuvres marocains offrirent avec empressement leurs services. Ils étaient plus de trois cents sur les chantiers. Les habitants mêmes de Casablanca suivaient avec un intérêt sympathique les travaux, commencés le 2 mai dernier. L'esprit de ces gens, d'ailleurs, de l'aveu de tous les voyageurs, fut toujours excellent. Quand le lieutenant de vaisseau Dyé eut terminé ses sondages dans la baie de Casablanca, il fit faire, par les soins du consulat de France, à l'occasion du 14 Juillet, une distribution de pain aux pauvres de la ville, en remerciement des dispositions amicales et des bons vouloirs qu'il avait rencontrés là.

Tout allait donc au mieux du monde. Les entrepreneurs avaient ouvert, à l'est de la ville, une carrière, d'où un chemin de fer amenait les pierres jusqu'au port. Ils avaient fait venir de France un important matériel, de gros approvisionnements de chaux, de ciment, de ler. Les travaux préparatoires, estacades, voies ferrées,

étaient achevés ; les maçons allaient s'y mettre à l'œuvre. Mais, le 30 juillet, des bandes de Kabyles venus de la campagne, armés comme ils le sont toujours et fanatisés par les excitations à la guerre sainte du fameux sorcier Ma el Aïnin, premier auteur, déjà, du drame de Marakech, envahissaient les chantiers, après avoir, la veille, sommé le gouverneur de faire arrêter les travaux. Ils saccageaient tout, brisaient une locomotive, incendiaient les baraquements édifiés pour le service de l'entreprise, et, enfin, massacraient les ouvriers européens qu'ils rencontraient sur leur passage.

Les Européens, les israélites, affolés, cherchèrent à fuir par la porte de la Mer, à gagner les navires mouillés au large, car, du côté de terre, la ville était bloquée. Certains furent poursuivis jusque dans l'eau et frappes. L'un aurait été tué. Un certain nombre se réfugiérent dans les consutats, et notamment au consulat de France, géré, en l'ab-sence du consul, M. Malpertuy, en congé, par M. Neuville, un jeune élève consul qui semble avoir fait vaillamment son

L'émotion que produisit la nouvelle de cet odieux atten-tat fut considérable.

Le gouvernement français, d'accord avec le cabinet de Madrid, se mit aussitôt en mesure d'en assurer la répression. Des ordres furent envoyés à Toulon pour constituer une escadre placée sous le commandement de l'amiral Phi-libert, et chargée de prendre en Algérie, pour les conduire au Maroc, trois mille hommes de troupes, commandés par le général Drude. Dès le lendemain du massacre, le Galilée

était parti de Tanger pour aller protéger nos nationaux. Son arrivée permit à ceux qui domeuraient à terre de s'embarquer. Londi deruier, comme le continandant du Gaillee envoyant à terre un paquel de soixante hommes chargés d'assurer la garde du consulat, nos marins furent reçus à coups de fail, on desit de la marine furent reçus à coups de Idal, en dépit de la promesse faite par le gouvernement qu'ils trouveraient toutes portes ouvertes. A la baionnette, ils se frayèrent passage. Du consulat, ils signalèrent l'incident au Galilée, qui ouvrit le feu contre le quartier marocain et les alentours de la ville, seconde par le Du-Chapla, qui venait d'arriver. Cette canonnade, suivie d'un second débarquement de marque le partie d'un second debarquement de marque le partie d'un second debarquement de marque le partie de la contrate d'un second debarquement de la contrate d'un second debarquement de la contrate quement de marins français auxquels se joignirent trente marins espagnols, a produit une salutaire impression. Mais une inquiétante effervescence règne encore sur plusieurs autres points du Maroc.

Combat du 18 Août.

Aujourd'hui, pour l'anniversaire de Saint-Privat, les Marceains nous ont offert un combat en règle.

Des la lever du jour, des cavaliers marocains se sont montrés, par petits groupes, sur les sommets et sur les crêtes qui dominent notre camp, de mille à dix-huit cents mètres, suivant les positions. Ils s'avancèrent d'abord à portée de fusil, mais il furent bientôt chassés par le feu de notre

Vers sept heures du matin, cependant, l'attaque semblait se dessiner au nord, c'est-à-dire sur le côté gauche de notre camp. Les cavaliers y apparaissaient en plus grand nombre, au grand galop de leurs coursiers, suivis par les fantassins qui exéculaient des feux de salve.

Deux de nos pièces de 65 de marine ne tardèrent pas à entrer en action, ainsi que l'artillerie du croiseur *Gloire*, qui

était venu s'embosser face au point attaqué. Vers huit heures, 60 spahis s'élancent dans la direction Be l'ennemi ; ils s'avancent prudemment vers lui et, fran-chissant tout à coup la crête derrière laquelle il se dissi-mule, ils le chargent à toute bride, parvenant à le surprendre.

Mêlée furieuse.

Une mêlée furieuse se produit alors entre spahis et Marocains. Ces derniers, armés seulement de matraques et de fusils qui ne peuvent pas faire feu, sont sabrés avec une furieuse énergie.

Le Gloire a été obligé de cesser son feu, pour ne point atleindre les nôtres. Et, pendant plus d'une demi-heure, se poursuit un combat acharné, livré corps à corps. Le général Drude, comprenant que les spahis sont engagés à fond, bien qu'ils soient dérobés à notre vue par la ligne de crêtes, envoie pour les soutenir deux escadrons de spahis et un bataillon de tirailleurs qui s'échelonnent sur plusieurs lignes

Cependant, les spahis, gagnés par le nombre, ayant maintenant à faire face à un millier de cavaliers marocains accourns au bruit de la finsillade, sont obligés de se replier

Ils arrivent au grand galop vers les troupes envoyées pour les soulemr, réussissent à distancer leurs poursuivants et, s'arrétant à quelques centaines de mètres, se retournent Vors oux et ouvrent un feu des plus meurtriers. La Gloire reprend son bombardement.

Retraite coupée.

Les Marocains, ayant la retraite coupée, ne peuvent fuir. Ils cherchent leur sulut en se portant sur la plage et semettent même dans l'eau. Mais le Gloire qui les suit fait tomber sur eux une grêle d'obus.

Pendant que celle action est engagée sur notre exinema gauche, d'autres contingents marocains, abrités par la ligne des crèles qui dominent notre camp, apparaissent sondaines ment en face de nous et sur notre gauche.

Il est neuf lieures

A ce moment, l'attaque est générale. Nous sommes assaillis par trois côtés à la fois. En face, les légionnaires ripostent ; sur la droite se trouvent le camp des tirnilleurs, une batterie de 80 de montagne et deux mitrailleuses postées sur une ferme élevée qui domine tout le champ de hataille. Mais le gros de l'action continue à se porter sur notre

Vers neuf heures et démie arrive dans le camp une pièce de 75, d'une batterie qu'on est en train de débarquer. Elle se porte à 500 mètres environ et entre aussitôt en action. Tirant par-dessus nos lignes d'infanterie, elle va porter ses obus dans un petit bois où les fantassins marocains grouillent comme des vers. Le premier coup, porté en plein dans le tas, provoque une violente panique. On voit les Marocains, interdits, pris entre le feu du Gloire et celui de nos tirailleurs, chercher à fuir. Mais les obus de la pièce de 75 continuent à tomber sur les points précis où les groupements son!

Feu meurtrier.

Quatorze coups de cette bonne petite pièce, qui, pour la première fois, fait ses débuts au Marce, suffisent à faire déguerpir plus de quinze cents Marocains, qui faisaient pleuvoir leurs balles fout autour de nous.

Le feu du Gloire continue à poursuivre les Marocains qui e retirent à plusieurs kilomètres en arrière, laissant le sol

ionche de leurs morts. On est maintenant débarrassé de ce côté, et tout le feu se porte sur le centre et la droite. Des cavaliers marocains s'avancent dans cette direction à moins de 100 mètres de nos lignes. Deux caids qui caracolaient, avec leurs barnous rouges, dégringolent les premiers de leur monture. Les cavaliers qui veulent venir enlever leurs cadavres tombent à leur tour. Du sommet de la terrasse de la ferme, nos mitrailleuses font merveille. Elles tirent à raison de cinq cents coups à la minute, couvrent tout le terrain, qu'elles balayent d'une véritable nappe de plomb,

Les spahis chargent.

Sous l'assaut des cavaliers marocains, les spahis, se voyant près d'être cernés, se rallièrent. Ceux qui avaient mis pied à terre sautèrent vivement en selle et rejoignirent eurs compagnons;

Ces soixante spahis, en bon ordre, se replièrent lente-ment vers la plage. Puis, s'étant mis en ligne de hataille, le capitaine Caud se porta sur leur front et commanda l'at-

Un rapide éclair brilla dans le lointain : les spahis avaient mis sabre au clair et s'apprétaient à charger. Ils s'élancent, le capitaine Caurl en tête de ses soixante hommes, contre mille cavaliers ennemis. Du camp, nous voyons la scène, l'éclair des sabres, la mêlée sanglante, les combattants luttant corps à corps à l'arme blanche. Les cris arrivent jusqu'à nous : hurlements de fauves aux prises, hennissements de chevaux frappés à mort, crépilement de la fusil-lade. Et la grande voix des canons du Gloire, tirant à toute volée, dominant le tumulte

Les spahis ont donné pour la première fois, et ce premier engagement est un coup de maîfre. Les voici justement qui reviennent. Nous nous précipitons. Il doit y avoir de nombreux blessés, des tués même!

L'un d'eux, en travers de sa selle, porte un mort. Nous saluons, vivement émus. Par miracle, deux seulement ont été tués, et trois autres blessés sérieusement. En outre, le capitaine Caud a la figure ensanglantée. Il a reçu un coup-de fusil en pleine figure. Tous les hommes et tous les chevaux sont converts de sang. Des coups de sabre zébrent les flancs et les naseaux des chevaux. Les pantalons des hommes sont souillés de sang, leurs mains en sont rouges et leurs faces sont noires de sueur et de fumée.

Tout le monde applaudit au passage des vaillants spahis qui défilent, au pas, devant nous, dans la poussière dorée

Fin du combat.

A dix heures quarante, le combat peut être considéré: comme terminé, et à dix heures cinquante, au moment où je reviens des lignes avancées vers le camp pour rentrer en ville, je rencontre le commandant espagnol Santa-Olaila qui parlemente avec M. Raymond, interprete arabe, attaché à l'état-major du général Drude, et lui demande où se trouve le général français pour lui offrir l'appui de ses troupes espagnoles, qui sont massées dans l'enceinte de la ville.

On lui indique que le général Drude se trouve sur la gauche de nos positions, à l'endroit où nous avons été le

nlus menncés:

Le commandant espagnol se porte aussitat dans cette direction et rencontre a une centaine de mètres le général Drude rentrant au camp, tout étant terminé:

Combat du 29 août.

Les Marocains visaner : de donner une nouveile preuve de leue combativité, montrant que, après les resultais de leurs premières rencontro- avec nos troupes, ils sont leind'avoir diminué leur ardeur et leur courage à nous atta-

Nous avous reellement en face de nous un adversaire audacieux, que rien encore n'a pu-décourager

Le récit de la hataille que je vais exposer le prouveraune fois de plus.

Vers une lieure et demic, quelques groupes de cavaliers se montrant dans l'est, une reconnaissance, qui allait quitter le camp pour éclairer les environs, fut envoyée dans cette direction. Elle était composée de deux compagnies de la légion étrangère, 90 gourniers et une demi-batterie de 75.

Cette petite colonne, sous les ordres du commandant de la légion, Provost, marcha dans la direction de Sidi-Moumen, sur la ferme Bounza, occupée par deux à freis cents fantassins marocains. Aussitôt, une fusillade très vive éclata de part et d'autre.

Le second groupe marocain ne tarda pas à occuper às 100 metres de nos lignes une seconde ferme isolée.

Nos deux compagnies de la légion, la 18 et la 23", commandées par les capitaines Antoine et Simoni, prises entre deux feux, furent fortement engagées. Malgré leurs feux de salve, elles ne réussirent à déloger les Marocains, qui conti-nument à tirer sur elles à moins de 300 mètres. Un légionnaire fut tué, trois autres gravement blessés

En arrière, à droite, placés en flanc, les goumiers lan-

caient vers le sud de fortes patrouilles pour arrêter les nom-breux cavaliers menaçant de reprendre nos légionnaires. par le flanc

La colonne se forma alors en carré et marcha sur les fermes, deux sections sur chaque face, suivie par l'artillerie au centre, couverte sur la droite par les goumiers et sur la

gauche par le feu du Gloire. Les Marocains ne se décidérent à abandonner leurs positions que lorsque la section d'artillerie de 75 fit tomber sureux une grêle d'obus. Les légionnaires avancèrent alors à la baionnette, mais cessèrent la charge à hauteur de la ferme, pendant que les tireurs de la batterie de 75 et du Gloire dongeaient leur tir pour poursuivre les fayards.

Il ne fallut pas moins d'une heure pour avoir raison de cet important groupe de cavaliers et de fantassins. L'action paraissait terminée vers trois heures, et la colonne rega-gnait le camp, lorsque toutes les crètes du sud et de l'ouest se couronnérent d'une nuée de cavaliers qui, piquant une charge sur la colonne, arrivèrent sur el'e.

Les goumiers chargent.

a colonne fait de nouveau face à l'ennemi, avance sur lui et s'arrête trois fois dans sa marche pour permettre à l'artillerie de bombarder en avant.

A ce moment, le capitaine Berriau, commandant les goumiers, envoie deux patrouilles sur le flanc droit, découvrir le terrain au delà de la crête et voir si l'ennemi, massé au fond de la vallée, était nombreux.

Les patrouilles signalent alors que la colonne est com-plètement entourée à l'est, au sud et à l'ouest et menace d'être enveloppée par une quantité considérable de cavaliers et de fantassins.

Tout le goum se porte sur l'aile droite pour briser le cercle des assaillants. Le lieutenant Holtz, à la tête de deux pelotons, s'élance à la charge, suivi d'une trentaine de goumiers, mais son élan est tel que tout le goum le suit dans une chevauchée fantastique Les cavaliers foncent sur plus de 500 cavaliers marocains, qui fuient devant eux, cherchant les entrainer vers le gros de leurs fantassins, cachés derrière des haies d'aloès et de cactus.

Voyant le danger, le capitaine crie : Halte ! Mais on n'arrête pas une massa de cavalerie ainsi lancée au triple galop, sabre au clair. Le lieutenant Holtz, toujours en tête de son peloton, accroche les dernières lignes de cavaliers maracains. Une terrible mélée se produit.

Un goumier, qui, d'un comp de sabre, vient de traucher la tête d'un Marocain, en transperce trois autres. Au moment où il se haisse vers l'un d'enx pour ramasser on arme, il est tué à bout perfant d'un coup de fasil!

Un second goumier a le bassin traversé par une balle et meurt quelques instants après. Quatre autres sont blessés. Une dizaine de chevaux sont alors hors de combat.

Pendant cette mèlée, les fantassins marocains accourent au pas de charge. Il est temps. Nos goumiers arrêtent feur élan et se placent sous la projection de deux nouvelles sec-tions de l'artillerie de 80 de montagne, qui viennent d'arri-

On est obligé de laisser sur le terrain le cadavre d'un goumier, qu'on est allé reprendre quelques heures plus-

Le général Drude arrive.

Le général Drude, qui vient d'arriver, fait avancer troisnulres compagnies de tirailleurs, dont deux se portent vers la droite du camp, sous le commandement du commandant Passard. A ce moment, tous les contingents de l'est, qui avaient été chassés lors du premier engagement avec la reconnaissance, sont revenus, et l'ennemi est attaqué dons toutes les directions sur un front d'une dizaine de kilomètres de notre côté. Formant un cercle pius petit et concentrique, celui des assaillants occupe six kilomètro

Sont engagés deux compagnies de la légion étrangère. trois compagnies de timilleurs, les gouniers, les spahis et leux escadrons de chasseurs, qui sontrenvoyes successiveaent. L'artillerie comprend une demi-batterie de 75, deux sections de 80 of quatre mitmilleuses, qui tirent sans discon-

Toutes les crétes sont halayées par nos obus

Les Marocains en retraite.

Vers six beures, les Marocains dessinent nettement un mouvement de retraite comme s'ils obéissaient à un commandement unique, et disparaissent un peu dans toutes les directions, poursuivis par nos obus qui les accompagnent pendant quatre à cinq kilomètres. La bataille est terminée.

Dans la matinée, les rapports des différents com-mandants arrivent au général Drude. On estime ce combat plus sérieux encore que les précèdents et le nombre les adversaires est évalué au minimum à 1,000.

La résistance opposée par l'ennemi fut considérable et sa tactique semble être diregée par une personnalité très aus courant des combats modernes

Le mouvement enveloppant, nettement dessiné vers trois heures, menuca de réussir, mais il fut empéché par la fougueuse charge des goumiers et surtout par le tir efficace du Gloire, qui ne permit pas à la boucle de se fermer derrière nous. Is our menually

CHANSONS AVEC GRAVURES

a ja O fr. 30 pièces ser a la sal ROMANCES

Adieu, Marthe — Allons chercher, Mignonne, le bonheur.
— Le baiser du retour. — En écoutant la fauvette. —
J'aime la nuit. — Jeliette, mes amours. — Les réves d'or.
— Fammes et fleurs. — Les yeas noires et les year bloux. —
Nimon, volt l'hiver. — Fidele columbs. — Le rousigoul de
France. — Tousouss Française. — Le temps des princeveres.
— L'olssau vessit de França. — Mignones, voici le grintemps. — Les deux pouvres sours. — Je voudras l'entendre
chanter. — Un baiser à 200 metres — Viens au rendez-rous.

Est beat me l'active. Eas brist mu tireline.

COMIQUES

En altendant le cure. — Ohi, j'ai une puce. — La revo-én colonel flamolici. — Noire routers. — Fant obligar son prochem — Le maître beigneur. — La petile servante du commandant. — Le tone Erfet. — Un air de fligotphone

PATRIOTIQUES

La Marseillaise, asse accompagnessent. — Gloire au pom-pier. — Le bataillen de la paix. — Le petit bataillen. — France, pour étremes. — Le faui Lebel. — Tenons-nous prêts. — La marche des conscrits. — Etanice et France. — Le rin de la victoire. — La victoire du vin.

CHANSONS D'YVETTE GUILBERT

La grace. — Ja suis divetta. — Le pensionnat de demoi-selles. — Difficiles étrelutes. — Je suis pocharde. — Biché à l'église. — Le molèt de Rose. — L'ansitutrice. — J'en suis pas sèse. — Viettla fille. — Les annès. — Amoureuse. — Mere gosse. — Le moulin rouge. — La factore. — La ques-tion juire. — Mère moderne — Clanson de la bonne dame. — Le chapetet. — Rimion de peèts. — Loaven de la feute. — Menage s'artistes. — Le petit gas. — Femme de chaprin. — Manone.

MONOLOGUES NOUVEAUX

a O fr. 35 piece.

COMIQUES

Je suls gobé par mon portier. — Je suis gobé par ma portiere. — Bans l'antre panier, elles sont plus scolles, — Une
handes à Paris. — Trois soups de men en gognette. — Le
jour de mes nèces. — Mos jiboulétte avec les chivaux d'hois.
— l'eberche des pueces su hon de Bédort. — La dranne d'hois.
— L'eberche des pueces su hon de Bédort. — La dranne d'hois.
— La queue de la maries. — Can battie pan centent. — La
confession de ma fenene. — Un marie pas à la nore. — La
puece de la mariée. — La confession de M. le care. — Le
jambons de la charcuttère. — La chemisse de ma romine.
— La vache de M. le Cure. — Un ancour aux water-cloudt.
— L'accouchement du colone Ramollèt. — Les uneues d'une
femme, grasse, et d'un beunne maigre. — Les trèpes du
curé. — Le paratemerre du voisin ou l'orage dans un let.
— La checcheuse du possenist. — L'abercot de Ipréphins. —
Un poil de chamean. — l'ar l'opération du Saint-Esprit.

RECITS DRAMATIQUES

Le ravin de Lang-Son. — Le greve des meneurs. — Un fast divers. — La fiancée de capitaine. — Du hant de la tour (monalogne philésophoque). — La noce sangiante.

MONOLOGUES POUR NOCES

Le garçon d'honneur. - La demoiselle d'honneur

PATRIOTIQUES

Seul contre cent. — La garde du drapeau. — Le béros de Bao-Nub. — Les festilleurs de featuer — Ugafant de la cantinière. — L'artilleur Schiller. — Grenduncade. — La mort du capitaine. — La nuit de Vissembourg. — La nius, sangiante

MONOLOGUES POUR JEUNES FILLES | RÉPERTOIRE HUMORISTIQUE

Merci, leurelle, cu la Mercagère, d'amone — Manditipin-ses, cu l'Obsen jalous. — Adreus à ma poupée. — Pourque l'on se marie. — Un fiance qui louche. — Voita le mari que je reuz. - Mes deux Gange ou l'embatrandu choix:

LES 1,200 RECETTES

Recueil des recettes utiles, d'une exécution simple et avantageuse, aur l'industrie et l'économie domestique, l'agriculture; l'acticulture; la vitientture; les traitements et la fabrication des vins, vianagre, bière, cidre, pairé, hydromet, caux-de-soie et ligneurs de toutes aspècra; l'Aggiène, la médecina populaire et vétérinaire, les getits industries nouvelles.

Thygiene, la medecina populaire et viterinaire, les petites intratrice nouvelles.

Le livre que nous publican a la prétention d'être une exception à la règle générale, il a la prétention d'être suite à tout le manife, sous le format d'un beau volume in 15 jours, de 350 pages, il contient 1,100 recettes obles, d'une execution simple et avantageuse, qui sont exposera en ternos claire et détaillés, Chacane des recettes continues dans motre ouvrage vant certes d'ir fois le prir du culuse entier, toutes sent d'une utilité incontentable et peuvent procurez agrément, avantage et économie dans mainles et louvraitres. Tous les procedes sont d'une exécution tres, lacile et néasgent auous appareit spécial; toute personne intelligente pent, sans apprentissage aucun, les mettre en pratique en suivant espetement les inclindes décrites. Les autient ou ingrédients indéparé dans l'ouvrage sent à la jectée de tout le monde ou prevent abbenir à peu de francher les droguistes. Notons encours que tous les procédis sent économiques et infirmment plus a avantageux que les méthodes ordinaires. Avec quelques france en pourre entre prendre une honne industrie qui rapportera de beaux bénétiess.— Tout le monde pourre treuver dans notre recont une occupation à son choux un simple essas suffirs pour mettre en evidence l'économie et l'excellence de nos procédis .— Euros petr la poute; 2 frances contre-mander du naméres poste.

Comme ce volume pèse 350 grammes, ajoutez 0 fr. 35 pour le port.

·公司等等目的。目的目的《》的

DES CHANSONNIERS DE MONTMARTRE
P. Delmet. Theodore Bottel, Pursy, Jacques Ferny,
Vincent Hyspa, Xanrof, Xavier Privas, Var-

P. Delmet, Theodore Botrel, Fursy, Jacques Forny, Vincent Hyspa, Xanrof, Xavier Privas, Variney, otc.

Stances a Manon. — Tout simplement, — Marche des petits pierrota. — Petit chagrin. — Les potits pavés. — La petits pierrota. — Petit chagrin. — Les insugurations. — Four bien, roit is capt. — Lastatre. — Chand nous secons vicer. — Pourquoi files fu? — Tu ren tras les piedis devant. — La rende des matelots. — L'incendie de la Monnaie. — Les aflates de Vaile. — La serémade du pavé. — Un bai dans la ministre. — Un vevage ministeriel. — Ousqu'est Saint-Naraire. — Un vevage ministeriel. — Ousqu'est Saint-Naraire. — Un mayage ministeriel. — Ousqu'est Saint-Naraire. — Un mayage ministeriel. — Ousqu'est Saint-Naraire. — Un mayage ministeriel. — O filajeel (régonne à Adéle). — La berceuse Heue. — La benceuse verte. — Pour avoir la fille. — Le gaintempé à syance. — L'inversaine. — Le monne des cooles. — Balland du vitriolé. — Ballande des agents. — La bialou des agents. — Rapintre, — Romance populaire. — Mind. — Le marchable. — La vesse (monnéagne). — La terre. — Stances a Dierrot. — Si vous le veuller, 6 Mademoiselle. — La commission (Valver). — Pessecaniment. — Seus le tunnel de Saint-Germann. — Le môme aux grands yeur. — Faut qu'elle s'amune. — Tout près de mpoulin. — Alleme, allume. — En se balindant suc le garen. — Birn de vie. — La machtagouins. — Met débuts dans le mondes. — Les nichons. — Oraises fansères. — Elle de brasserie. — Lettre s uns armir. — Pour la Française. — Les hains de vapeur. — Lo peta trère. — Une destination, — L'esconiments. — Andrés des fansères — Une destination — L'esconiments. — Andrés des fantère. — Une destination — L'esconiments. — Andrés des fantère. — La marche des ministers de l'araille. — Natre l'emme, minant. — Le marche des maring. — Les coniments. — Les petits marquis. — Saiamale. — Les petits marquis. — Saiamale. — Les petits marquis. — Saiamale. — Les petits marquis. — Ne vieza pat, Ninon. — Frou-Frou.

Adresser les commandes à M. BAUDOT, 8, rue des Carmes, PARIS

Sur certains points, les fantassins marocains, invisibles, couchés derrière les tranchées, résistèrent à moins de trois

cents mètres à nos feux de saive pendant plus d'une heure. L'entends dire autour de moi par de nombreux officiers que si ces gens possedaient notre armement, avec des mu-nitions à discrétion et une bonne artillerie, ils seraient des plus redoutables. Ancune troupe enropéenne ne les égale-rait pour le courage et le mépris de la mort.

L'attitude de nos troupes.

Si nos goumiers eurent une journée glorieuse par leur fougue et leur entrain, il convient de faire ressortir également le calme admirable et la résistance superbe de nos légionnaires, qui, pendant plusieurs heures vraiment cri-tiques, restèrent, sans reculer d'un pas, à supporter tout le feu des fantassins marocains, abrités derrière les fermes et les tranchées

Il faut remarquer aussi que le combat eut lieu sur un terrain nouveau, inconnu de nos troupes, à deux kilomètres environ en avant du camp, sans aucun ouvrage de retran-

On se fera une idée de la chaleur de l'action, lorsqu'on saura que chaque pièce d'artillerie tira plus de 150 coups, sans compter le *Gloire*, dont l'aide fut une fois encore si puissante.

Obsèques de nos morts.

Ce matin cut lieu l'enterrement d'un goumier et d'un légionnaire, auxquels tous les honneurs militaires furent rendus. Des pasales émues furent prononcées sur leur tombe par leurs capitaines.

Dépêches officielles.

Un télégramme du général Drude, arrivé aujourd'hin au ministère de la Guerro, annouce qu'il y a cu hier, près

da Casablanca, deux combats. Parti, à cinq heures du matin, du camp, en reconnacsance avec de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artiflerie florces que l'on évalue à 2,300 hommes environt, il s'est heurie, vers Sidi-Noumen; a 6,000 Marocains, qu'il a dispersés. Au refour, ses troupes out été atlaquées par une nouvelle metalla, près du camp. Le général est rentré au camp à deux heures

Nous avons on à déplorer huit morfs et dix sept blessés. De son côté, l'amiral Bhilibert télégraphie, à la date du

3 septembre, les renseignements suivants :

Autour de Casablanea, une reconnaissance a été poussée pisqu'à huit ou dix kilomètres du camp, a l'est, et est
rentrée après avoir dispersé les résistances qu'elle a renconfrées ; le Gloire a appuyé ce mouvement de cent ciaquante coups de canon.

Enfin, l'agence Havas-communique la dépêche suivante : « Casantanca, 3 septembre: — Une reconnaissance vient de rentrer, après un combat acharné ovec les mehallas et les tribus, autour de la ville:

Les assaillants, en nombre considérable, ont en des

"Du coté français, on signale huit morts, dont le com-mandant Provost, du l'é étranger, et le lieutenant Benizza, du 2º tirailleurs.

. On comple dix-sept blesses.

Combat du 3 septembre.

Le général Drude, avorti dans la journée d'hier que les Marocains levaient tenter une attaque générale aujourd'hui, lança, des quatre heures du matin, une forte reconnaissance, composée de deux compagnies de tirailleurs, tous les goumiers et deux escadrons de chasseurs et de spalie, avec

deux batteries complètes de de Gelle force entre des six houres du matin en contact avec l'ennemi, vers l'est, dans la direction de Sidi-Moumen.

De très forts contingents marocains arrivaient de toutes les hanfeurs, couronnant l'horizon.

En colonne se porte en avant, à la reacontre de l'ennemi et disparait dervière une crête, sur laquelle vient de prendra position l'artillerie qui arrose de schrapnells tout le terrain en avant de nos troupes

Le Gloire prend une part très active au bombardement. De nombreux groupes de cavaliers marocains arrivent vers dix heures, pour tourner notre colonne, avancant jusque sur les premières crêtes, dominant le camp.

Ils sont rapidement chasses par le feu des mitrailleuses et de plusieurs sections de 80 de montagne.

En même temps, une attaque absolument distincte, provenant de la direction de Tahaddert et de Mazagran, a lieu sur notre droite, dans l'onest. Plusieurs compagnies d'infanterie avec des mitrailleuses et une section de 80 de montagne se portent en avant,

Vers once heures, une autre attaque distincte se produit sur le cent e, dans la direction du sud. A ce moment, les engagements, en général, redomblent d'intensité sur toutes

Les deux batteries de 75 et une batterie de 80 tonnent à

molet 10 remot france

toute voice, pendant que la fusiltade crépite sur toutes nos lignes, qui prennent un développement de plus de dix kilo-

Il est midi.

Voici ce qui s'est passe : Sur l'aile gauche, une reconnaissance est signalee, divisée en deux groupes, respectivement commandés par le colonel Blanc et le colonel Brulard. Les deux groupes avancent dans la direction de Sidi-Moumen, sur un espace de 800 mètres environ, et parviennent à ce point sans rencon-Irer aucune résistance.

Les colonnes s'arrêlent, ne voyant rien venir a l'horizon, et se disposent à revenir au camp, en passant par les tignes des crêtes, lorsque les premiers cavaliers marocains com-

mencent à apparaître.

Aussitot, l'engagement devient très vif.

Les Marocains, se méfiant de notre artiflerie, dont ils redoutent les effets, arrivent par infiltration, par petits groupes isolés, tourbillonnent continuellement pour eviter les concentrations trop nombreuses, se réunissent au fond de la vallée et se lancent ensuite à la charge, au nombre de six cents environ, avec une témérité inconcevable, bravant

le seu rapide de l'artillerie, qui n'arrive pas à les arrêter.

De nombreux contingents marocains, entraînés par leur exemple, chargent à leur tour sur nos carrès d'infanterie, qui tirent des seux de salve sans parvenir encore à briser leur élan irrésistible.

Les légionnaires, qui se trouvent en avant, mettent balonnelte au canon et c'est sur cette muraille d'acier que les cavaliers marocains viennent eux-mêmes s'enferrer.

Le commandant de la légion Provost, qui, en tête des deux compagnies de la légion, commandées par le capitaine Simoni et le capitaine Duriez, emporté par sa nature joviale et expansive, ne peut s'empêcher, en voyant la bravoure marocaine, de battre des mains et de s'écrier : « Bravo ! » alors qu'il se trouve à quelques mètres d'eux seulement, son sabre en main, son revolver de l'autre

Courage, mes enfants! crie-t-il à ses légionnaires. En-avant! En avant!

Au même moment, il est frappé d'une balle en pleine poitrine, qui le traverse de part en part dans la région du

A ce moment, le deuxième écitelon, commande par le colonel Brulard, qui eut à soutenir le plus fort de l'assaut et qui se lepail en arrière sur la droite pour acrêter les contingents venant du sud-ouest pour tourner la colonne, se porte en avant et dégage à la haionnette le premier échelon,

Les deux colonnes réunies restent là, dans un corps à corps terrible; ne voulant pas abandonner la position avant d'avoir relevé le corps du commandant Provost

Les hommes avancent, soutemis par le feu de la cavalerie, qui vient de meltre pied à terre, et réussissent à enlever leur glorieux mort. Mais les annemis, profitant de cette jouction, réussissent à tourner complétement la colonne; Les feux du camp et du Gloire réussissent à les éloi-

Le général Drude qui, pendant le plus fort de l'action, va d'une colonne à l'autre, donne alors l'ordre de se replier

Sitôt que ce mouvement commence, pendant que l'artillerie restant sur les positions règle son lir de façon mer-veilleuse, les deux colonnes se replient en ordre parlait vers le camp, sans qu'un seul coup de fusil soit tiré sur elles.

Dans cet engagement, qui dum cinq heures, nous avors perdin outre le commandant Provost Le lieutenant indigène Benizza, atteint d'une balle dans

l'abdomen, qui expira en arrivant à l'ambulance Le sergent de tirailleurs Bouchita et deux autres tirail-

leurs, traversés de part en part.

Un légionnaire a été également tué. Dix tirailleurs sculement et cinq légionnaires sont blessés assez grièvement:

Les morts.

Le chef de hataillon du 1" étranger Provost Jean-Marie-Alexis) avait reçu cette année même les quatre galons. Il appartenail précédemment au 2 étranger comme capitaine adjudant-major. Né à Nevers, le 26 novembre 1860, sons-lieutenant en 1884, lieutenant en 1888, il avait été prenau-capitaine le 10 mai 1895 et avait reçu, en 1990, la croix de

chevalier de la Legion d'honneur. Le lieutenant A.-B.-B.-Y. Benizza, chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la médaille militaire, appartenail au cadre des officiers indigenes du 2º régiment de tratifettis-algement, en gart de nominé à son grade que le 25 mars de l'an dernier.

Ascension de ballon militaire.

Le gros événement de curiosité de la matinée a été le gonflement du batton colonial déjà baptisé le Dar-el-Beida pom arabe de Casablanca). L'opération a été conduite avec habileté par le lieutenant Bieuvenue, élève du parc d'aéros-tiers de Meudon. Elle a perfuitement réussi.

Le gonssement a été effectué à l'aide de bonbonnes d'hy-

drogène comprimé à 135 atmosphères et d'une capacité de cinq mètres cubes chacune

Au milieu du sifflement assourdissant produit por 60 de ces bonbonnes groupées en deux batteries, laissant fuser leur gaz simultanement, nombre de nos soldats indigênes,

eur gaz simultanement, nombre de nos soldats indigenes, et particulièrement les goumiers, suivaient avec une curiosité intense tontes les phases du gonflement.

Cette nouvelle machine de guerre est totalement inconnue pour eux et ils s'en font une conception des plus étranges. Ils sont persuadés qu'un ballon est quelque chose comme une frégate aérienne emportant dans ses flancs de nombreux canons et des mitrailleuses pour bombarder les camps marcacins.

camps marocains.

Ils font un rapprochement entre fui et le Gloire, pensant qu'il s'agit d'un nouveau cuirassé qui, an lieu de flotter à la surface des eaux, glisse dans les airs

On peut juger par cela de la forte impression que fera sur les Marocains la première asceasion du Dar-el-Beida. Cette ascension doit avoir lieu vers une heure de l'après-

Destruction du camp de Thaddert

Le combat.

l'Angen, le 12 septembre. (Par dépêche de notre corresondant particulier). - Les nouvelles parvenues de Casablanca font connaître que le général Drude a détruit completement le camp marocain de Thaddert.

En raison de la brume épaisse qui couvrait la région, le départ ne put s'effectuer que vers six lieures du matin. Le général Drude dirigeait les opérations en personne.

Les goumiers qui marchaient en eclaireurs prirent les premiers contact avec l'ennemi et le délogèrent de plusieurs fermes qu'il avait oscupées pendant la nuit. La veille, le général Drude avail fait faire plusieurs ascen-

sions au hallon pour bien repérer les positions et la situation exacte du camp de Thaddert. A six heures du soir, au rapport, le général Drude faisait part aux chefs des différentesunités de son intention de faire le matin même une reconmissance dans la direction de Thaddert, donnant comme objectif la ferme Alvanez

A six heures dirmatin, la première cotonne, sons ic com-mandement du colonel Passard, se mettait en route; elle comprenait quatre compagnies d'infanterie (légion étrangère et firailleurs), deux scelions de mitrailleuses; une section de canons de montagne de 80, une section de canons de 75. La colonne était llanquée à gauche pur les chasseurs d'Afrique et éclairée par des gouniers et des spahis.

La deuxième colonne, relardée par le brouilland intense, se mettait en marche à 7 heures ; elle était commandée par le colonel Dion. Le général Drude et son état major partaient avec cette colonne pour prendre la direction effective des opérations. Cette deuxième colonne comprenait six compagnies d'infanterie, une batterie et demie d'artillerie de 75. soil six pièces. La reconnaissance complaît en tout dix com pagnies d'infanterie, huit pièces de 75, deux pièces de 80 de montagne, deux escadrons de chasseurs d'Afrique, un escadron de spahis, des goumiers et le service de sanfé avec le personnel infirmier et des mulets

A 7 houres du matin, la colonne Passard arrivait à la

hanteur de la forme Alvarez.

Elle put l'approcher sans être vue des vedettes marocaines, qui fimont tuées avant qu'elles aient eu le temps de fuir et de donner l'alarme

Peu après, la deuxième colonne rejoignait la première. Elles se mettaient de nouveau en route, conservant leurs distances. A 8 heures du matin, le général Drude faisait faire halle, tandis que l'artillerie prenait ses positions et se mettait en batterie. En tenant compte des repères et des coles fournies par le ballon, elle ouvrit un feu nourri sur le camp de Thaddert

Quelques instants plus tard, on voyait s'élever de der-rière la montagne qui cache Thaddert à nos yeux un immense incendia que nous révélait une gerbe de funée intense. Immédiatement après, le général Drude remettait l'infanterie en marche, se servant pour cela de la toctique par

Jusqu'à ce moment, les Marocains avaient parm peu empressés à venir à la renconfra de la colonne ; mais, à un signal donné, on les vil affiner de tontes parts en groupes

plus on moins compacts.

La disposition de combat adoptée par le général Drude était la suivante : il divisa ses effectifs en quatre échelons. Le 1" échelon comprenait de l'infanterie, des mitrailleuses arblierie : cette force était sous le commandement du colonel Passard ; le 2º échelon comprensit de l'infanterie el de l'artillerie sous le commandement du général Drude , le 3° échelon comprenait de l'infanterie ; le 4° de la cavalerie.

Le général laisait prendre position au 1" échelon en maintenant le-second dans une position qui lui permettrait

de couvrir entièrement le mouvement du premier. Après que le premier avait pris place, le deuxième avan-çait, couvert par le premier et le troisième et ainsi de suite. Celle habile manceuvre permettait de tenir l'ensemi en respect, sans arrêter la marche en avant de la colonne. Le général put ainsi s'emparer successivement de quatre crêtes

VIENT DE PARATERE : LE PLUS PRECIEUX TRESOR DE L'UNIVERS DES VRAIS SECRETS DE LA MAGIE NOIRE e les settièges de la science el les publiques secules dévalues. QUIVITAGE ARBOLUMENT UNIQUE ET SANS PRÉCÉDENT

I estumes à 5 feates charge, l'ouveage complet 10 feutet ABRÉGÉ DE LA TABLE DES MATIÈRES ADRIGE DE LA TABLE DES MATIÈRES

Vortable Susciture Reprises de la clavirale — Vertable manière de la clavirale de marché suspicio superior. — Mayre, de la reculie Avyladratie de la visació de marché de marché de la clavirale de

- Pour as reades savieble. - Pour gegner au jeu-

Philtres d'amour.

micos. — Poier obsente Uniscont de questipica-no de se labre abuse describaga de son incri. — Cui a tabre poor conserver l'attent de son filosé. — Pi nh — Pour parrig, si dan se matriera. — Piur gal. — Pour aurori quel âge sur ses l'alor, or

Philtres divers.



FERNAR 1 Res da Sommerard 2 PARIS Manual BAUDOT, editor, & ree des farmes, Estat, envoie france ses catalogues à toute Personne qui en fait la demande.

COLLECTIONS AMUSANTES.

à 0 fr. 10 pièce.

Le catéchisme des amoureur. - Les calembours de Boit-Le catéchisme des amoureux. — Les calembours de BoltSans-Soif et Saco-Canelle. — L'esprit à la poignée. — Gasconnades et calembours. — Le livre jause des maris. — Le
guide des amoureux. — Le livre bleu des liberties. — L'art
de ne pas être cocu. — Le nouvel oracie des finnrs. — Ce
que les filles répondista sur garçons. — La montére d'embrascer les filles à leur entière satisfaction. — L'estaten de
Flora. — Les combles. — Le livre d'or des amoureux. —
L'art de rire. — Galembiers mouveaux. — Caline et FrisePoulet. — Grque des grâces.

Les 70 recueils: 1 fr. 50 au lieu de 2 francs.

COLLECTIONS

L'art de faire l'amour. — Ce' que les garçons disent aux filles. — Bens mots et calembeurs. — Calembours de éaser-nement. — Théâtre des merveilles. — Les 32 poses des anoureux. — Recueil de tours de cartes. — Physiciens de société. — Nouveau Robert-Oudin. — La physique amusante. — Le veritable escamoleur. — Le vrai physicien de société. — Le nouveau savant de société. — Les surprises amusantes. — Anais ou 50 ami de la vie d'une fille. — La manière d'enjoler les dessociétés. — Le livre défende aux jeunes filles.

Contes de Boccace (pour 2 recesité).

Contes de Piron (pour 2 recuells).

Les 29 recuells, prix: 1 fr. 5Q.

Ces deux collections, soit 45 recoells et brochures, pour 2 fr. 50 franco de poet, contre mandat ou timbre poule.

CARTES POSTALES ILLUSTREES

GROS ET DETAIL

Demander le Catalogue special.

Echantillonnage de Cartes Postales,

Pour faciliter le choix à nos clients de province, nous envoyons, par la poste, un échantillonnage complet, par une carte de chaque sorte, mise sous enveloppe et pouvant être vendue. Cela permet de juger notre marchandise, d'en apprécier la fraicheur et les qualités de vente et de faire les commandes avec connaissance de cause.

Nous faisons deux sortes d'échantillonnage : l'un a 3 francs franco, et un autre plus complet augmente des cartes riches à 7 france franco:

Envoyer le montant en mandat ou timbresposte.

Guide des Amants, contenant un dictionnaire des mots, expressions et maximes usités dans le langage de l'amour, des préceptes sur l'art de plaire et des modèles de lettres d'amour tirés des meilleurs auteurs, par J. ROBERT, 1 vol. in-18. Prix : franço 2 francs.

DEMANDEZ LE CATALOGUE GRATIS

où il put sans encombre installer son artillerie sur cinq positions, du haut desquelles il embrassait l'horizon tout entier et pouvait hattre le camp dans toutes les directions.

A partir de ce moment la situation devint intenable pour les assaillants. Quand ils tombaient dans le champ de tir, une piece les criblait immédiatement de projectiles ; ils s'enfuyaient dans un vallon, croyant s'y mettre à l'abri, une autre pièce les prenait en enfilade. Ils fuyaient de nouveau et escaladaient une crête pour se mettre à l'abri sur l'autre versant; là ils étaient bombardés par la Gloire et l'artillerie

Jusqu'à midi, ce fut une canonnade ininterrompue, qui

ne cessa qu'avec les derniers assaillants.

A neuf heures, les premiers fantassins de la colonne Passard faisaient leur entrée à Thaddert et pouvaient juger les résultats du tir indirect du matin. Les obus à la mélinite avaient communiqué le feu. Ce qui restait du camp fut immediatement incendie, tandis que le goum donnant la chasse à quelques groupes de cavaliers,

Le camp était vide de Marocains à notre arrivée. On apercevait de longues théories d'individus et de bétes de somme qui emportaient ce que le camp recélait de précieux. Immédiatement, l'artillerie ouvrit le feu sur les convois qui furent anéantis.

A midi, l'opération était entièrement terminée, et le général Drude donnait l'ordre de rentrer.

A trois heures, tout le monde était de retour au camp.

Nous avons en dans l'engagement un légionnaire tué, six blessés, quatro chevaux tués et huit chevaux blessés. Quant aux Arabes, ils ont subi des pertes considérables. Il était aise de juger leur déroute en considérant le nombre élevé de morts et de blessés qu'ils abandonnaient sur le

L'action a été chaude, mais nous sommes constamment

restes maîtres de la situation grace a la parfaite utilisation du terrain qui se prétait merveilleusement à cette opéra-

Le goum ramena quelques bourricots. L'approche du camp de nos troupes à Casablanca était défendue par quatre compagnies d'infanterie et une demi-

Les Arabes ont été surpris. Ils ne s'imaginaient pas que les Français auraient jamais l'audace d'attaquer leur camp, dont pas une tente n'avait été démonfée.

L'incendie a détruit une grande quantité de fourrages, mais on n'a pas trouvé dans les tentes aucun objet de réelle valeur. Tout le butin pris à Casablanca avait été enlevé auparavant et dirigé sur l'intérieur.

On trouva sur le terrain un grand nombre de cadavres. L'aspect de ces derniers donne à penser que depuis quelque temps l'ennemi manquait de vivres.



LA FRANCE AU MAROC

COMPLAINTE D'ACTUALITÉ du Poète-Chansonnier populaire Léon BONNENFANT Air : La PAIMPOLAISE

La France ne veut plus de guerre, Mais cependant les Marocains Mais cependant les Marocains
Chaque jour ne se génent guère
Pour devenir nos assassins.
Aussi les Français,
Sans rompre la paix,
Sont forcés, comme représailles,
De frapper ce maudit pays
Et d'répondre à coups de mitraille
Aux forfaits de tous ces bandits.

Nous ne voulons pas de conquête. Mais pour venger tous nos amis, Il faut que rien ne nous arrête Et qu'nous frappions dans leur pays
Ceux qui contre nous
Dirigent leurs coups.

Il faut que leurs tribus sauvages
A leur tour succombent enfin
Pour que leurs affreux brigandages Envers nous puissent prendre fin.

Depuis longtemps ces fanatiques Assassinaient trop de Français, Mais, pour des causes politiques, Nul n'osait punir leurs forfaits,

Et tous ces brigands Avec leurs sultans S'entendaient pour le brigandage, Pour le vol et l'assassinat, Et le meurtre avec le pillage En étaient l'affreux résultat.

On prétendait que l'Allemagne Encourageait ces assassins Et contre nous faisait campagne, D'accord avec les Marocains : Ce n'était pas vrai,

Mais pourtant l'on sait Que toujours c'est contre la France Qu'ont marché tous ces musulmans Et qu'ils sont remplis de vaillance Comme tous les peuples-brigands.

Il fallait donc, coûte que coûte, Que nos braves soldats français, Sans plus tarder, prennent la route, Qui doit les conduire au succès,

Contre les sultans Et tous leurs brigands. Cependant c'est sur la frontière Qu'agiront soldats et marins Qui, sans leur déclarer la guerre, Puniront tous les assassins.

Déjà pour nous c'est la victoire Qui s'affirme de tous côtés. Nos soldats, se couvrant de gloire, N'ont que des succès répétés: Marins et soldats, Dans tous les combats, Tombent sur les tribus sauvages Et hientôt reviennent vainque us.

Et bientôt reviennent vainque 'rs, Et toujours, grace à leur courage, C'est pour nous que sont les honneurs.

L'on peut voir dans toute bataille Nos cavaliers et fantassins Sous le sabre et sous la mitraille Concher les bandes d'assassins. Nos braves marins

Sur les Marocains Font pleuvoir de même aussi vite, Et toujours, sans manquer leur but, Les obus à la mélinite Qui leur font danser le « chahut ».

Les Marocains, toujours sauvages, Ne savaient pas que les Français Etaient aussi pleins de courage Et possédaient, par leur progrès,

Fusils et canons, Engins et ballons.
Grace auxquels, sans beaucoup de lutte,
Nous pourrons les exterminer: Ce sont eux qui font la culbute Quand ils osent nous attaquer.

Oui, les Français sont toujours braves Et beaucoup même des héros, Et malheur à tous ceux qui bravent Nos soldats ou nos matelots! On a vu là-bas, Dans tous les combats, Ces vaillants, officiers en tête Culbuter tous les Marocains,

Mais trop de pertes très sensibles
Mettent en deuil tous les Français:
Il faut que ces combats terribles
Cessent dès nos premiers succès.
Assurons la paix.
Disent les Français,

Et nos troupes, que rien n'arrête, Passeront par tous les chemins.

Mais ne faisons pas la folie De pousser plus loin les combats. Car il faut respecter la vie De tous nos marins et soldats.

L. BAUDOT, éditeur, 8, rue des Carmes, PARIS

envoie franco ses Catalogues à toute personne qui en fait la demande.

S.caux. - Imprimerio Charaire

HORRIBLE ASSASSINAT

A bord du Négrier l'ARROGANTE.



Avant de relater le fait épouvantable et atroce qui s'est passe à bord de l'Arrogande, bâttment négrier, sorti du Portugal pour esploiter ce trafic exécrable de chair humaine que tous les gouvernements, d'un common accord, out proserit par un sentiment d'humanité bien louable, nous allons entrer dans quelques détails qui démoutreront la manière dont sa faisait cette esploitation sur des bounnes, des femmes et des cufants, que l'on dérobait à leur pays natal pour les transporter à trois mille lieues du sol où ils vivaient insouciants, vivant de peu, c'est-à-dire de chasse, de pêche et de fruits, venant sanvagément dans les bois. ment dans les bois.

ces êtres disgraciés, ditou, de la nature, n'ont de différence avec nous que la couleur ; ils sont noirs, nous sommes blancs. Mais comme nous, ce sont des hemmes ; comme nous ils out une ame, un cœur qui bat aussi fort que le nôtre, et aussi susceptibles d'émotions diverses et d'autant d'énergie. Nous ne citerons que Toussaint Louverture.

Voici ce qui se passait, il y a blen des années, dans ces pays lointains, peuplès de tribus éloignées plus ou moins les unes des autres.

Chacune de ces tribus a un chef que l'on appelle roi. Ces rois, il une cupédité extrème, se fabaient une guerre incessante, nen dans l'intention de tuer leurs semblables, ils s'en gardaient le plus possible, mais pour faire des prisonniers. Ces prisonniers, ils les amenaient dans leur camp pour attendre le moment où se présenterait sur la plage un négrier pour les leur acheter, non avec de l'or, ils en donnaient peu, mais contre des marchandises de pen de valeur en Europe, mais d'un grand prix pour ces peuplades qui n'ent encore aucune industrie, et qui regardent une petite glace, qui vaut dix centimes dans notre regardent une petite glace, qui vaut dix centimes dans notre pays, comme un trésor. Un comprend aisément comment ces hommes, qui tont ce

commerce, lorsqu'ils réussissent, font une fortune rapide ; car chaque negre, que l'on nomme esclave, leur est payé mille ou douze cents francs dans les Iles, où on les emploie aux travaux les plus durs, et auxquels ils ne sont pas habitués; car, libres cher eux, ils ent de la peine à se faire à cette besogne journa-lière à laquelle les harbares planteurs les forcent à coups de fouet, qui souvent leur déchirent les chairs.

Lersqu'on les embarque à bord d'un négrier, en les estante pèle-mèle à fond de cale; on les nourrit d'un peu de haricots, de gourganes ou de ris, mais au boul de quelques lieures, par

de gourganes ou de ris : mais au bout de quelques heures, par suite de cette agglomération d'homsnes, il règne dans cet espa-ce restreint un air méphitique qui en fait périr beaucoup dans

Lorsqu'ils sont poursuivis par un bâtiment de l'état, et qu'ils pensent ne pouvoir lui échapper, ils usent d'un moyen atroce pour effacer la preuve matérielle de leur infiame commerce : ils jettent un à un les pauvres nègres à la mer ; ils ôtent la vie quelquesois à trois cents créatures pour sauver la leur : car la peine de mort est prononcée centre eus.

Pour en donner une preuve, nous rapportons ici ce qui s'est passé à bord du négrier l'Arregante :

Il y a peu de temps, des bruits étranges commencèrent à circuler dans l'île de la Jamaique, relativement à un crime épouvantable qui, d'après la rumeur publique, aurait été commis à bord de l'Arragonfe, orgrier portugais récemment capturé par le vaisseau de guerre anglais le Smête. Bieutôt un riche planteur, M. Evelyn, vioit donner à ces bruits la gravité d'une accusation capitale. Il dénonça au secrétaire de la compagnie les faits increyables qui étaient parvenus à sa counsissance, et deux commissions judiciaires furent aussitôt chargées de procéder à deux computes. L'une à Montére et l'autre à de procéder à deux computes. de procéder à deux enquêtes , l'une à Montégo et l'autre à

Tout le monde sait que, par des conventions solennelles, qui ent reçu la sanction de toutes les puissances de l'Europe, le trafic des nègres est sévèrement prohibé. Les états maritimes. la France, le Danemark, l'Espagne, le Portugal, etc., oni successivement donné leur adhésion aux mesures préventives que l'Angleterre avait prises depuis longtemps pour meilre un terme à cette odieuse piraterie. Mais les expéditions des trafiterme à cette odieuse piraterie. Mais les expéditions des trafiquants d'esclaves sont encore très nombreuses, malgré les châtiments exemplaires que les croisières de la France et de l'Angleterre ont souvent iofligés aux n'exiers capturés sur les hautes mers. Les noirs enleves à leur famille trouvent encore des acheteurs parmi les planteurs des provinces méridionales des Etats-Unis, du Brésil, de Cuba et des autres lies espagnoles et portugaises. Le négrier l'Arrogante, théâtre des faits que nous allons rapporter, était donc en flagrante contravention au moment où il foit aperçu, poursuivi et saisi par le Sneke.

On était à quelques journées des côtes de la Guinée, quand en bâtiment de guerre, sous les ordres du brave capitaine Milne, donna vigoureusement la chasse au négrier. Tandis que l'Arrodonna vigoureusement la chasse au négrier.

donna vigonreusement la chasse au négrier. Tandis que l'Arregante fuyait à toutes voiles, on put apercevoir qu'il se faisait à son bord un mouvement extraordinaire et mystèrieus. Des hommes, avec une excessive précipitation, jetaient à la mer différents objets dont il était impossible de distinger la nature et la forme, mais qu'ils voulaient sans doute dérober à la connaissance des Anglais.

Une chaloupe, détachée par le Snake, prit possession du vaisseau négrier, et l'on dressa aussitôt le procès-verbai qui devait en motiver la confiscation. Quand on interrogea le capitaine portugais sur les faits antérieurs à sa capture, il parut extrêmement agité. Quant eux malbeureux noirs, Dieu sait en quel état de maigreur et de dépérissement ils étalent réduits, ils furent conduits dans la baie de Montégo et placés provisoirement sous la protection de M. Roby, receveur des dreits de

femmes et enfants, entassés, pour la plupart, dans la cale, comme des ballots de marchandises, avaient été assujettis aux traitements les plus croels. A l'exception de quatre nègres, employés à la manœuvre ou comme aides de cuisine, ils étaient restés constamment garrotés au fond du vaisseau, où le défaut d'air et d'espace leur permetuait à peine de se retourner et de respirer. On leur donnaît pour nourriture du ris cuit avec de l'ean saire, on les flagellalt à toutes les heures à coups de cor-

de, et ceux qui succombaient étaient jetés par desuis le fond.
Parmi les noirs qui formaient la cargaison humaine de l'Arrogonde, il v avait une famille composée de deux frères et mue seror. L'aloé, homme d'une taille semarquable et d'une forte corpulence, s'appelait Minua; l'autre, connu sous le nom de Carley, avait une vingtaine d'aunées et était employé tempo-rairement à bord comme aide de cuisine : la jeune sœur, nom-mée Sydéa, qui partageait leur sort, était une fille de dix hait aus. Il ne paraît pàs que la conduite de Minua ait été de nature à provoquer l'animosité des Portugais et de leur chef. S'il foit desc choisi entre tous pour l'abominable sacrifice que ceux-ciméditaient, ce fut de sang froid, et par une preférence de

Un jour, vers l'heure du concher du soleil, l'équipage, pour débarrasser le pont et échapper à l'observation, prit des messeres inusitées. On donna l'ordre à des enfants de douze à treize ens qu'on laissait circuler librement partout, de descendre dans la cale. Après avoir questionné l'aide de cuisine Camley sur les liens du sang qui l'unissaient à Miena, le capitaine le

sur les bens du song qui l'unissaient à Miena, le capitaine le renvoya aussi sons quelques prétentes relatifs à son service. Enfin, on tendit une toile à travers le peut, de manière à dérober aux regards tout ce qui se passerait derrière cette lenture.

Cependant on lit moonter Minna, et , pour la première et la dernière foits depuis le jour cà il avait été jeté au fond du vaisseau négrier avec les siens, le malheureux noir put respirer un moment en liberté. On le fit assister à la dernière partie du revas du capitaine. On le fit asseoir, on lui fit boire du rhum; Minna abusa, comme on le veulait, des plaisirs de cette bonne fortune, et bientés il fot réduit à un état complet d'ivresse. Sur alors d'avoir hon marché de sa force allétique, on le rousse alors d'avoir bon marché de sa force athlétique, on le poussa

Les enfants, qui s'étaient approchés furtivement, deux des personne de Minua. On avait renversé celui-ci el appuyé sa tête sur une pièce de bois. Deux hommes maintenaient ses bras par derrière et deux autres homeses pressaient fortement ses jambes. Un matelot approcha un grand couteau de la gorge de la victime. Minna pronouça deux fois convulsivement le nom de sa sour en crient : Ils me tuent! ils me tuent ! Ses cris de désespoir parvinrent jusqu'à Sydéa et furent entendus de tous les noirs qui entoursient la jeune tille. Pais il se fit un profond silence, et, malgre la precantion que les Portugais avaient prise de mettre une écuelle sous la tête de Minna, son sang se répandit sur le pont ; les esclaves purent le voir s'in filtrer à travers les interstices des planches et tomber goutte à

Or, volci quel était le but des assassins : ils voulaient donner les chairs de la victime en pâture aux antres noirs. Ce n'est pas qu'ils manquassent encore de provisions pour eux-nômes; ou-tre quelques restes de biscuits et de riz, il y avait un cochon à

propre usage ou satisfaire les capricieuses suggestions d'un raffinement de harbarie. Cawley et les petits noirs, témoins du meurtre commis par les Portugais, allèrent aussitét le raconter aux autres esclaves, et la disparition de Minna, qu'on ne revit plus à partir de ce moment, n'appuit que trop à ces derniers qu'en avait en effet assassiné leur frère. Ils allaient être d'ail-

qu'en avait en effet assassiné leur frère. Ils allaient être d'ail-leurs soumis à la plus cruelle épreuve.

Les Portogais, tonjours observés, toujours épiés par les né-gres, travaillèrent le soir même et le lendemain main à dépe-cer le cadavre. La mer reçut la tête, les mains, les pieds et les entrailles. On garda le cœur et le foie, qui forent destinés à la consommation du jour avec les épasies et les jambes; on snit le reste du corps en réserve dans un grand pot avec beaucoup de

Les clinirs de Minna, soignessement désossées et dégarnies de leur peau, furent servies aux noirs pendant trois jours consécutifs, josqu'à l'arrivée du Snake. D'après les dépositions des témoins, elles étaient toutes rouges, et il suffisait de les voir pour comaître que ce n'était point de la viande de bœuf, de mouton on de porc ; d'ailleurs le cochon, la seule bête qui restât à bord ne foit tué que quarante hoit heures après le meurtre du nègre. Les Portugais avaient en grand soin de ne point faire boeillir dvas leur marmite l'horrible aliment qu'ils destinaient aux esclaves ; comme pour mieux le dénaturer, ils le coupaient par petits morceaux et le mélaient à un pen de ris cuit dans l'ean. Qu'on juge de la répugnance et du dégoût des noirs. Cawley leur criait avec déseupour de rejeter ce mets affreux ; Sydéa se désolait. Tous deux, malgré les menaces et les coups , repoussirent les viandes qu'on leur présentait, et la moitié de leurs compagnons eurent le courage de suivre cet exemple. Le pella nombre de ceux qui cédérent à la craînte rejetaient aussitôt ce qu'ils avaient posté à leur bouche. Les récalcitrants, fecettés jusqu'au sang, tombaient pour ue plus se relever. Les chairs de Minna, soigneusement désousées et dégarnies de

jusqu'au sang, tombaient pour ue plus se relever. Le quatrième jour, le bâtiment de guerre le Snoke vint en-fin détivrer les survivants. Comme de lâches assassins qu'ils étaient, les Portugais eurens peur à leur tour. Ils s'empresse-reut de jeter à la mer les derniers aliments préparés pour les nègres, le grand pot contenent les débris du corps de Minna, quelques cadavres , alors gisants dans la cale , et les cages à

que que codavres, a lors guants dans la cale, et les cages à poules, pour opposer, sans doute, aux charges éventuelles d'une accusation, les apparences d'un dénûment général. Nous avons dit que deux commissions d'enquête avaieut été instituées à Montégo et à Lucéa; la première, tout en recon-naissant la gravité des charges, ne les a pas jugées suffisantes pour démontrer matériellement et mocalement l'existence d'un crime qui répugue à tous les sentiments de la nature homaine; la seconde après un mûr et long examen est arrivée à une conclusion toute contraire; et nous devous dire que sa convic-tion est généralement partagée par l'opinion publique.

COMPLAINTE A CE SUJET.

Vous dont le cœur est sensible, ficoutes, jeunes et vieus, Les détails curieux, D'un crime vraiment horrible, Qui s'est commis, saus quartier, A bord d'un vieux négrier.

D'après les lois très intègres, Qu'a fait le gouvernement, Une défend à présent De vendre les pauvres nègres : L'Arrogante, cependant En avait un chargement.

Un beau jour le capitaine, Homme méchant dans le fond,

Fit amener sur le pont. Minna le noir comme ébène, A sa table le plaça, Puis à diner l'invits.

Tout joyeux de cette aubaine, noir meangeait baucoup, Bavait toujours coup sur coup, Et toujours à taue pleine, Hélas! il ne pensait pas, Que s'approchait son trépas.

Quant il se leva de table, Le grand drame commença, D'abord on le renversa. Puis, forfait épouvantable,

Quatre brigands le tenaient, Et durement le pressaient.

Mais aussitot un fer brille, Ab L., s'ecria le noireau : Son large con a entrouvrit Sous le poignard du bandit,

Quand Phorrible sacrifice, Par les blancs fot consommé, On coops l'infortuné Et l'emporta dans l'office, Là son corps fut converti

On ports aux noirs tremblauts. Ces logubres aliments, Chacun une pleine écoelle ; Direct qu'ils n'en voulsient plus,

Sydéa qui de son frère, Vite en pleurant s'écria, Faisant un saut en arrière : Ne mangera de Minua.

Dico, dans sa haute justice, Par un bâtiment anglais,

Fit prendre les Portogais, Pour bien punir leur malice, Puis, devant les tribusaux, Fit condamner les bourreaux.

Poisque je dols en ce monde Moraliser les méchants, Ecoutes bien mes enfants, Ce consell qu'aucus ne fronde : Si vous tues quelquefois, Que ce soit dindes pu oies.

(Propriété des Editeurs.)

E. MARTIN.

HORRIBLE ASSASINAT

A bord du Négrior l'ARROGANTE.



Contract of the description of the description of the contract of the contract

progress to green put respond to the state of the pages o

tion out giverniament participe, par l'opinion publique.

Provide De tale privincipres, the whit he government. One delical & prival De segme let paperes régres

La Sea Jane la expilation, Montes mediant dans la feud,

- Trint juyers the crete autalian ignard it or promit man

Court if at less in table, Court and less in table,

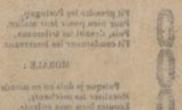


enthree efficient bomes of compared to constant for compared to the Constant of transports of the Constant of



Folk apply plane cralls, On porks our more perchance, and legales and merch. Ourseld not plane receive. Look, our regard se more jost, burint aprile of an annihilating plane. Spile and dever frame, Viter Will printered a Verbit None part from Spire

from deer as brists juster, far an becomes angles,



Poisque je dala co ce monde Ce central qu'aucun ne fronde St vous lorz quelquefinis, Core on soit displaying piece

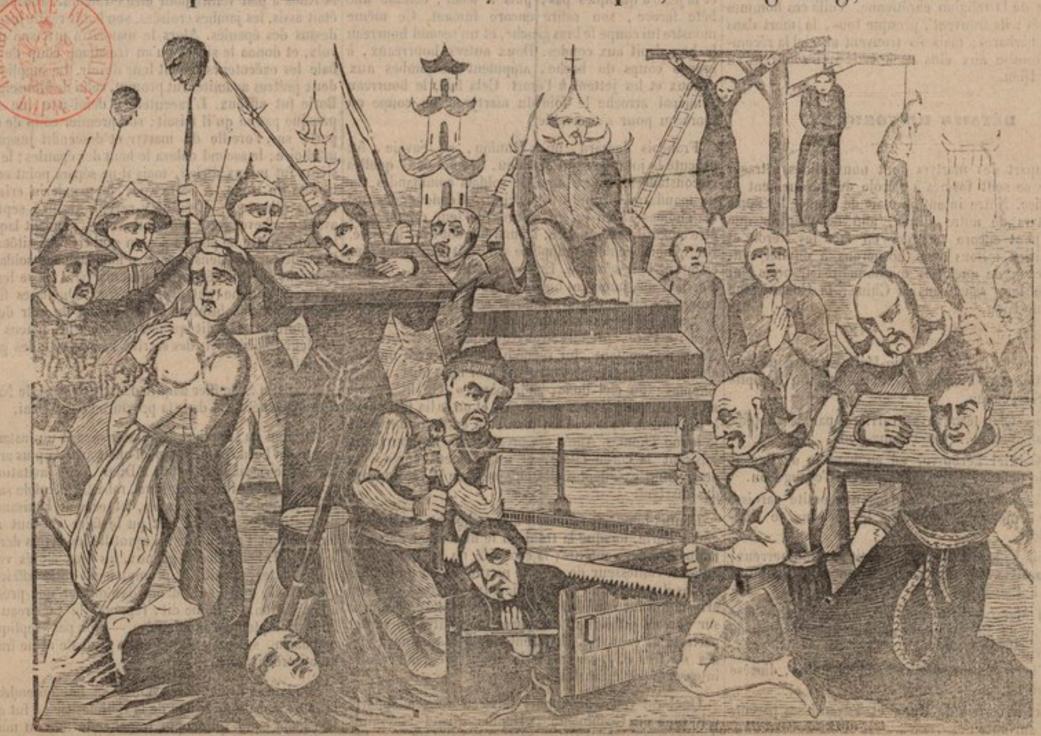
(Propriete des Editeurs)

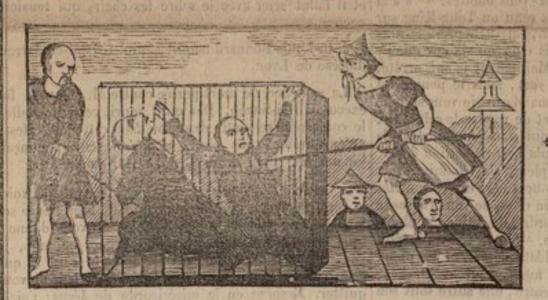
A SELECTION .



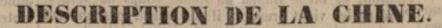
SUPPLICES

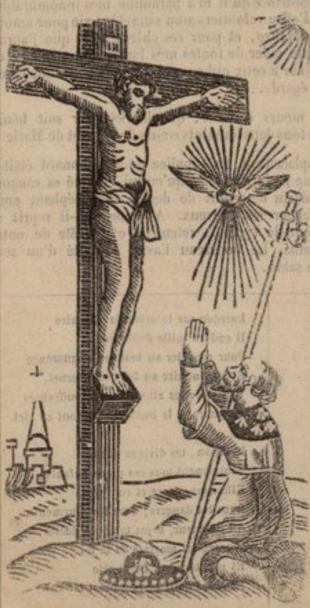
Endurés par les Missionnaires français catholiques, au Tong-King, en Chine.











La Chine est une immense contrée de l'Asie; elle est hornée à l'est par la mer, et à l'ouest par de hautes montagnes et de vastes déserts; au sudépar l'Océan, les royaumes de Tong-King, Laos et la Cochinchine; au nord par la grande Tartarie, dont elle est séparée par une grande muraille de 2,500 kilomètres. Cet empire est divisé en quinze grandes provinces. La Chine comprend une étendue de 8,800 kilomètres; la capitale de l'empire est Pékin, qui a neuf portes d'entrée dont l'architecture est admirable; toutes les rues sont larges, les maisons n'ont qu'un étage, mais bien construites et fort commodes; la population totale de la Chine s'élève à trois cent trente-trois millions d'habitants. Les procès sont fort rares en Chine; il n'y a

ni avocats ni procureurs. Le gouvernement est absolu. Il y a six tribunaux supérieurs qui sont le Liou-Pou ou tribunal civil le Hou-Pou, tribunal des impôts, le Li-Pou, tribunal des rites religieux, le Peng-Pou, tribunal de la guerre, le Hing-Pou, tribunal des châtiments, le Koug-Pou, tribunal des travaux publics. Aucun étranger ne peut pénétrer dans le pays sans qu'il ne soit l'objet d'une grande surveillance. Lorsque les apôtres du saint Evangile commencerent à pénétrer dans ce pays pour porter la parole de Dieu à ces idolâtres, ils trouvèrent de grandes difficultés, mais, forts de l'esprit de foi, ils surmontèrent ces obstacles et, sous des prétextes, ils eurent accès dans ce pays. Quelquefois c'était la science ou leur talent qui leur donnaient accès près des grands de l'empire, et ces saints apôtres employaient tout le temps qui leur restait en dehors de leurs trayaux à instruire ces idolâtres et à former des âmes à la religion chrétienne. Sitôt que l'on vit les nombreux prosélytes, l'empereur s'en alarma, et ordre fut donné de défendre l'entrée de l'empire à tout étranger; les persécutions alors commencerent et du jang fut répandu ; d'autres martyrs leur succédérent. Depuis ce temps, que de saints prêtres, que de zélés missionnaires périrent dans ces pays lointains, pour soutenir la religion et encourager par leur exemple les disciples qu'ils faisaient



saints martyrs qui sont mis en presse et sciés entre deux paraître la croix qu'on a appliqué dessous ; un instant planches; les uns ont la tête tranchée, après avoir passé après on l'a ôtée, me demandant si j'y consentais : des mois à porter la cangue ; d'autres subissent dans « Oh ! non , bien sûr , ai - je répliqué. Voilà le fait nattes avaient été étendues d'avance par un chrétien ; des cages de fer les tourments d'une chaleur ardente important à vous dire, de peur qu'on ne le dénature. ou d'un froid rigoureux ; ils sont battus à coup de verges, pendus ou mis en croix; et au milieu de ces supplices atroces, ils chantent la gloire de Dieu et le triomphe de la religion chrétienne. Voilà ces hommes si dévoués : ils trouvent , presque tous , la imort dans ces pays barbares; mais ils trouvent au ciel la récompense promise aux élus et à ceux qui souffrent au nom de Dieu.

DETAILS HISTORIQUES.

l'histoire se sont formés à l'école du dévouement et du sacrifice. Notre intention était de donner les noms des martyrs de notre siècle, afin de montrer que l'Eglise peut encore regarder en face les Néron et les Domitien : nous nous bornerons à donner seuet le Tong-King.

Les voici :

Monseigneur Gabriel Taurin-Dufresse, évêque, né à Ville-Leroux, diocèse de Clermont, fut décapité dans le Su-Tehuen.

de la strangulation, à Ou-Tchang-Fou.

diocèse de Cahors, mort étranglé à Ou-Tchang-Fou.

Jean-Baptiste Vachal, né dans une petite paroisse des martyrs. de Tulle, mort de faim dans les prisons de Che-Nghai-Hio.

étranglé à Phu-Câm.

Joseph Marchand, naquit à Passavant, petit village du diocèse de Besançon, et mourut étranglé près de la chrétienté Tho-Duc.

Jean-Charles Cornay-Mayaud, né à Loudun, diocèse

M. Cornay écrivit de Hung et Tuyen à ses parents ia lettre suivante

« Mon cher père et ma chère mère ,

« Mon sang a déjà coulé dans les tourments, et doit encore couler deux ou trois fois avant que j'aie les quatre membres et la tête coupes. La peine que vous lirez cette lettre, m'a consolé et pour moi et pour consternation depuis qu'on m'a pris au milieu d'eux. vous. Ne plaigniez pas le jour de ma mort, il sera le __ Nous sommes, en effet, pleins de commisération plus heureux de ma vie, puisqu'il mettra fin à mes souffrances et sera le commencement de mon bonheur. Mes tourments mêmes ne sont pas absolument cruels; on ne me frappera pour la seconde fois, que lorsque je serai guéri de mes premières blessures. Je ne serai point pincé ni tiraillé comme M. Marchand, et, en supposant qu'on me coupe les quatre membres, quatre hommes le feront en même temps, et un à souffrir. Consolez-vous donc : dans peu tout sera terminé, et je serai à vous attendre dans le ciel. »

M. Cornay n'était pas au bout de ses souffrances. Voici en quels termes il rend compte à son confrère, M. Marette, de son troisième interrogatoire:

« Mon troisième interrogatoire a eu lieu aujourd'hui mardi, 29 août. Avant de me frapper, on a voulu me faire fouler la croix ; mais je me suis prosterné de mon long, le visage sur la croix, puis je l'ai relevée, portée à ma bouche, d'où on me l'a arrachée. On m'épargne si peu, qu'on a use trois verges la première fois sur mon corps, Les soixante-cinq coups que j'ai recus cette douloureux. Après la question, rentré dans la cage, Arrivé sur le lieu de l'exécution, Monseigneur Borie coup de sabre.

à precher à leur tour le saint nom de Jésus. De nos on m'a fait sortir le pied. Croyant que c'était pour fit appeler un des écrivains, et le chargea de dire au jours encore, la persécution se poursuit contre les chré- le pincer avec des tenailles, je l'ai allongé en l'offrant mandarin Bo, que si sa réponse avait pu l'offenser, il tiens qui sont animés de la foi de Jésus. On voit ces à Jesus-Christ; mais, quand on l'a tenu, on a fait lui en demandait pardon.

morceau pour s'en regaler.

François Jaccard, né à Onnion, en Savoie, fut La plupart des martyrs dont nous allons retracer exécuté le jour de saint Mathieu, et voici dans quelles circonstances. Une troupe de soldats commandés par un mandarin se rendit à la prison. Messieurs Jaccard et Thomas Thièn furent enlevés de leur cachot pour être conduits au supplice; ils marchèrent avec fermeté. Un témoin oculaire rapporte un trait qui peint leur lement ceux de quelques missionnaires français qui calme et leur sérénité. En passant le fleuve, et près ont versé leur sang dans la Chine, la Cochinchine d'arriver aux auberges ou l'on a coutume de donner à boire et à manger aux criminels conduits au supplice, le jeune Thomas se retourna et dit en riant à M. Jaccard : « Père, prendrez-vous quelque nourriture?-Non, mon enfant, lui répondit aussitôt avec un gracieux sourire M. Jaccard. - Ni moi non plus, ajouta Thomas; au ciel donc, mon père! » On fit asseoir notre cher confrère sur une natte, et on le lia fortement il mourut décapité dans la province de Xu-Doai. François Clet termina sa carrière par le supplice à un poteau enfoncée en terre; on en sit autant pour le jeune Thomas. Après ces préparatifs, les bourreaux Jean-Gabriel Perboyre, né au hameau de Puech, saisirent la corde fatale, et un moment après, ces deux âmes excellentes allèrent jouir de la récompense

Depuis longtemps on était à la recherche de Monseigneur Borie, lorsque la trahison le fit tomber entre les François-Isidore [Gagelin , naquit à Montperreux, mains des persécuteurs ; la captivité ne fit rien perdre le dos, M. Schæffler, à genoux, les yeux élevés vers le petite paroisse dul diocèse de Besançon; il mourut au saint confesseur de sa gaité naturelle; au milieu des ciel : Faites, lui dit-il, promptement votre affaire. gés de fers et transférés à la préfecture pour y être qu'au troisième coup. interrogés par le mandarin.

Quel est votre âge, quel vaisseau vous a apporté d'Europe en Cochinchine, Depuis quand êtes-vous troisième coup qu'on put trancher la tête du martyr, dans ce pays, quels lieux avez-vous habités? — « J'ai trente ans et six mois, je suis venu au Tong-King sur la harque d'un grand mandarin, j'ai visité presque tous les lieux de la province depuis cinq ou six ans que j'y réside, je suis venu seul ici. Maintenant je suis arrêté, je ne me plains pas de mon sort, mais le peuple est ressentirez en apprenant ces détails m'a fait déjà toujours la famille du grand mandarin; je vous supplie verser des larmes : mais aussi la pensée que je serai de le traiter avec indulgence et de rendre le calme aux près de Dieu à intercéder pour vous, quand vous chrétiens de Bench-Chanh, qui sont plongés dans la

menton, et on le frappa de trente coups de verges. cinquième coupera la tête; ainsi je n'aurai pas beaucoup Pendant les vingt premiers il ne poussa pas un seul on remarqua qu'il tenait son mouchoir dans sa bouche. à mon égard... « C'est assez, dit le mandarin aux exécuteurs, nous perdons notre temps à le frapper. » Puis s'adressant au missionnaire, il lui demanda s'il éprouvait quelque donleur. - « Je suis de chair et d'os comme les autres, pourquoi serais-je exempt de douleur? mais n'importe, avant comme après la torture, je suis également content. »

Sur le lieu désigné pour le dernier supplice, six les trois martyrs s'y agenouillèrent et prièrent quelque temps, le visage tourné vers l'Europe. La prière ter-M. Cornay est mort par la décollation. Tandis que minée, un serrurier brisa le fer qui réunissait les deux son sang s'écoule, le bourreau prend la tête par l'oreille parties de leurs cangues. On fit coucher les pères Deim et la jette à quelques pas; puis il lèche, comme une et Khoa à plat ventre pour être étranglés. Monseigneur bête féroce, son sabre encore fumant. Ce même était assis, les jambes croisées, son habit replié jusqu'au monstre lui coupe le bras gauche, et un second bourreau dessus des épaules. Alors le mandarin prit son portele bras droit aux coudes. Deux autres bourreaux, à voix, et donna le signal qu'au troisième coup de cymgrands coups de hache, amputent les jambes aux bale les exécuteurs fissent leur devoir. Le supplice des genoux et les jettent à l'écart. Cela fait, le bourreau deux prêtres anamites fut prompt, celui de Monseigneur principal arrache le foie du martyr et en coupe un Borie fut affreux. L'exécuteur à demi-ivre, ne savait presque pas ce qu'il faisait; son premier coup de sabre porta sur l'oreille du martyr et descendit jusqu'à la mâchoire ; le second enleva le haut des épaules ; le troisième fut mieux dirigé, mais il ne sépara point encore la tête du tronc. A cette vue, le mandarin criminel recula d'horreur. Il fallut y revenir jusqu'à sept fois avant d'achever cette œuvre de sang, pendant laquelle le saint prêtre ne poussa pas un seul cri! Aussitôt après l'exécution, chrétiens et païens, mandarins et soldats se jettèrent sur les dépouilles des martyrs, et se les disputèrent comme autant de trésors. Quelques fidèles réclamèrent et obtinrent la permission de leur donner la sépulture. On dit qu'actuellement les païens vont sur leur tombe offrir des sacrifices, comme à des génies

Augustin Schæffler naquit dans le diocèse de Nancy,

Au lieu du supplice, le martyr se mit un instant en prière au bord d'un champ, et offrit avec la plus grande ferveur le sacrifice de sa vie à Dieu. Sur l'invitation du bourreau, il quitta sa tunique, rabattit le col de sa chemise jusque sur ses épaules, et cela avec aisance et promptitude comme il eut pu le faire en tout autre temps; puis l'exécuteur lui ayant lié les mains derrière gardes il entonna un chant religieux. Aussitôt que son Que dit-il, que dit-il? demanda l'officier qui présidait arrestation fut connue, Pierre Tu, son élève, accourut à l'exécution. - Il me dit, répondit le bourreau, de sur la voie publique, et voyant son maître, il voulut faire promptement mon affaire. - Non pas, repliqua le partager sa captivité. Ils furent mis à la cangue, char- mandarin, suivez le signal de la cymbale et ne frappez

> Soudain le bruit de la cymbale se fait entendre, et le sabre s'abat sur le cou de la victime. Ce ne fut qu'au et il fallut scier avec le sabre les chairs qui tenaient

Jean-Louis Bonnard naquit à Saint-Cristol-en-Jarret, diocèse de Lyon.

La sentence de mort portée contre M. Bonnard fut exécuté à Boi-Sugen. Dès qu'il apprit cette nouvelle, le confesseur ressentit dans son âme cette joie céleste qu'éprouvaient nos pères lorsqu'on leur annonçait l'heure du supplice ou plutôt du triomphe.

pour le peuple et d'intérêt pour vous, car vous n'êtes a Monseigneur et chers confrères, écrivait-il, voici pas un voleur de grand chemin et on ne vous reproche la dernière lettre que je vous adresse. Mon heure soque votre foi ; néanmoins l'ordre du roi nous oblige lennelle est sonnée , adieu ! Je vous donne à de vous mettre à la question. - Je le sais, répondit tous, vous qui m'aimez et vous souvenez de moi, je Mgr. Borie. » Aussitôt les soldats plantèrent des pieux vous donne à tous rendez-vous au ciel ; c'est là que dans la terre, ses pieds et ses mains y furent attachés, j'espère vous revoir : je n'aurai plus la douleur de vous on plaça une tuile sous son ventre, une autre sous son quitter. J'espère en la miséricorde de Jésus; j'ai la douce confiance qu'il m'a pardonné mes innombrables fautes. J'offre volontiers mon sang et ma vie pour amour soupir, quoique le sang ruisselât de sa chair en lambeaux; du bon Maître, et pour ces chères âmes que j'aurais ce n'est qu'aux dix derniers qu'il fit entendre quelques tant voulu aider de toutes mes forces; je pardonne de gémissements. Tant que dura cette cruelle flagellation, grand cœur à ceux qui se reprocheraient quelque chose

> « Je meurs content, que le Seigneur soit béni ! Adieu à tous dans les saints cœurs de Jésus et de Marie. »

L'emplacement du supplice de M. Bonnard était à une lieue de la ville : lorsqu'on lui eut ôté sa cangue, le mandarin descendit de dessus son éléphant pour lui arranger les cheveux. A peine eut-il reprit sa Après ces tortures et d'autres plus cruelles, il fut place que la cymbale retentit, et la tête de notre fois-ci, avec une verge neuve, n'ont pas été moins condamné à mort, ainsi que les pères Deim et Khoa. ami tomba. Le bourreau l'avait décapité d'un seul

CHANT PLAINTIE

Air de la Neige.

Des martyrs pour la vraie croyance Chantons les douleurs, les tourments. Eloignés des rives de France, Pour éclairer un peuple ignorant, Sur une terre d'infidèles, Ministres du divin Sauveur, Pour Dieu et la gloire éternelle, Vous cueillissez la palme du bonheur.

En mission dans ces lointains parages, Exposés à un peuple méchant,

Vous bravez feur audace sauvage A vous torturer constamment; Jamais , au milieu des souffrances . Ne vous plaignez à vos bourreaux. L'humilité et la patience Sont votre guide jusqu'au tombeau.

Vous priez, courageux missionnaires, Même pour vos persécuteurs, Pour qu'ils reviennent à la lumière, Sauver leur âme pour vous est le bonheur. Des saints vous êtes le modèle. Imitateurs des martyrs à la foi, Vous méritez la couronne immortelle Par votre ardeur à propager la foi.

Courbés sous de pesantes chaînes, Conduits par de vils mandarins.

Lorsqu'au supplice il vous mene, Et de fers il charge vos mains; Joignant l'ironie à l'injure, A tourmenter le patient, Par les plus barbares tortures , Sentiment ils réduisent au néant.

Parfois dans une étroite cage Ils renferment le vrai croyant, De temps en temps par le grillage, Ils lui plongent des fers tranchants. D'autres à ces poteaux infâmes, Garnis par d'effrayants crochets, Ils sont pendus; mais vers le ciel leur âme Prend son essor vers son Dieu adoré.

Nobles et courageux missionnaires, Vous imitez notre Sauveur,

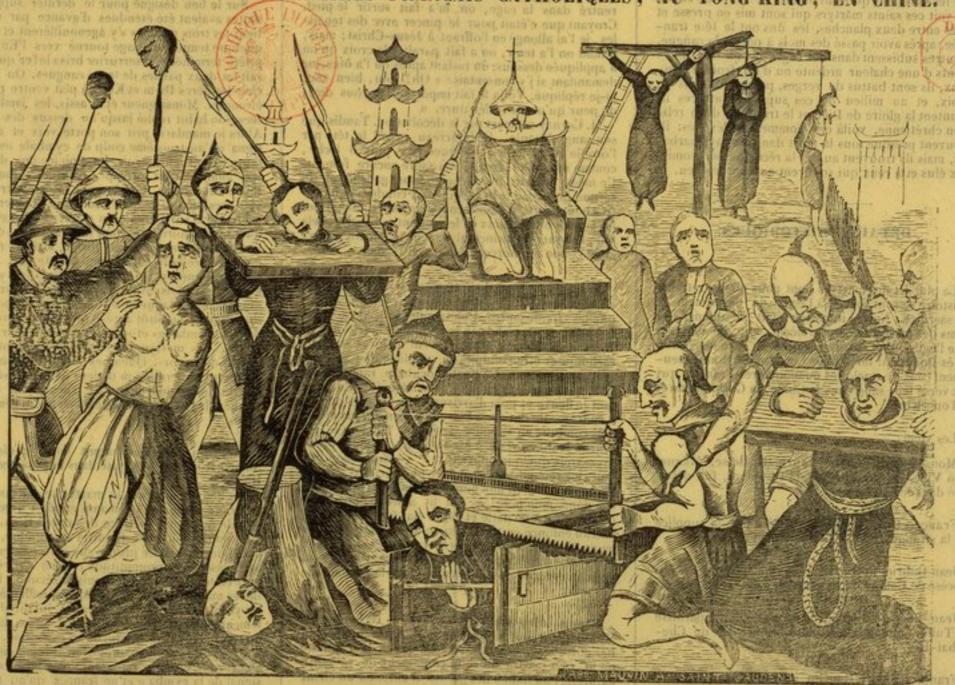
Lorsque sur le mont du Calvaire Il endura mille douleurs, Pour rappeler au monde en ignorance Et le conduire au bonheur éternel. Vous méritez ainsi par vos souffrances La gloire et le bonheur qui sont au ciel.

Religion, tes divines images Soutiennent tous ces pieux enfants; Elle donne force et courage Dans les dangers, dans les tourments. Au Seigneur, soyez toujours fidèles, Comme les martyrs de la foi, Et méritons par notre zèle La grace qu'il nous promet ici-bas.

Vendu par J: SARRIEU.

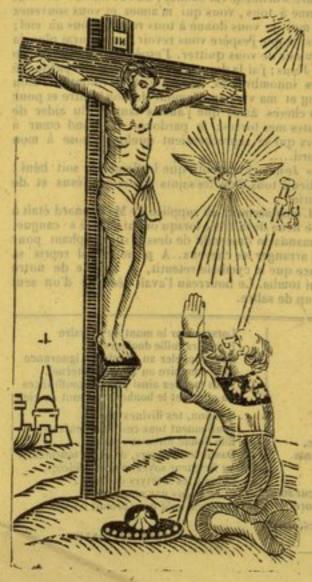
es saints prêtres, que de zelés missionnaires périrent SUPPLICES de soutenir la religion et SUPPLICES de la religion et Superirent la religion et su

ENDURÉS PAR LES MISSIONNAIRES FRANÇAIS CATHOLIQEES, AU TONG-KING, EN CHINE.









DESCRIPTION DE LA CHINE.

La Chine est une immense contrée d'Asie; elle est bornée à l'est par la mer et à l'ouest par de hautes montagnes et de vastes déserts; au sud, par l'Océan, les royaumes de Tong-King. Laos et la Co-ahinchine; au nord, par la grande Tartarie, dont elle est séparée par une grande muraille de 15,000 de longueur. Cet empire est divisé en quinze grandes provinces; la Chine comprend une étendue de 8,800 kilomètres; la capitale de l'empire est Pékin qui a 9 portes d'entrée dont l'architecture est admirable; toutes les rues sont larges, les maisons n'ont qu'un étage, mais bien construites et fort commodes; la population totale de la Chine s'élève à trois cent trente-trois millions d'habitants; les procès sont fort rares en Chine; il n'y a ni avocats ni procureurs.

Le gouvernement est absolu; il y a six tribunaux supérieurs qui sont le LiouPou ou tribunal civil, le Hou-Pou, tribunal des impôis, le Li-Pou, tribunal des rites religieux, le Ping-Pou, tribunal de la guerre, le Hing-Pou, tribunal des chatiments, le Koug-Pou, tribuna! des travaux publics. Aucun étranger ne peut pénétrer dans le pays sans qu'il ne soit l'objet d'une grande surveillance. Lorsque les apôtres du saint évangile commencèrent à pénétrer dans ce pays pour porter la parole de Dieu à ces idolâires, ils tronyèrent de grandes difficultés, mais forts de l'esprit de foi, ils surmontèrent ces obstacles et, sous des prétextes, ils eurent accès dans ce pays. Quelquefois c'était la science ou le talent qui leur donnaient accès près des grands de l'empire, et ces saints apôtres employaient tout le temps qui leur restait en dehors de leurs travanx à instruire ces idolâtres et à former des âmes à la religion chrétienne. Sitôt que l'on vit les nombreux prosélytes, l'empereur s'en alarma, et ordre fut donné de défendre l'entrée de l'empire à tout étranger; les persécutions alors commencèrent et du sang fut répandu; d'autres martyrs leur succédèrent. Depuis ce temps que



de saints prêtres, que de zélés missionnaires périrent dans ces pays lointains pour soutenir la religion et encourager par leur exemple les disciples qu'ils fe-saient à prêcher à leur tour le saint nom de Jésus. De nos jours encore la persécution se poursuit contre les chrétiens qui sont animés de la foi de Jésus; on voit ces saints martyrs qui sont mis en presse et sciés entre deux planches, les uns ont la tête tranchée, après avoir passé des meis à porter la cangue, d'autres subissent dans des cages de fer les tourments d'une chaleur ardente ou d'un froid rigoureux, ils sont battus de verges, pendus ou mis en . croix, et au milieu de ces supplices atroces ils chantent la gloire de Dieu et le triomphe de la religion chrétienne; voilà ces hommes si dévoués; ils trouvent presque tous la mort dans ces pays barbares, mais ils trouvent au ciel la récompense promise aux élus et à ceux qui souffrent au nom de Dieu.

DÉTAILS HISTORIQUES.

La plupart des martyrs dont nous allons retracer l'histoire se sont formés à l'école du dévoument et du sacrifice. Notre intention était de donner les noms des martyrs de notre siècle, afin de montrer que l'église peut encore regarder en face les Néron et les Domitien: nous nous hornerons à donner seulement ceux de quelques missionnaires Français qui ont versé leur sang dans la Chine, la Cochinchine et le Tong-King.

Les voici:

Monseigneur Gabriel Taurin-Dufresse, évêque, né à Ville-Leroux, diocèse de Clermont, fut décapité dans le Su-Tchuen.

François Clet termina sa carrière par le supplice de la strangulation, à Ou-Tchang-Fou.

Jean-Gabriel Perboyre, né au hameau de Puechdiocèse de Cahors, mort étranglé à Ou-Tchaug-Fou-

Jean-Baptiste Vachal, né dans une petite paroisse de Tulle, mort de faim dans les prisons de Che-Nghai-Hio.

François-Isidore Gagelin naquit à Montperreux, petite paroisse du diocèse de Besançon; il meurt étranglé à Phu-Câm.

Joseph Marchand naquit à Passavant, petit village du diocèse de Besançon, mort étranglé près de la chrétienté Tho-Duc.

Jean-Charles Cornay-Mayaud, né à Loudun, diocèse de Poitiers.

M. Cornay écrivit de Hung et Tuyen à ses parents

la lettre suivante:

« Mon cher père et ma chère mère,

» Mon sang a déjà coulé dans les tourments, et doit encore couler deux ou trois fois avant que j'aie les quatre membres et la tête coupés. La peine que vous ressentirez en apprenant ces détails m'a fait déjà verser des larmes; mais aussi la pensée que je serai près de Dieu à intercéder pour vous, quand vous lirez cette lettre, m'a console et pour moi et pour vous. Ne plaignez pas le jour de ma mort, il sera le plus heureux de ma vie, puisqu'il mettra fin à mes souffrances et sera le commencement de mon bonheur. Mes tourments même ne sont pas absolument cruels; on ne me frappera pour la seconde fois, que lorsque je serai guéri de mes premières blessures. Je ne serai point pincé ni tiraillé comme M. Marchand, et, en supposant qu'on me coupe les quatre membres, quatre hommes le feront en même temps et un cinquième coupera la tére; ainsi je n'aurai pas beaucoup à souffrir. Consolez-vons donc, dans peu tout sera terminé, et je serai à vous attendre dans le ciel. »

M. Cornay n'était pas au bout de ses souffrances. Voici en quels termes il rend compte à son confrère, M. Marette; de son troisième interrogatoire :

« Mon troisième interrogatoire a eu lieu aujourd'hui mardi 29 août. Avant de me frapper, on a voulume faire fouler la croix; mais je me suis prosterné de mon long, le visage sur la croix, puis je l'ai relevée, portée à ma bouche, d'où on me l'a arrachée.
On m'épargne si peu, qu'on a usé trois verges la
première fois sur mon corps. Les soixante-cinq coups
que j'ai reçus cette fois-ci, avec une verge neuve,
n'ont pas été moins douloureux. Après la question,
rentré dans la cage, on m'a fait sortir le pied.
Croyant que c'était pour le pincer avec des tenailles, je l'ai allongé en l'offrant à Jésus-Christ; mais,
quand on l'a tenu, on a fait paraître la croix qu'on
a appliquée dessous; un instant après on l'a ôtée, me
demandant si j'y consentais: « Oh! non, bien sûr,
ai-je répliqué. Voilà le fait important à vous dire;
de peur qu'on ne le dénature. »

M. Cornay est mort par la décollation. Tandis que son sang s'écoule, le bourreau prend la tête par l'oreille et la jette à quelques pas, puis il lêche, comme une bête féroce, son sabre encore fumant. Ce même monstre lui coupe le bras gauche et un second bourreau le bras-droit aux coudes. Deux autres bourreaux, à grands coups de hache, amputent les jambes aux genoux et les jettent à l'écart. Cela fait, le bourreau principal arrache le foie du martyr et en coupe un morceau pour s'en régaler.

François Jaccard, ne à Onnion en Savoie; il fut exécuté le jour de saint Matthieu, et voici dans quelles circonstances. Une troupe de soldats commandés par un mandarin se rendit à la prison. M. Jaccard et Thomas Thiên furent enlevés de leur cachot pour être conduits au supplice; ils y marcherent avec termeté. Un témoin oculaire rapporte un trait qui peint leur calme et leur sérénité. En passant le fleuve et près d'arriver aux auberges où l'on a coutume de donner à boire et à manger aux criminels conduits au supplice, le jeune Thomas se re-tourna et dit en riant à M. Jaccard : « Père, prendrez-vous quelque nourriture? - Non, mon enfant, lui répondit aussitôt avec un gracieux sourire M. Jaccard. — Ni moi non plus, ajouta Thomas; au ciel donc, mon père! — Un fit asseoir notre cher confrère sur une natte et on le lia fortement à un poteau enfoncé en terre; on en fit autant pour le jeune Thomas. A rès ces préparatifs, les bourreaux saisirent la corde fatale, et un moment après ces deux àmes excellentes allérent jouir de la récompense des mariyrs.

Depuis long-temps on était à la recherche de Monseigneur Borie, lorsque la trahison le fit tomber entre les mains des persécuteurs; la captivité ne fit rien perdre au saint confesseur de sa galté naturelle; au mitieu des gardes il entonna un chant religieux. Aussitôt que son arrestation fut connue, Pierre Tu, son élève, accourut sur la voie publique et voyant son maître il voulut partager sa captivité. Ils furent mis à la cangue, chargés de fers et transférés à la préfecture pour y être interrogés par le mandarin.

Quel est votre âge, quel vaisseau vous a apportéd'Europe en Cochinchine, depuis quand étes-vous dans ce pays, quels lieux avez-vous habité? - « J'ai trente ans et si mois, je suis venu au Tong-King sur la barque d'un grand mandarin, j'ai visité presque tous les lieux de la province depuis cinq ou six ans que j'y rés de; je suis venu seul ici. Maintenant je suis arrêté, je ne me plains pas de mon sort, mais le peuple est toujours la familie du grand mandarin; je vous supplie de le traiter avec indulgence et de rendre le calme aux chrétiens de Binch-Chanh, qui sont plongés dans la consternation depuis qu'on m'a pris au milieu d'eux. - Nous sommes, en effet, pleins de commisération pour le peuple et d'intérêt pour vous, car vous n'êtes pas un voleur de grand chemin et on ne vous reproche que votre foi; néan-moins l'ordre du roi nous oblige de vous mettre à la question. - Je le sais, repondit Monseigneur Borie, a Aussitôt les soldats plantèrent des pieux en terre: ses pieds et ses mains y furent attachés, on plaça une tuite sous son ventre, une autre sous son menton, et on le frappa de trente coups de verges. Pendant les vingt premiers il ne poussa pas un seul soupir, quoique le sang ruisselât de sa chair en lambeaux; ce n'est qu'aux dix derniers qu'il fit entendre quelques gémissements. Tant que dura cette cruelle flagellation, on remarqua qu'il tenait son mouchoir dans sa bouche. « C'est assez, dit le mandarin aux exécuteurs, nous perdons notre temps à le frapper. » Puis, s'adressant au missionnaire, il lui demanda s'il éprouvait quelque douleur. - « Je suis de chair et d'os comme les autres, pourquoi serai-je exempt de douleur? mais n'importe, avant comme après la torture, je suis également content. »

Après ces tortures et d'autres plus cruelles, il fut condamné à mort, ainsi que les pères Diem et Khoa. Arrivé sur le lieu de l'exécution; Monseigneur Borie fit appeler un des écrivains et le chargea de dire au mandarin Bo que si sa réponse avait pu l'offenser, il lui en demandait pardon.

Sur le lieu désigné pour le dernier supplice, six nattes avaient été étendues d'avance par un chrétien; les trois martyrs s'y agenouillèrent et prièrent quelque temps, le visage tourné vers l'Europe. La prière terminée, un serrurier brisa le fer qui réunissait les deux parties de leurs cangues. On fit coucher les pères Diem et Khoa à plat ventre pour être étranglés. Monseigneur était assis, les jambes croisées, son habit replié jusqu'au dessus des épaules. Alors le mandarin prit son porte-voix et donna le signal qu'au troisième coup de cymbale les exécuteurs fissent leur devoir. Le supplice des deux prê-tres anamites fut prompt, celui de Monseigneur Borie fut affreux. L'exécuteur, à demi-ivre, ne savair presque pas ce qu'il fesait; son premier coup de sabre porta sur l'oreille du martyr et descendit jusqu'à la machoire; le second enleva le hant des épaules, le troisième fut mieux dirigé, mais il ne sépara point encore la fête du tronc. A cette vue, le mandarin criminel recula d'horreur. Il failut y revenie jusqu'à sept fois avant d'achever cette œuvre de sang, pendant laquelle le saint prêtre ne poussa pas un seul cri ! Aussiot après l'exécution, chrétiens et païeus, mandarins et soluais se jetérent sur les dépouilles des marters et se les disputérent comme autant de trésors. Quelques fidères réclamérent et obtinrent la permission de leur donner la sépulture. On dit qu'actuellement les païens vont sur leur tombe offrir des sacrifices comme à des génies tuté-

Augustin Schoeffler naquit dans le diocèse de Nancy; il mourut décapité dans la province de Xu-Doai.

Au lieu du supplice, le martyr se mit un instant en prière au bord d'un champ et offrit avec la plus grande ferveur le sacrifice de sa vie à Dieu. Sur l'invitation du bourreau, il quitta sa tunique, rabattit le col de sa chemise jusque s'ur ses épaules, et cela avec aisance et promptitude comme s'il eût pu le faire en tout autre temps; puis l'exécuteur lui ayant lié les mains derrière le dos, M. Schæffler, à genoux, les yeux élevés vers le ciel: Faites, lui dit-il, promptement votre affaire. — Que dit-il, que dit-il? demanda l'officier qui présidait à l'exécution. — Il me d'it, répondit le bourreau, de faire promptement mon affaire. — Non pas, répliqua le mandarin, suivez le signal de la cymba e et ne frappez qu'au troisième coup.

Soudain le bruit de la cymbale se fait entendre et le sabre s'abat sur le cou de la victime. Ce ne fut qu'au troisième coup qu'il put trancher la tête du martyr, et il fallut scier avec son sabre les chairs qui tenaient encore.

Jean-Louis Bonnard naquit à Saint-Cristol-en-Jarret, diocèse de Lyon.

La sentence de mort portée contre M. Bonnard fut exécutée à Boi-Xugen. Dès qu'il apprit cette nouveile, le confesseur re-sentit dans son âme cette joie cé este qu'éprouvaient nos pères lorsqu'on leur annonçait l'heure du supplice ou plutôt du triomnhe.

« Monseigneur et chers confrères, écrivait-il, voici la dernière lettre que je vous adresse. Mon heure solennelle est sonnée, adieu! adieu! Je vous donne à tous, vous qui m'aimez et vous souvenez de moi, je vous donne à tous rendez-vous au ciel; c'est là que j'espère vous revoir; je n'aurai plus la douleur de vous quitter. J'espère en la miséricorde de Jésus; j'ai la douce confiance qu'il m'a pardonné mes innombrables fautes; j'offre volontiers mon sang et ma vie pour l'amour du bon maître et pour ces chères àmes que j'aurais tant voulu aider de toutes mes lorces; je pardonne de grand cœur à ceux qui se reprocheraient quelque chose à mon ègard.....

» Je meurs content, que le Seigneur soit béni! Adieu à tous dans les saints cœurs de Jésus et de Marie.

L'emplacement du supplice de M. Bonnard était à une lieue de la ville; lorsqu'on lui eut ôté s cangue, le mandarin descendit de dessus son éléphant pour lui arranger les cheveux. A peine eût-il repris sa place que la cymbale retentit, et la tête de notre ami tomba. Le bourreau l'avait décapité d'un seul coup de sabre.

CHANT PLAINTIF.

Air de la Neige.

Des martyrs pour la vraie croyauce Chantons les douleurs, les tourments, Eloignés des rives de France, Pour éclairer un peuple ignorant. Sur une terre d'igfideles, Ministres du divin Sanyeur, Pour Dieu et la gloire éternelle, Vous cueillissez la palme du bonheur.

En mission dans ces lointains parages, Exposés à un peuple méchant, Vous bravez leur audace sauvage A vous torturer constamment. Jamais au milieu des souffrances, Ne vous plaignez à vos bourreaux, L'humilité et la patience Sont votre guide jusqu'au tombeau.

Vous priez courageux missionnaires, Même pour vos persécuteurs, Pour qu'ils reviennent à la lumière. Sauver leur âme pour vous est le bonheur. Des saints vous êtes le modèle, Imitateurs des martyrs à la fois, Vous méritez la couronne immortelle Par votre ardeur à propager la foi. Courbés sous de pesantes chaînes,

Conduits par de vils mandarins,

Lorsqu'au supplice il vous mène, Et de fers il charge vos mains. Joignant l'ironie à l'injure, A tourmenter le patient, Par les plus barbares tortures, Sentiment ils réduisent au néant.

Parfois dans une étroite cage
Ils renferment le vrai croyant,
De temps en temps par le grillage,
Ils leur plongent des fers tranchants.
D'autres à des poteaux infâmes,
Garnis par d'effrayants crochets,
Ils sont pendus, mais vers le ciel leur âme
Prend son essor vers son Dieu adoré.

Nobles et courageux missionnaires, Vous imitez notre Sauveur, Lorsque sur le mont du Calvaire Il endura mille douleurs, Pour rappeler au monde en ignorance Et le conduire au bonheur éternel. Vous méritez ainsi par vos souffrances La gloire et le bonheur qui sont au ciel.

Religion, tes divines images Soutiennent tous ces pieux enfants, Elle donne force et courage Danns les dangers, dans les tourments. Au Seigneur soyez toujours fidèles, Comme les martyrs de la foi, Et méritons par notre zèle La grace qu'il nous promit ici-bas.

Vendu par J. SARRIEU.





HINDOU.

Las maux que la superstition paienne fait peser sur des millions de créatures semblables à nous, dans différentes parties du monde, et surtout dans les Indes, sont bien dignes de fixer l'attention et d'exciter la compassion des chrétiens. Nous ne pouvons en lire la description sans sentir plus profondément la force de cette déclaration de l'Ecriture : « Les angoisses de ceux qui courent après un autre Dieu seront multipliées. » La vieillesse abandonnée, les enfans exposés, des femmes brillantes de jeunesse et de santé livrées aux flammes on enterrées vivantes; des personnes de tout âge et de tout sexe, écrasées sous les roues des chars massifs de leurs sanguinaires idoles, et toutes les souffrances journalières qu'une sombre et cruelle superstition fait peser sur les esprits et sur les corps de ces peuples misérables et aveugles , nous pré-sentent un commentaire bien triste et bien frappant de ces paroles.

Lors même que ces victimes seraient en petit nombre, leur sort devrait nous inspirer la plus profonde pitie; que devons-nous donc éprouver lorsque le mal est si général, et lorsque Satan pousse tant de millions d'hommes à faire violence aux sentimens les plus naturels, à nourrir une passion insensée pour le suicide, à forcer leurs sœurs, leurs filles, et jusqu'à leurs mères à se laisser consumer par les flammes ou à se faire enterrer vivantes avec le corps mort de leurs maris!!—Il résulte de rapports officiels que, dans la seule partie des Indes, qui est soumise aux Anglais, y a un si grand nombre de veuves qui se brûlent tous les ans, que l'on peut compter un suttee par douze heures; et pour tout le pays, d'après un calcul qui repose sur les meilleures autorités, il y a une veuve qui se brûle toutes les quatre heures, pendant tout le cours de l'année, et cela depuis des siècles !! Qui ne frémirait d'horreur à une telle pensée ! on se sent le cœur déchiré lorsqu'on revient sur le passé, et qu'on se dit que de semblables airocités souillent encore chacun de ces jours qui s'écoulent pour nous dans les jouissances paisibles de la vie de famille, ou de la société de nos amis. Il n'y a d'autre remède à ces manx que l'Evangile; dans tous les pays où il exerce quelque influence, il protège les veuves, les enfans et les vieillards, et déjà, dans les Indes, combien de victimes arrachées à ces odieuses superstitions ! Il dépend de nous de travailler avec un zèle plus ardent à propager ses bienfaits. Montrons, par des faits, et non par des émotions passagères et stériles, notre sympathie pour de telles misères; accompagnons de nos vœux, soutenons de nos offrandes les missionnaires évangéliques qui vont porter aux malheureux païens la connaissance de cette sainte religion, dont « toutes les voies sont des voies agréables, et dont les sentiers ne sont que prospérité; » de cette religion qui se platt à exercer la miséricorde, qui s'abaisse jusqu'aux malheureux, « qui guérit ceux qui ont le cœur froissé, qui annonce aux captifs la délivrance, et qui publie l'an agréable du Seigneur. .

La relation suivante d'un suttee est tirée d'une lettre qui a paru dans le Courrier de Bombay :

.... Le récit d'un suttee qui vient d'avoir lieu dans cette ville, mentre de la manière la plus frappante ce qu'est un pareil supplice. Je suis sûr qu'il vous sera impossible de le lire sans frémir d'horreur à la pensée des souffrances de la malheureuse victime de la superstition, et de la barbarie de ceux que je n'hésite pas à appeler ses bourreaux. La malheureuse bramine était montée volontairement sur le bûcher où devaient être brûlés les os de son mari, car il était mort loin d'ici; mais ne pouvant supporter les douleurs qu'elle éprouvait, elle s'élança hors des flammes, et, après avoir fait quelques pas en chancelant, elle tomba. Quelques Européens qui étaient présens la plongèrent aussitôt dans la rivière , qui était tout près ; elle avait conservé toute sa présence d'esprit, et elle se plaignit que le bûcher était mal fait, et qu'elle brûlait si lentement qu'elle ne pouvait le supporter; mais elle dit qu'elle était prête à y remonter, si on voulait le mieux arranger. Ou s'y refusa, et la pauvre créature frémit à l'aspect de la flamme qui était devenue très-vive, et déclara ne vouloir pas avancer. Lorsque ses barbares parens virent sa terreur, ils la prirent par la tête et par les pieds, la jetèrent sur le feu, et l'y tinrent jusqu'à ce que l'ardeur du feu les forçat à s'éloigner; ils prirent aussi de gros morceaux de bois, et l'en frappèrent pour l'étourdir ; mais elle s'échappa une seconde fois , et courut toute scule à la rivière : ses parens l'y suivirent, et táchèrent de la

noyer en la tenant sous l'eau; mais un des Européens qui étaient présens, l'arracha de leurs mains; elle se jeta dans ses bras, et le supplia de la sauver. J'arrivai au moment où l'on venait de la sortir de la rivière pour la seconde fois, et je ne puis vous donner aucune idée de l'horreur dont je fus saisi en la voyant. Toute sa peau était brûlée; ses jambes, ses bras et son dos étaient au vif; sa poitrine était déchirée, et la peau pendait en lambeaux ; la peau et les ongles de ses doigts pendaient sur ses mains; enfin, Mon-sieur, je n'ai jamais rien vu ni lu qui approche de l'état horrible de cette malheureuse créature. Elle paraissait craindre d'être jetée de nouveau dans le feu, et suppliait les «acha sahib, » comme elle appelait les Européens, de la sauver; ses parens avaient enfin renoncé à user de violence envers elle, et, à notre demande, l'un d'eux s'assit auprès d'elle, lui donna quelques vêtemens, et l'assura qu'on ne voulait plus la contraindre. Nous l'avons envoyée à l'hôpital, où on lui a prodigué les soins les plus empressés, mais sans espérance de guérison. Elle mourut après vingt heures de souffrances horribles. »

Le récit suivant est tiré d'un autre journal Indien :

· Vendredi dernier, vers huit heures du matin, il y eut un suttee à Koonaghur-Ghaut; quatre femmes, de l'âge de 50 à 50 ans, se sont brûlées sur le même bûcher avec le corps de leur mari, Kummatt-Chattiyer, bramine de Koonaghur, qui avait épossé tronte dons femmes, et qui était mort le 5 de ce mois. On l'annonça aussitôt à ses différentes femmes qui vivaiont en général chez leurs pères (car il n'en avait que deux avec fui); et quatre d'entre elles se déterminèrent à manger du feu, selon l'expression en usage parmi les Hindous. Deux d'entre elles demeuraient dans le voisinage , la troisième à Galeutta, et la quatrième à Bosborrah, près de l'Hoogty. On les réunit ; et, lorsqu'on eut obtenu la permission nécessaire du magistrat du district, les gens de la police qui étaient présens au suttee le dirent du moins ainsi, elles montèrent sur le bûcher, qui était entouré d'une palissade de bambous pour retenir celles qui auraient pu vouloir s'échapper. Moins d'une minute après que le feu ent été allumé, elles devaient être étouffées; et, au bout de dix minutes, leurs corps étaient devenus comme du charbon. tellement le feu était ardent. Ce spectacle est si commun, que la curiosité n'avait attiré que quelques centaines de personnes, et les femmes formaient le plus grand nombre. On dit que vingt-deux des femmes du bramine vivaient au moment de sa mort, et on avait cru qu'un plus grand nombre d'entre elles se seraient brûlées. »

Voici un troisième fait extrait de la correspondance d'un mis-sionnaire ; il a fourni le dessin de la gravure en tête de cette

« Vers cinq heures du soir j'appris qu'une femme allait se brûler avec le corps de son mari; je me rendis sur-le-champ au rivage avec notre frère, le missionnaire indigène; nous avions un mille à faire : plusieurs des bramines nous connaissaient, et notre arrivée fut le signal d'un hurree-bol général. Nous nous approchâmes du bûcher sur lequel était placé le corps, et qui était élevé de deux ou trois pieds; il y restait tout juste assez de place pour une autre personne. Le cruel bramine qui paraissait le principal directeur de cette horrible fête, tenait à la main une feville du directeur de cette horrible fête, tenait à la main une feuille du shaster rouge qui prescrit l'ordre à observer dans de pareilles cérémonies. Il y avait un bruit et une confusion dont il est impossible de se faire une idée. On me répéta plusieurs fois de ne pas toucher le bûcher. Je demandai aux bramines comment ils pouvaient prendre part à un pareil assassinat; mais on me répondit par les plus furieuses vociférations. J'aurais aussi bien fait de me taire; mais il faudrait avoir étouffé tout sentiment d'humanité pour pouvoir garder le silence en présence de telles horreurs. Deux bambous verts, assez longs pour traverser tout le bûcher, allaient être fixés par un bout dans la terre; nous leur rappelâmes que le gouvernement avait défendu d'avoir recours violence, et ils se désistèrent. La femme revint alors du bain; et comme elle approchait du bûcher, on poussa de grands cris d'hurree-bol ; les bramines l'entourèrent aussitôt, et lui firent faire plusieurs fois le tour du bûcher. Celui qui tenait un papier à la main commença à lire, mais il se faisait trop de bruit pour que la femme, ou toute autre personne, pût entendre un seul mot. Comme six ou

huit de ces monstres l'avaient saisie, je protestai contre cet acte de violence. Pour me convaincre qu'elle n'était point contrainte, un bramine, qui me connaissait, leur ordonna de la lâcher, afin que je pusse l'interroger. Je le fis, et elle me répondit « qu'elle désirait aller avec son mari; a la-dessus il y eut de nouvelles acclamations . on lui fit faire le tour du bûcher pour la septième fois, et elle jetait à ceux qui étaient le plus près d'elle du riz, et d'autres choses qu'elle portait dans un coin de son vêtement. Lorsqu'elle eut achevé le septième tour, elle s'arrêta un moment pour arranger ses habits, et se mit à monter sur le bûcher, les bons bramines l'aidant avec tant d'empressement, qu'elle n'avait aucun besoin de faire usage du peu de forces qui lui restaient. Lorsqu'elle fut montée, de nouveaux cris se firent entendre; elle se coucha, et mit autour d'elle le bras desséché de son mari. Je ne pus supporter plus long-temps ce speciacle, et je montai sur la rive élevée : mais en me retournant je vis une corde attachée solidement autour des deux corps , et par dessus de grosses pièces de bois qui les resserraient autant que possible. Outre le bois, il y avait beaucoup de paille et de roseaux secs. On me dit que le fils avait mis le feu au bûcher, mais je ne le vis pas. Il y eut d'abord une très-grande flamme ; mais comme les matériaux étaient légers, il était nécessaire de les renouveler sans cesse pour l'entretenir, et c'est ce que les bramines faisaient avec beaucoup de zèle, les jetant dessus et dessons le bûcher, tandis que plusieurs personnes versaient de l'eau sur eux pour les garantir du feu. On attisait continuellement le feu avec les deux bambous; les hurlemens de la multitude étaient horribles ; les bramines s'occupaient à entretenir le feu, et coursient dans toutes les directions autour du bûcher, les unscriant pour qu'on apportât de la paille, et injuriant ceux qui n'arrivaient pas assez vite, tandis que d'autres excitaient le peuple à continuer les cris d'hurree-hol; ils ressemblaient tous à des démons furieux. Nous descendimes une seconde fois auprès d'eux, et puis nous nous éloignames avec un vif sentiment de douleur et d'indi-

C'est ainsi que des centaines et des milliers de malheureuses Indiennes sont continuellement sacrifiées sur l'autel d'une barbare superstition, et ce n'est pas seulement à la mort de leurs maris qu'ent lieu de pareilles scènes. Si une veuve refuse de se brûler, et que le corps soit brûlé seul, ou jeté dans le Gange, elle peut ensuite réparer sa faute en se brûlant avec tous les objets qui ont appartenu à son mari. M. Rowe, missionnaire, s'exprime ainsi sur ce sujet : « Je regardais quelques petits temples élevés auprès de notre demeure, en l'honneur de femmes qui se sont sacrifiées . et sur la place même où elles ont été brûlées. Je demandai à un Hindou pour qui avait été bâti le plus remarquable d'entre eux , il me dit que c'était en mémoire du suttee d'une femme qui avait refusé de se brûler à la mort de son mari, mais qui, au bout de vingt ans, avait rassemblé tous les objets qui lui avaient appar-tenu et s'était brûlée avec eux.

Lecteur, vous aurez sans doute été pénétré de compassion pour ces pauvres paiens; vous aurez senti une vive indignation pour les cruels bramines et pour la religion horrible dont ils se glorifient d'être les ministres. — Mais n'avez-vous pas pensé aussi aux souffrances incomparablement plus grandes quo chaque pécheur attire à sa propre âme ! Le pécheur qui vit et qui meurt sans repentance envers Dieu, et sans foi en Jésus-Christ, est à la fois la victime et le ministre de sa propre perdition ; il se plonge dans le seu, dont les flammes ne s'éteignent point; il adopte les préceptes de Satan, qui est le Dieu de ce monde; il rejette les conseils de Jésus, l'ami des pécheurs; il ne veut pas venir à lui pour être sauvé. - Lecteur, ayez pitié de votre propre âme, n'ohéissez pas plus long-temps au péché; Jésus vous y invite, il vous tend les bras, il ne veut pas la mort du pécheur, et s'est donné lui-même à la mort pour que vous ayez la vie et le bon-heur éternels, il veut vous réunir avec tous les siens dans son royaume céleste. N'écoutez plus la voix d'un monde cruel et trompeur : n'écoutez plus la voix de vos passions et de votre orgueil . de pour qu'après avoir été long-temps appelé, et ayant toujours refusé d'écouter, vous ne sentiez des tourmens et des angoisses spirituelles, dont les souffrances de ces pauvres Hindous ne peuvent donner qu'une très-faible idée.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Gette gravure représente ce qu'on appelle dans les Indes un suttee, du mot indien sut, qui signifie fidèle, parce que l'on suppose que ce sacrifice prouve la fidèlité de la femme pour son mari défunt.

Le bûcher, placé tout près du Gange, est composé de bois, de roscaux et de longues herbes; il a environ trois pieds de haut, six de long, et est assez large pour que deux personnes puissent y être conchées à côté l'une de l'autre; le corps mort est du côté du fleuve, et la pauvre veuve le tient embrassé avec son bras droit; les perches qui sont aux deux bouts retiennent le bûcher, et le long bambou

couchées à côté l'une de l'autre; le corps mort est du côté du lieuve, et la pauvre veuve le tient embrasse avec son bras droit; les perchés qui sont aux deux bouts retiennent le bûcher, et le long bambou qui le traverse est destiné à empécher la veuve de s'échapper, ce que ces pauvres créatures ont souvent essayé de faire.

Ce bambou est tenu par deux hommes, un de chaque côté, et, derrière, deux autres hommes versent continuellement de l'eau sur eux pour empêcher le feu de les atteindre. Le gros homme, placé à la gauche du bûcher, est le bramine, ou prêtre, qui officie. Il porte au cou le poita, ou fil sacré, qui est le signe de son ordre, et le papier qu'il tient à la main est un de leurs shasters, ou livres sacrés, où il lit les instructions relatives à cette horrible cérémonie. Devant lui, est le fils ainé de la famille qui vient de mettre le feu au bûcher sur lequel sa mère va être brûlée vive. Derrière, et sur les degrés du ghaut, ou lieu de débarquement, sont deux parens du mort qui témoignent quelque affliction; mais tous les autres spectateurs sont aussi indifférens et aussi gais que le peuple de nos villages à une foire. Ils font entendre le cri d'hurree-bol (espèce d'acclamation) en jouant de différens instrumens pour étouffer les cris de la pauvre victime. Dans le fond on voit un missionnaire qui vient d'arriver dans les les pauvres de la pauvre victime. le bateau dont on aperçoit une partie; sa physionomie exprime l'horreur et la pitié que lui inspire cet affreux spectacle; il s'efforce de faire passer ses sentimens dans le cœur du vieux Hindou qui est assis à la fenêtre de la maison, et qui semble l'écouter avec attention; mais le peuple furieux qui l'entoure paraît déterminé à n'avoir aucun égard à ses remontrances.





HINDOU.

Las manx que la supersition petenno fait peser sur des millions de créatures samblables à nous, dans différentes parties du monde, et surtout dans les Indee, sont bien dignes du fixer l'uttention et d'exciter la compassion des chrétiens. Nons ne pourons en lipe la description sans sentir plus prefendément la force de cette déclaration de l'Écriture : « Les augueuxes de ceux qui reserui après un nutre Dieuserent multipliées. » La visilleurs abandonnée, es enfans exposés, des femmes brillantes de jeonesse et de santé directe any flamence on enteredes vivantes; des personnes de teut êge et de toot seve , forastes sous les roues des chars massifs de leurs sanguinaires idoles, et teutes les souffrances journalières qu'una sambre et cruelle suprestition fait peser sur les ceprits et sur les cerps de ces peuples mindrables et aveugles, nons présentent on commentaire bien triste et bien frappunt de ces parelos. Lots mems que ces rictimos seraient on petit nombre, leur sect derrait nom inspirer la plus profende pilión que devonences done eprouver foragoo le mal est si général, el lorsque Satan somes test de milions d'hommes à litre violence sux sentimens les plus naturels. A nomvir une pairine insensée pour le suicide. forcer lours smars, lears filles, et jusqu'à leurs mares à se laisser consumer par les firmmes ou à se feire enieccer vivaules avec is corps mort deleurs meris! ! - Il risulte de rapports officiels no, dous la scule partié des Indes, qui est soumqe aux Auglais, il y e un si grand nombre do vouves qui se brûlent tons los ens, que l'en peut compter sus settes par degas haures; et pour tont a page, al après un colcul qui repore sur les meilleures enturités . une verso qui se brûte toutes les quates houres, pend tout le cours de l'année, et cela depois des sideles 11 Qui au freskell d'harrour hane telle yourde ! on se sent le cour dichies here to be review our le page, et qu'en se dit que du soublibles steine de que amin. Il n'y a d'outre semble à ces manaque l'E varyile; dans turn by pays on il exerce quelque influence protings for vegres, les enlans et les vieillards, at dejà, dans les Indea, comblen de victimes errachées à ces odiauxes seperatitions ! If depend do nous do travallier avec un zôle plus ardent à propager the bienfairs, Stentisons, par der faits, et non par des émotions parameiros en stárilas, notre sympathic pour de telles misères accorpaguons de con voux, soutenens de hos effrandes les mis sionneires évargoliques qui vont porter aux melheureux palens la commissance de cette sainte religion , dont s tentes les voies sent des voles arrichles, et deut les sentiers no sont que prespérité; s do cotto religion qui se plattà exercer la miséricorde, qui s'abaisso jungu'nexmalheurens, squi gudrit ceux qui ent le caur froised, qui minorice sus capeta la délivrance, et qui public l'an agrésble du

La relation anifemte d'un sutton est tirée d'une lettre qui a para

s Le récit d'un sutten qui vient d'avair lien slans cette villa, socatre de la manière la plus freposats ce qu'est un parcil cuiplice, la vait sur qu'il vous sera impossible de la live some victime de la caper-folco, et de la barbarie de ceux que je supporter les declures qu'elle oprouvait, vilr, s'elabra foire des llammer, in , après event leit que en con chancelant, all tomba. Quelquis Suropium qui étaiant présune la plongétont ous sa présence d'espell, et alle se plaignis que le blicher était mai fait, et qu'elle bribleit si lantement qu'elle ne pouveit le expecter, mes elle dit qu'elle stait prête à y rémouter, ai en vouleit le minux arrangur. Un s'y refute, et la pautre greature fréquit à l'aspect de la flamme qui stati acceptus très-cire, et déclara un veuloir pas avancer. Longue and harbores persons virgut as ferrour, ils to printed out in the et our les places, in judewort me le feu, et l'y pairent comi da gras morcerus de hois, et l'en frappèrent pour l'étourdir : mis elia e échappa une escoade leis : el comut toute senio à la mylera ; ons pasons l'y saisirent, et tachèreus de la

soyer en la tenant sous l'ann ; mais un sles Européens qui étaient , huit de ces manstres l'araient saisie, je protestai contre cet acte de prédects. l'arrache de leurs mainte, elle se jeta dans ses bres, et le l'araience. Peur une convainere qu'elle o était point contrainte, un supplia de la sauver. J'arrivei en mancent en l'on venait de la l'araience, qui me connaissait, ionr ordenne de la licher, afin que je sertir de la rivière pour la seconde fela, et je ne pois vous donne aucune idee de l'norrent dont ju fur suiel en la voyant. Toute s piem dieit brülder; ses jambes, ses bras et son dos étalent au vély sa poitrine était déchirée, et la peus pendait en lambesur; la peus et les ougles de ses doigts pendaient eur ses mains; enfin, Mon sicur, je o'al jameis rica vu al lu qui approche de l'état herrible de cette malheureuse crésture. Lille paraissait craisdre d'étre jetée de nouveau dans le feu, et supplisit les escha salib, e commo jetée de nouveau dans le feu, et supplisit les escha salib, e commo ella appelait les Européens, de la suntect ses pureus craicet coffia renonce à user de violence envers elle, et, à notre demande, l'un d'eux s'assis auprès d'elle, loi dottus quelques vétemens, et l'essura qu'on be veulait plus la contraindre. Nons l'avens caveyée à Phophal, on on lui a prodigor los soins los plus empressós, mels sans espérance de guérisco. Ella mourut après vingt heures du soullimmes herribles. v

Le récit solvant est tiré d'un antre journal ludien :

· Vendeedi dernier, vers buit houves du matin, il y cut un sutten à Roenagher-Chaut; quetre femmus, de l'age de So à So nos, se son brildes sur le mémo bûcher avec le corps de leur mari. Kum mail-Chamiyer, breming de Keens, her, qui avail éponsé se oute-deux fommes, et qui était mert le 3 de co meis, On l'annages aussità h see differences femmes qui viva est en général chez leurs pieces (esc il n'en avait que depx avec fui); et quatre d'entre cites se die terministrent à manger de Sea , coon l'expression co umps paroni les llindoux. Dans d'autre elles donne craine dans le voiennero , la trajele are i falgerra, stja quarrent a forberrale, pris de l'illearra, On tes ramar ; ut, farege on cet el real de presenteles metes des ce magistrat de district, les gros de la poisse qui deskat present co sutres le direct du moins ainsi, elles contrevat sur la bachur, cal étals cuteuré d'uns palesade du handous pour retenir celles qui surcient pa vooleir s'échapper. Roice d'une minute après que in few cost one aliance, elienderaints ettre (toulldes; et, an host de bit minutes, leurs corps disjont devenus comme du clambac telloment le seu était ardent. Ce apoctacle est si commun. que le cursosses n'avait altiré que quelques containes du personnes, et les femmes fermaient le plus grand nombre. On dit quavingle deux des femmes du bremine viveinel au moment de sa mert, et au avait eva qu'an plus groud nombre d'entre olles se araient brûlees. s

Volci un troisituse fait extruit de la correspondance s'un miesionnaire ; il a feurni la desam de la gravure cu tele ce cette

. Vere cinq hences du soir l'appara qu'une femme allait se brider area le corps de seu maria: je me readis sur-le-cliatop an sirego avec notre frire, le missionnaire indigéner nous avions un milla à feire : plusieurs des àrquelines nesse contraisseient, et source arefule lut le signal d'un huvre-bol général. None nous au prochémics du hucher sur loquel était placé le curps, et qui était était deux en treis bioder il y metait tout juins ment de place pour une estes personne. Le creel biunine qui paraisait le principa directore de cette berrible fite , teneit à la cain une feuille or recigo qui prescrit l'ordreit chierver dans de parvilles cu-uins. Il y avait un brait et une confesion dons il est impassible date inte une edec. On me rejetta planiture inic de ne pas-tonelar le hicher, de demandri aux brandure comment lle ponvalual presiden part à un pareil continent ; mais ou me répondit yar be plus between verifications, d'access most bien fielt de mo definition of the company to the first property of the property of the party of the secure gardes lo silence ou primerie de talles leureurs. Dear Lambons vorts, much longs pour traversce tout la bliches, ellatent eles finés par un boot dans la terre; nons leur rappalimes que le geurernement avoit défende d'avoir recours à la violence, et ils se desiriceant. La femmo revist slore du being et commo ella approcheit da bücher, on poussa da granda cria d'impression ; les bramines l'entourêrent auxiliét, et lui firent faire plusieurs fels le tour du bûcher. Cefui qui teusis un projer à la main commence a lice, mais il se fairait trop do hruit pour que la femme g ou toute autre personne, plit entendre En seul mot. Commo six ou

pesse l'interruger. Ja la fis, et elle me répundit e qu'elle désirait Her aree son muri; a la-demus H y cut de nouvelles seclemations on lui faire le tour de bûnher pour le septione fais, et alle jotait a ceux qui disient le plus près d'elle du rir, et d'aufres choses qu'elle portait dans un coin de sun vâtement. Lorsqu'elle aux actevé le septième tour, elle s'arrêts un mouseuit cour acconger ses habits, et se mit à montes sur le bûcher, les boar bramines l'aidant avec tant d'empressiment, qu'elle n'avait encue besoin de faire neage du neu de ferens qui fui restricat. Larsqu'ella fat montée, de nouvenu eres se ficent entendros elle se concha, et sait sotuer d'elle le bras decedebe de sen muri. Je ne pui supporter plus long-temp co apertacio,, et le montai sur la rive disvie : mais un mo ceteme nant je vie une enede nitechde solidemant notour des deux corps et par denne da grosses pièces de bois qui les reservaient sutuer que possible. Outre le beis, il y avoit besuccup de paille et de one seed. On one dat que le file arait mis le feu au bûches. mais je ne le vis pas, il y sut d'abord me tris-grande flamme ; nais commo ins materious etainst legers. Il était nécessaire de es renouveler anns creez pour l'entrolenie, et c'est ce que les cumber hirefort area beaucoup de mits, les jotant dorne et estima la bibelere, tandis que plusicara persunas versions de oca sur oux peur les garapeir du lou. On attlant continuollament ton avon hes doug benchangs has busingers do la multitude italent horribles; les brandans s'occupainnt à entrobenir le feu, et convicue dans toutes les directions canons du hiteleur, les maiorisms our en en apportat de la polife, et injuriant cou a qui n'averniunt or vite, modis que e notres excitatest la pentida à continues but'b to walout on to summer he am born combaglish

tet sind que des containes et des milliers de regionerence confred and h letter'l was estative as torquellegations take groundly possibles , et ce n'est pas reniment à la meet de leurs muris out lien de papeilles solone. Si une vurve, refere de sa briller et que le curpe seit hedé scul, en juid dans le Gauge, elle pent enseite réparer sa feute en se brûkent avec tors les objets qui ont appriless & see mert. M. Rowe, missionairo, a exprime ainsi ar ou sajet ; «Je regardais qualques potos tumples clovés emprés do notes demented, en l'honneur de formes qui se sont sacrifices. et sur la place meme en elles ent été braides. Je demandel à un Hindon pour coi evant die bitt le plus remarquable d'autre eux , il me dis que c'abit en mémoire de cuttos d'une firurno qui avait chard do se betiles h la more do son mari, mais qui, su bout de ringt ans, arait reservable tone for objets qui fui nozient appartenu et a'était brûfee proc oux.

Lecteur, vous seres seus doote été pénétré de compassion one est panyres paleus; vous ource senti une vivo indegnation our les eruels bramines et pour la religion herrible dont ils so ferillent d'être les ministres. - Mais n'aver-rous pas ponsé avasi er soulivances incomparablement plus grandes que chaque péchour sities it is propre Ame ! Le pécheur qui elt est qui recurt seus repoulances encers Dien, et sans lei en Jésus-Clarist, ést à is feed by vectors of le ministre de sa propie perdition; il se plonge dans le fen, dant les flemenes ne s'etelegnent point; il adopte les procuptes de Sainn, qui est le Dien de ce mander il rejette les constate do Josus, Arnel des probemes; il ne vout per venir le lui poor dies sauve. - Loriaur, ayer pitis de votre propre âme, n'clettent per plus long-temps au péchét Jéans tons y invite. Il vous terré les faces, & un vest per la mort du pécheur, et s'est onto all minute a la more, pour que vous ayes le rie ut le bonhours marnels, il swit vous récouir avec tous les sions dans son regainer colorde. It coordes plus la voix d'un monde concl et trompour; a coentra plus la voix do ves passions et da votre er guest. de pour qu'après eroir des long-lemps appolé, et avent toujours relusé d'écoutar, vous ne sentier des tourmons et des angoisses spiritseilles , dont les soullieuces du cospauvres liméous ne peuvent donner qu'une très-faible idee.

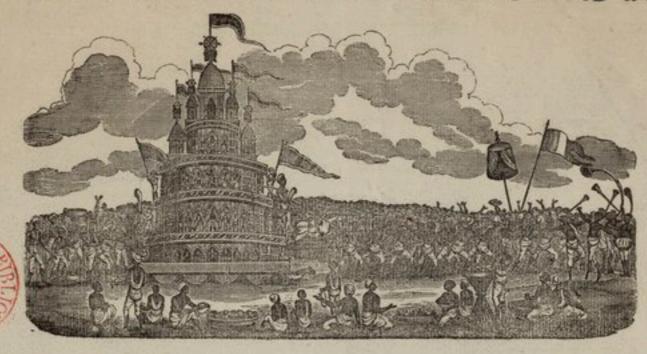
EXPLICATION DE LA CHAVURE.

Lette grante représente ce qu'en appelle dans les Indes un suttee, du mot indien est, qui signific faitle, parce que l'en suppose que ce secrifice prouve la fidélité de la fourme pour son meri définat. Le bûgher, place inst prin du Gange, est empresé de hois, de resenux et du jongues herbest il a suvinu treis piede de hout, est est sant large pour que deux personnes puissent y Aire concluire de l'anteur le corps mort est du câté du foure, et la pourre cours le rient enderses dreit; les perchas qui sont sux dens houts retiennent le hûcher, et le lang hembou

d in traverse out destind a composher in venue de s'echapper, co que ces pareres celatures and seasyo de licies.

La parere ent peur conscion de des des conses con et de chaque co de et dere de de conses autres hommes veneral continuellant de l'am ent peur conpicier le feu de les attelndre. La pros hommes veneral continuellant de l'am ent peur conpicier le feu de les attelndre. La pros homme, plant à la grache da búrdier, en la branine, ou prêtre, qui efficie. Il porte au ceu la poira, qui est le rigue da seu cedra, et la paper qu'il tient à la main est en de leurs abraters, ou livres acress, et la file atre de la file at plant, or first the dibarquement, soot deux parens du mert qui témnigrant quelque afficient mais tous les ment aussi indifficement et aussi galeque le pauple de mer qui témnigrant quelque afficient universe sont aussi indifficement et aussi indifficement et au process du mei que de ment que le pauple de ment que de ment que de ment que de ment que maisonneire qui vient d'arriver deux de parent et au principal de la les passes en maisonneire qui vient d'arriver de me passes en maison et qui somble l'écouter avec attention ; unes le peuple farseur qui l'arrive que détaunt de la frocter de la la frocter de la maison , et qui somble l'écouter avec attention ; unes le peuple farseur qui l'arrive de la frocter de la maison , et qui somble l'écouter avec attention ; unes le peuple farseur qui l'arrive de la fracte de la maison , et qui somble l'écouter avec attention ; unes le peuple farseur qui l'arrive détauteur à a aveir aucun apreil à une remembrances.

PROCESSION DE JAGRENAT.



HINDOU.

Carra Gravure représente de malheureux Hindous trainant le char monstrueux de leur Dieu Jagrenat. Ce spectacle se renouvelle plusieurs fois l'année, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de transporter le prétendu Dieu, de son temple à sa maison de campagne.

FÊTE

L'idole est placée de manière qu'elle ne peut être vue que de ceux qui sont attelés à son char. Une pierre noire, que les Gentous disent être tombée du ciel, est le type primitif de plusieurs autres idoles du même nom, qui ne sont que des copies de cet original révéré. La Pagode, qui renferme cette dernière, est située dans la province d'Orixa, sur la baie du Bengale, tout près de la côte, et à quelques milles seulement du lac Chilka. Un corps nombreux de prêtres et d'officiers subalternes sont continuellement de service dans son temple, soit pour recevoir les offrandes, soit pour vaquer aux fonctions du culte. Get objet de l'adoration des Hindous a le visage peint; ses traits sont effrayans, sa large bouche est couleur de sang; ses bras sont d'or, et sa parure d'une richesse extraordinaire.

A des époques marquées, lorsqu'on fait sortir l'idole de son temple, on voit accourir de tous les points de l'Inde des multitudes d'hommes qui viennent rendre hommage à leur divinité. La foule est si grande et si pressée, et telle est la frénésie de leur dévotion insensée, qu'il n'y a pas d'année que des milliers d'individus ne périssent victimes des fatigues et des privations auxquelles ils s'exposent dans le long voyage que la plupart sont forcés d'entreprendre, pour se trocver à ces solennités. Le docteur Carey, il y a quelques années, portait à cent vingt mille le nombre des Hindous dont cette seule superstition a causé la mort. — On doit la description suivante d'une procession de Jagrenat à un voyageur qui en fut témoin oculaire, au mois de juin 1822.

« La ville de Jagrenat était encombrée de pélerins ; à » midi, on les vit se précipiter en foule dans le temple, pour y voir placer sur leurs chars Jagrenat, son frère Boloram, s et sa sœur Lubudra. Le fracas confus des voix devint de » plus en plus assourdissant, jusqu'à ce qu'en débouchant » dans une rue spacieuse, on fut frappé du spectacle de plus » de 150,000 Hindous réunis, qui, la tête nue, le corps vêtu s seulement vers la ceinture, portaient des regards avides vers le temple, impatiens d'adorer l'idole. De bruyantes » clameurs annoncèrent l'ouverture de la porte et l'approche · de Jagrenat. On vit alors une multitude de prêtres qui » trainaient lentement vers le seuil du temple la grossière et » pesante idole. L'impuissance visible de cette masse, inca-» pable de changer de place par elle-même, ne pouvait ni » affaiblir la foi de ces malheureux pélerins , ni ébranler le » moins du monde leur déplorable fanatisme ; enfin l'idole » fut élevée sur son char, au milieu des cris de ses sectateurs s en adoration, et son frère et sa sœur furent également pla-» cés sur ceux qui leur étaient destinés.

Au soleil couchant, le Rajah de Khourdah, grandprêtre héréditaire, et maître de la garde-robe de Jagrenat,
traversa la foule, porté sur un palanquin, et suivi d'un
énorme éléphant. Un prêtre remarquable par sa taille et
ses formes athlétiques lui donna la main pour l'aider à
mettre pied à terre, tandis que d'autres prêtres frappaient

. les assistans de leurs bâtons pour les forcer à faire place. > Le Rajah est un jeune homme qui a , dit-on , perdu toute » énergie morale; il paraissait craintif, sombre et de mau-» vaise humeur. Plusieurs trompettes d'argent faisaient re-» tentir les airs, et le peuple y répondait par ses acclamations. » Le Rajah monta d'abord sur la plate-forme du char de Bo-· loram, et, un balai à la main, en nettoya le plancher. Il l'arrosa ensuite d'essence de bois de Sandal, que les » prêtres lui avaient présentée dans un vase d'argent, puis » présenta les offrandes à l'idole. En revanche il reçut un » présent de Boloram; c'était une guirlande de fleurs que les » prêtres détachèrent de l'idole, et qu'ils lui firent l'insigne · honneur de lui mettre au cou. Pour terminer la cérémonie, » le Rajah se prosterna sur le char, aux pieds de l'idole, au » milieu des acclamations de la multitude, et des fanfares » perçantes des trompettes d'argent. Il descendit ensuite de o ce char, et se rendit, pieds nus, au char de Jagrenat, et » delà à celui de sa sœur, où il observa le même cérémonial. » Ses travaux étant finis pour ce jour-là, il alla se placer suc-» cessivement derrière chacun des chars, et feignit de faire » un grand effort pour les pousser en avant, cérémonie sans · laquelle, si l'on en croit les prêtres, on tenterait en vain de e les mettre en mouvement.

» Enfin, à un signal donné, commence une scène des plus » animées. Plusieurs milliers d'hommes, ayant tous à la » main un petit rameau vert, se précipitèrent vers les chars; » formés en files régulières, ils se firent jour à travers la foule, » et, quand tout fut prêt, chaque homme ayant touché le char » avec son rameau, ils saisirent les cordes qui y étaient atta- chées, et, aidés des pélerins, ils commencèrent à le trainer » en avant, ayant soin de se tenir toujours le visage tourné » vers l'idole. Le son éclatant des trompettes, les cris des pélerins, le hruit des pesantes roues, tout cela produisait un » épouvantable fracas. Le char de Jagrenat était entouré des » flots pressés du peuple; quelques uns, parvenus à se glisser » par-dessous, se tenaient suspendus aux essieux, et l'on ne » pouvait voir sans frémir les dangers auxquels s'expossient » ces insensés. Le char ne parcourut ce jour-là qu'un petit » espace.

Le lendemain, une multitude de pélerins, trop pauvres
pour payer le droit d'entrée, étaient assemblés près de la
barrière; et le collecteur, voyant qu'il en était déjà mort
vingt-quatre, de faim, de fatigue et par l'effet des plaies,
ouvrit la porte; on vit alors ces malheureux se précipiter en
avant pour adorer l'idole, et se procurer le bonheur de tirer
une des cordes de son char; six de ceux qui étaient tout près
du char tombèrent et furent à l'instant même broyés sous
les roues, sans que la populace, dont les clameurs continuaient, y f'it la moindre attention »

Voici ce qu'on lit dans une autre relation :

« Il n'y a pas de description qui ne soit au-dessous d'un pa-» reil spectacle. Quoique Jagrenat ait fait quelque chemin le » premier jour et les suivans, et que ce soit aujourd'hui le » quatrième jour de son voyage, cependant il n'est pas encore » arrivé à sa maison de campagne qui n'est qu'à un mille de » son temple. Il serait possible qu'il y parvint ce soir. Son

» frère est en tête du cortège et sa sœur ferme la marche. Une s femme vient de se dévouer, et il est impossible d'imaginer s un plus affreux spectacle. Une autre a voulu se jeter aussi sous le char, mais elle a manqué son coup, son corps n'a » pas été engagé, et elle n'a eu que les bras cassés. Plusieurs s ont perdu la vie, étouffées dans la foule où elles s'obsti-» naient à se faire un passage. On ne voit que des essaims de » faquirs et de mendians qui s'efforcent à l'envi d'attirer . l'attention par cent moyens plus ou moins ingénieux. Les » uns se tiennent sur la tête pendant une demi-journée, en » demandant l'aumône à grands cris; d'autres se montrent la » tête entièrement couverte de fange; ceux-ci se remplissent » les yeux de boue, et la bouche de paille ; ceux-là se plon-» gent dans des marres d'eau bourbeuse. L'un imagine de se » faire voir ayant un de ses pieds attaché à son cou, un autre » avec un réchaud allumé placé sur son ventre; plus loin » c'en est un qui s'est enveloppé dans un filet de cordes .»

Le docteur Buchanan rapporte aussi quelques-unes des circonstances dont il a été témoin :

« Aussitôt, dit-il, que le char et la tour eurent fait quelques pas, un des pélerins annonça qu'il était prêt à s'offrir en sa-· crifice à Jagrenat. En même-temps il se coucha sur le che-» min , la face contre terre et les bras étendus , à quelque diss tance en avant du char qui était en marche. On vit alors la » foule se diviser pour passer autour de lui , ayant soin de laisser l'espace vide, et le malheureux fut bientôt écrasé sous » les roues de l'énorme char. Aussitôt les spectateurs pous-» sèrent vers l'idole de longues acclamations de joie, et l'on » répéta de bouche en bouche que le Dieu avait annoncé, » par un affreux sourire, que cette libation de sang lui » était agréable. Le peuple jeta ensuite de petites pièces » de monnaie sur le corps déchiré de la victime, en signe » d'approbation de cet héroïque dévouement. Le cadavre, » après avoir été long-temps exposé aux regards, fut porté près » de la ville, dans un endroit que les Anglais ont appelé » Golgotha, où l'on jette ordinairement les corps morts, qui y » sont devores par les chiens et les vautours. - J'allai voir les » restes de cette triste victime de l'erreur et du fanatisme, » et, dans ce vaste réceptacle de débris humains, je sus té-» moin d'une autre scène non moins horrible : c'était une » pauvre femme étendue par terre, morte ou près d'expirer, » et ses deux ensans veillant près d'elle pour écarter les chiens · et les vautours. Les passans ne faisaient nulle attention aux » enfans. Je leur demandai où était leur maison : Notre maison, me répondirent-ils, nous n'en avons point; nous demeurons là où est notre mère ». Hélas! il n'y a à Jagrenat » ni pitié, ni humanité. »

Lecteur, ces horreurs, fruits de l'ignorance, de la superstition et de l'idolâtrie, vous révoltent, vous font frémir; mais n'oubliez-pas que l'empire du péché sur nos âmes est plus cruel et plus dégoutant encore. Combien est beau cet Evangile qui proclame Jésus le sauveur de tous les maux qui dégradent et accablent l'humanité; lui seul s'est donné en rançon pour le péché du monde. — Prions-le d'avoir pitié de ces pauvres païens; et aussi de nous sauver en nous donnant de porter « sen joug qui est aisé, et son fardeau qui est léger ».

Paris. -- Publie par 1. s. p. v. a., et se vend chez J.-J. Risler, ibraire, rue de l'Oratoire, a- 6.

Imprimerie de J. Smith, sue Montmorency, nº 16.

